



*alumni (Berwick) to surate*

DUKE  
UNIVERSITY  
LIBRARY

*Treasure Room*

par Baillet

Page 10

*Bibliothèque de Frédéric Gandon cl. t.*  
LA VIE

DE M<sup>R</sup>

DES-CARTES.

*Réduite en abrégé.*

*De M. de la Roche*



A PARIS,

{ GUILLAUME DE LUYNES, Libraire Juré, dans  
la Salle des Merciers, au Palais, à  
l'Enseigne de la Justice.

Chez { La Veuve de P. BOÜILLEROT, à l'entrée  
de la rue S. André des Arcs, au bout du  
Pont S. Michel, au bon Protecteur.

ET

{ CLAUDE CELLIER, Rue S. Jacques,  
au grand Navire.

---

M. DC. XCII.  
*Avec Privilege du Roy.*

LA VIE

DE MR

DES GALLES

Y. J. J. J. J.



1783

1784

1785

1786

1787

1788

1789

1790

1791



A  
MONSEIGNEUR  
LE  
CHANCELIER.



ONSEIGNEUR,

*L'union que Dieu a établie entre la Justice & la Vérité, me donne la hardiesse de présenter mon ouvrage à VÔTRE GRANDEUR. Quelque égalité que cette union semble mettre entre elles, l'ordre de la Sagesse éternelle a voulu que la Vérité fût sous la protection de la Justi-*

A ce

## E P I T R E.

ce ; & que l'une étant naturellement toute nuë & sans armes, l'autre se trouvat toujours armée pour sa défense.

C'est peut-être dans cette vue, **MON-SEIGNEUR**, que Dieu nous a fait représenter la Vérité sortant de la terre, & la Justice placée au dessus des tempêtes pour lui tendre la main. Le sort de la Vérité semble dépendre tellement de la présence de la Justice, que pour peu que celle-ci s'éloigne, celle-là se trouve souvent en proye à ses ennemis.

Mais les intérêts de l'une sont tellement attachez à ceux de l'autre ( pour ne pas dire que ce sont les mêmes, ) qu'il ne seroit pas possible à la Justice d'abandonner la Vérité sans se détruire. Ce n'est point faire des-honneur à la Justice de croire qu'elle ne peut subsister que par la Vérité ; & de dire après un Prophète, qu'on ne peut avoir d'accès auprès d'elle que par le moien de celle-ci. Dieu même dont la vie, au langage de l'Ecriture, n'est que Vérité & que Justice, a voulu que l'une fût toujours inseparable de l'autre dans tous ses ouvrages. L'Homme qui s'imagine en être le chef-d'œuvre, ne peut entretenir aucun com-  
merce



## ÉPI TRE :

merce avec son Créateur, que par la voie de la Vérité & de la Justice, qui n'ont qu'un même chemin pour le faire venir à nous, & pour nous conduire à lui. Il semble qu'il ne réserve sa miséricorde que pour ceux qui suivront l'une & l'autre également. En un mot, ce n'est que dans l'union étroite de la Vérité & de la Justice que nous sommes à luy en qualité de son peuple, comme il veut bien être à nous en qualité de nôtre Dieu avec les mêmes conditions.

C'est par l'une & par l'autre qu'il a voulu principalement se rendre visible à nous dans la personne du Roy, que nous regardons comme l'image vivante de la Divinité. Mais si le plus grand honneur de LOUIS LE GRAND est d'avoir été choisi de Dieu pour faire regner la Justice & la Vérité sur la terre : y-a-t-il, MONSEIGNEUR, quelque autre honneur dans le monde après celui-là, qui soit plus grand & plus solide que celui d'avoir été choisi par un si puissant Monarque pour être le Chef de la Justice dans son Royaume, & le protecteur de la Vérité sous ses ordres ?

Mais si nous révérons dans vôtre Per-

## ÉPITRE.

sonne le premier Ministre de la Justice que le Roy a reçûe de Dieu pour être distribuée aux Peuples : je serois presque assez hardi pour regarder *M. Descartes* comme l'un des principaux Ministres de la Vérité que Dieu n'a point révélée, & dont il a bien voulu abandonner la recherche & la discussion aux Hommes. Si *M. Descartes* avoit été assez heureux pour rétablir la vraie Philosophie par les soins qu'il a pris toute sa vie de découvrir la Vérité dans le fonds de la Nature, ce seroit un avantage dont le genre humain seroit encore redevable au regne de LOUIS LE GRAND : puisque Sa Majesté l'a honoré de sa protection particulière de son vivant ; qu'elle l'a gratifié de pensions, pour faciliter l'exécution de ses grands desseins ; & qu'elle l'a comblé de toutes les bontez avec lesquelles elle a coûtume de reconnoître le vrai mérite.

*M. Descartes* ne pouvoit mieux répondre aux bontez du Roy, qu'en sacrifiant toutes ses facultez à cette Vérité que Dieu semble avoir cachée dans tout ce qu'il a créé, & dont la découverte pourroit produire la félicité temporelle  
des

## ÉPITRE.

des hommes. Il avoit reçu de Dieu un amour violent pour cette Vérité. Cet amour se trouvant accompagné de toute la droiture du sens & de toute la sincérité du cœur que l'on pût souhaiter, luy avoit fait poursuivre cette Vérité par tout où il s'étoit douté qu'il pourroit la découvrir. Et s'il falloit juger du succès de ses travaux par l'excellence des talens qu'il y a employez, nous aurions de quoi raisonnablement présumer que cette Vérité se seroit enfin présentée à luy sans déguisement.

Mais l'expérience de sa propre foiblesse lui aiant persuadé, que Dieu, qui donne gratuitement la connoissance des Veritez surnaturelles par la revelation, ne s'engage pas toujours à récompenser de la même maniere les travaux que l'on essuie dans la recherche des Veritez naturelles: il a tâché de satisfaire au moins de sa fidélité & de sa perseverance. Une Maîtresse telle que la Vérité ne pouvoit être mieux servie qu'avec ces deux qualitez, sur tout lorsque l'on considère que M. Descartes joignoit les sentimens du cœur avec les raisonnemens de l'esprit pour la reconnoître.

## EPI T R E.

*Ce sont-là, MONSEIGNEUR, les motifs de la confiance avec laquelle j'ai esperé que Vous voudriez bien honorer de vôtre protection l'histoire d'un homme qui a procuré à la France la gloire d'avoir produit le chef de la Philosophie nouvelle, ou le restaurateur de celle que les Anciens cultivoient, avant que les Grecs l'eussent embarassée de la diversité de leurs opinions. J'ose me flater que VÔTRE GRANDEUR ne le trouvera pas entièrement indigne d'elle, soit par la vuë des grandes relations de la Justice avec la Verité, soit même par la consideration de la famille de ce célèbre Philosophe, dont les parens ont été depuis plus d'un siecle l'ornement de l'un des principaux Parlemens du Royaume. C'est à la connoissance que vous avez eüe de leur application à leurs devoirs, qu'ils sont redevables de cette bienveillance particuliere, avec laquelle vous les avez toujours distinguez, depuis que vous êtes entré la premiere fois dans leur Province, aux Etats de laquelle vous avez souvent assisté pour sa Majesté.*

*Mais, MONSEIGNEUR, toute immense que vôtre bonté a paru jus-*  
qu'ic.

## EPI T R E.

qu'ici aux peuples de cette grande Monarchie, il ne nous est point permis de douter que vôtre puissance n'ait une étendue qui luy est proportionnée, puisqu'elle n'a point d'autres bornes que celle du Roy. Cette autorité supérieure que vous avez sur toute la Justice qui est l'ame des Empires, & qui est capable de rendre la Monarchie immortelle par son incorruptibilité, est à la vérité l'ouvrage du plus puissant des Princes de la terre, mais en même tems du plus sage de tous les Rois. De sorte que le jugement que ce grand Monarque a fait de vôtre personne en vous élevant au comble des dignitez de son Royaume, vous est encore infiniment plus glorieux que toute la puissance qu'il vous a communiquée. Après lui avoir donné durant une longue suite d'années des preuves continuelles de vôtre intégrité, de vôtre suffisance, & de vôtre vertu, vous auriez peut-être été content qu'il en fût demeuré au jugement qu'il faisoit de vôtre mérite: parce qu'encore que sa puissance soit capable d'élever de petites choses, son jugement n'en peut estimer que de grandes. Mais enfin il falloit avoir égard à la gloire de son Royaume: &

## EPI T R E.

*il a voulu joindre en vous sa puissance à son estime , par l'interêt qu'il avoit de rendre ses sujets heureux.*

*La part que j'ai à cette felicité generale, & les justes ressentimens des bontez particulieres dont il vous a plû de m'honorer, m'ont fait embrasser avec empressement l'occasion d'en témoigner ma reconnoissance au Public , qui doit être persuadé que vôtre illustre maison n'est pas moins l'asile de la Vérité que le temple de la Justice. Si je dois regarder la veneration que j'ay pour l'une & pour l'autre comme la regle de celle que je dois avoir pour celui qui y préside ; je puis assurer avec verité & avec justice qu'il n'y a point de respect plus profond ni plus sincere que celui avec lequel je suis,*

*MONSEIGNEUR,*

*DE VÔTRE GRANDEUR,*

*Le tres-humble, & tres-obéissant  
serviteur BAILLET.*

*AYER.*



## AVERTISSEMENT.

**J**E ne me suis pas contenté de suivre dans cet Abregé l'ordre que je m'étois prescrit dans l'histoire de la vie de M. Descartes, & d'en observer l'œconomié dans la même division des livres & des chapitres. Je me suis encore assujetti autant que j'ai pu à ne le composer que des mêmes expressions, afin qu'on y puisse retrouver la vie de M. Descartes toute entiere, mais en petit, comme une miniature represente un portrait qui se trouve ailleurs dans un grand tableau.

Quoique la plupart des Ecrivains de nôtre temps, qui se jugent dignes de servir de modèle aux autres, aient secoué le joug incommode de la citation, j'aurois encore librement franchi leur exemple, si la marge de ce petit volume avoit été capable de contenir toutes les autoritez dont j'ai crû devoir charger celle de l'ouvrage original que j'ai abregé. Je le laisse donc aller sans bordures : mais je ne lui ôte rien de l'avantage que l'on peut attendre de la garantie & des citations, parce que l'histoire de la Vie *in* 4<sup>e</sup> lui fournira toutes les preuves.

C'est à quoi j'ai principalement butté en marquant exactement tous les chapitres de l'original aux marges de cet abregé. On sera libre d'y recourir, tant pour y voir les sources où j'ai puisé, que pour y trouver un plus grand détail, de ce que les loix de l'abréviation m'ont obligé de mettre à l'étroit dans ce petit ouvrage.

SOMMAIRE.



**SOMMAIRE DE CE QUI EST**  
*contenu dans l'Abregé de la Vie*  
*de M. Descartes.*

---

**LIVRE PREMIER,**

*Depuis l'an 1596 jusqu'en 1619.*

**I.** SA famille. II. Sa naissance. III. Son baptême. Mort de sa mere. Etat de sa santé. Secondes nocces de son pere. IV. Ses dispositions pour l'étude. On l'envoie étudier à la Flèche. Progrés de ses humanitez. V. Ses amis de collège. Transport du cœur de Henry IV à la Flèche. Fruits de ses études de Logique & de Morale. VI. Son peu de satisfaction dans l'étude de la Physique & de la Metaphysique. Ses doutes & ses embarras. Etude des Mathématiques. Sa maniere d'étudier ou de méditer. VII. Il sort du collège, peu satisfait de ses études. Il renonce aux livres & aux sciences; & pourquoi? VIII. Son séjour à Rennes, puis à Paris. Son oisiveté, son amitié avec M. Mydorge; avec le P. Mersenne. Sa retraite & son retour à l'étude. Il est interrompu par un ami fâcheux qui le fait rentrer dans le monde. IX. Il va porter les armes sous le Prince Maurice en Hollande. Ses vuës en cela. Il fait connoissance avec Beeckman. X. Il fait son traité de Musique. XI. Autres ouvrages commencez. Il quitte les Pays-bas. XII. Il passe en Allemagne. Il assiste au couronnement de Ferdinand II. Il se met dans les troupes du Duc de Bavière.

---

**Livre second.**

*Depuis 1619 jusqu'en 1629.*

**I.** IL entre en quartier d'hiver. Sa solitude. Il tâche de se défaire de ses préjugés. Ses peines & ses embarras sur ce sujet. II. Recherche des Frères de la Rose-Croix. Il va en Souabe & connoît Faulhaber. Il se trou-



## Sommaire.

se trouve au siège de Prague. III. Il passe en Hongrie ; mais il ne sert pas contre les Turcs. IV. Il renonce à la profession des armes. Ses voyages dans le Nord. Il court risque de la vie. V. Il revient dans son pays. Il va à Paris. Il détruit la calomnie qui le faisoit passer pour Rose-croix. VI. Ses inquiétudes sur un genre de vie. Il renonce aux Mathématiques & à la Physique. Etude d'une Mathématique universelle. Il embrasse la Morale & reprend la Physique. Il va en Bretagne & en Poitou ; il vend sa terre. VII. Son voyage d'Italie. VIII. Son retour en France. IX. Il revient demeurer à Paris : sa maniere de vivre. Maximes pour sa conduite particulière. X & XI. Sa réputation lui fait des amis & l'accable de visites. XII. Taille des verres de lunettes & de miroirs. Ferrier ouvrier d'instrumens de Mathématiques. M. Descartes se dégoûte des compagnies inutiles. Il se cache & est découvert. XIII. Il va au siège de la Rochelle. XIV. Il se trouve à une assemblée célèbre chez le Nonce pour entendre Chandoux. On le fait expliquer sur ce qu'il pense de la Philosophie. Le Cardinal de Berulle le détermine à donner sa Philosophie.

---

## Livre troisième.

*Depuis 1629 jusqu'en 1637.*

IL se retire à la campagne, puis en Hollande. II. Sa vie ambulante & cachée en Hollande. Il va demeurer en Frise où il travaille à ses Méditations Métaphysiques. III. Ses vues touchant la Dioptrique. Il retourne à Amsterdam. IV. Occasion de son traité des Méteores. Phénomène des Parhelies. V. Mort de son directeur le Cardinal de Berulle. Etude de la Médecine, de l'Anatomie, & de la Chymie. VI & VII. Mauvaise conduite de Beckman & de Ferrier à son égard. Visite du P. Merfenne Livre du P. Gibieuf. VIII. Il refuse d'aller au Levant. Il va en Angleterre. Il ne veut plus proposer de problème à personne ; & il se réduit à ne plus résoudre que ceux qu'on lui proposeroit. IX. Il reçoit Ville-Breux chez lui. Il va demeurer à Deventer. X. Son Traité du monde. XI &

## Sommaire.

xii. La condamnation de Galilée lui fait resserrer ce Traité. xiii. Il retourne à Amsterdam. Il va en Danemark avec M. de Ville-Brelioux. xiv. Reneri passe dans l'Université d'Utrecht. M. Descartes fait ses observations sur la nége à six pointes. Observation sur les couronnes colorées des chandéles. Traité des Lunettes. Mort de Beeckman.

---

## Livre quatrième.

*Depuis 1637 jusqu'en 1638.*

x & xi. Il fait imprimer les *Essais de sa Philosophie*. Son *Discours de la Méthode*. iii. Sa *Dioptrique*. Ses *Météores*. Sa *Géométrie*. iv. Liaison & rapport de ces quatre traitez. Maniere dont ils sont écrits. Origine de l'animosité de M. de Roberval contre M. Descartes. v. Il va au siège de Breda, puis en Flandres, à Douay. Il va demeurer à Egmond. Il répond a Fromond, à Plempius, & à Ciermans. vi. Bons offices de M. Mydorge. Bons offices de M. des Argues. vii. Objections de M. de Fermat contre la *Dioptrique*. Objections de M. Petit. Origine de la double dispute de M. de Fermat contre M. Descartes. viii. Mess. Pascal & de Roberval épousent la querelle de M. de Fermat. M. Descartes leur répond. ix. Procédures du différent entre M. de Fermat & M. Descartes; comme M. Pascal & M. de Roberval du costé de M. de Fermat. x. M. de Fermat fait sa paix avec M. Descartes & devient son amy avec M. Pascal, M. Rohaut & M. Clerfelier achevent de convaincre M. de Fermat. xi & xii. Disputes avec M. Petit, avec M. Morin, avec M. de Beaugrand. Son petit *Traité de Statique ou de Géostatique*. xiii, xiv & xv. De la Roulette, & de la part que M. Descartes eut à cette question. xvi. Il renonce de nouveau à la *Geometrie*. Introduction à son *traité de Geometrie*. Notes de M. de Beaune sur ce *Traité*. Ses exercices sur l'*Arithmetique* avec M. de Sainte-Croix & M. Frenicle. Il cesse de répondre aux problemes.

## Sommaire.

---

### Livre cinquième.

*Depuis 1638 jusqu'en 1641.*

**R**Egius devient disciple de M. Descartes & Professeur à Utrecht. II. Il commence à recevoir les secours de M. Descartes. Amis de M. Descartes en Hollande. Bannius & Bloemart Prêtres catholiques. III. Mort de Reneri premier Docteur Cartésien. Panegyrique de Monsieur Descartes prononcé publiquement par ordre du magistrat à Utrecht. Regius devient le premier disciple de M. Descartes. IV. Quel étoit Voetius. Ses mauvais desseins contre la nouvelle Philosophie. V. Regius se précautionne contre Voetius. Son indiscretion. Instructions que lui donne M. Descartes. mauvaise conduite de Plempius. VI. Coniques du jeune Pascal âgé de 16 ans. Exercices avec M. de Beaune. VII. M. Descartes va demeurer à Harderwick, puis dans le voisinage d'Utrecht, puis à Leyde. Amitié avec Heydanus. Amitié avec Rivet. Gageure de Stampion. Livre contre M. Descartes. VIII. Theses de Regius. Pratiques de Voetius contre lui. IX. Sentiment de M. Descartes touchant le siege de l'Âme. Projet d'établissement en Angleterre. Son amitié avec milord Candisch; avec M. de Saumaise. méchante humeur de M. de Saumaise. X. Il se brouille avec les Jesuites. Theses du P. Bourdin. Usage des collèges dans les theses. Il déclare la guerre aux Jesuites. XI. Different personnel avec le P. Bourdin. Il se prepare contre les Jesuites. Il entreprend de refuter la scholastique. XII. mort de son Pere & de sa fille, son célibat. Intrigues de Voetius contre lui auprès du P. Mersenne. Le Roy l'appelle à la Cour avec des propositions honorables, mais en vain.

---

### Livre sixième.

*Depuis 1641 jusqu'en 1644.*

**P**UBLICATION de ses Méditations métaphysiques. I. Abregé de ce qu'elles contiennent. Maniere dont elles

## Sommaire.

elles sont écrites. Premières Objections. III. Secon des Objections. Troisièmes Objections par monsieur Hobbes. Autres Objections de monsieur Hobbes. IV. Quatrièmes Objections par M. Arnaud. Estime & amitié de M. Descartes pour ce Docteur. V. Cinquièmes Objections par M. Gassendi. Origine de la broüillerie de M. Gassendi avec M. Descartes. Sixièmes Objections. VI. Voetius devient Recteur de l'Université. Il se sert de son autorité pour détruire Regius & M. Descartes. Théses de Regius. Theses de Voetius contre Regius. VII. Tempête excitée contre Regius. Avis de M. Descartes à Regius. Voetius fait condamner la Philosophie nouvelle. VIII. Sentimens favorables des Peres de l'Oratoire & des Jesuites pour la Philosophie de M. Descartes. Le Pere Bourdin écrit contre les méditations. Histoire des septièmes Objections. IX. M. Descartes demeure à Eyndegeest ; ou Sorbière fait connoissance avec lui. Regius & Picot se voient à Eyndegeest. M. le Duc de Luines & M. Clerse lier traduisent les Méditations. X & XI. Livre de Voetius & de Schockius contre M. Descartes : & contre la confrerie de N. D. de Bosleduc. Réponse de M. Descartes. Procédures d'Utrecht cõtre M. Descartes. Schoockius est cité à Groningue. XII & XIII. Libelle nouveau de Voetius. Instances ou Replique de M. Gassendi à la réponse de M. Descartes. Sorbiere les broüille ensemble. XIV. Traduction latine des Essais par Est. de Courcelles. Voiage de M. Descartes en France. Il va en Bretagne & en Poitou.

---

## Livre septième.

*Depuis 1644 jusqu'en 1650.*

I & II. **E**Dition des Principes de sa Philosophie. Elizabeth Princesse Palatine disciple de M. Descartes. III. Son séjour à Paris où il void ses amis. IV. & V. Il se retire à Egmond. Il fait terminer son procès de Groningue , & finit avec Voetius à Utrecht. VI. M. Gassendi refuse d'écrire contre les Principes de M. Descartes. Heereboord enseigne le Cartesienisme à Leyde. Schisme & ingratitude de Regius. VII. *Traité des*

## Sommaire.

Des Animaux pillé par Regius. Etudes & Traitez d'Anatomie. Questions sur la quadrature du cercle. M. Descartes void M. Chanut & M. Porlier à Amsterdam. Il fait sa Réponse aux Instances de M. Gassendi, & une ébauche de son traité des passions de l'ame. viii. Disputes avec M. de Roberval sur les Vibrations, &c. Commerce de Philosophie morale avec la Princesse Elisabeth. Il défavouë Regius & son livre. ix. Liaison de M. Descartes avec M. de Hoogheland. Dispersion de ses amis de la Haye à la retraite de la Princesse Elisabeth. Etat de ses amis parmy les Jesuites & ailleurs. x. Il répond à la Reine de Suède & à M. Chanut sur des questions de Morale. xi. Affaires que Revius & Triglandius luy suscitent à Leyde. xii. Second voyage en France. Pension du Roy. Entretien avec M. Pascal. Retour en Hollande. Il envoie son sentiment du souverain Bien & son traité des Passions à la Reine de Suede. xiii. Ecrits de Revius, de Regius &c. Troisième voiage de M. Descartes en France, peu heureux. Sa reconciliation avec M. Gassendi. xiv. Chicanes de M. de Roberval. Retour de M. Descartes en Hollande. xv. Mort du P. Mersenne. La Reine de Suede devient Cartésienne. Morus Cartésien, puis adversaire de Desc. xvi. Attaches de M. Desc. pour la Princesse Elisabeth. Ses incertitudes sur le lieu de sa demeure. La Reine de Suede veut l'attiser à Stockholm. xvii. Edition latine de sa Geométrie. M. Carcavi correspondant de M. Descartes: se laisse gouverner par M. de Roberval. xviii. Inquietudes sur son voiage de Suede. Il arrive à Stockholm. Ses conventions avec la Reine. Sa faveur auprès d'elle. xix. Jalousie des Grammairiens de la Reine. Traité des Passions. Ses œuvres postumes. xx. Ses autres manuscrits. La Reine veut l'établir en Suede. Projet d'une Academie. xxi. Maladie de M. Descartes. Sa mort. xxii. Ses funerailles. xxiii. Trâslation de son corps en France.

---

## Livre huitième.

*Contenant les qualitez de son corps & de son esprit. Sa maniere de vivre avec Dieu & avec les hommes.*

1. **S**on corps. Son regime. Sa santé. ii. Son domestique. Son des-interessement pour les biens de la fortune.

## Sommaire.

fortune. III. Sa vie retirée. Mépris de la gloire. Ses habitudes d'écrire & de lire, Son stile. IV. Son esprit, sa memoire, son jugement, son amour pour la verité. V. Sa docilité, sa modestie, sa douceur, sa moderation. VI. Ses amis, ses ennemis ou adversaires, ses affections. Inclination pour le sexe. Ses vertus. VII. Ses sentimens sur la Religion, son respect pour la Divinité. VIII. Usage de sa raison dans les choses de la Religion. IX. Maniere d'expliquer la transsubstantiation. Ses exercices de pieté. Sa soumission à l'Eglise. X. Du caractère de nouveauté dans ses opinions ; & de ses rencontres avec ceux qui l'avoient devancé.





# ABREGE' DE LA VIE

DE M<sup>R</sup>

# DES-CARTES.

LIVRE PREMIER,

*Depuis 1596 jusqu'en 1619.*



A maison de Descartes a toujours été considérée comme l'une des meilleures de la Touraine. Il ne s'y est point vû de mes-alliance qui en ait altéré la noblesse : & nous ne trouvons point de datte d'annoblissement qui en

I.  
Sa Famille,

2 *Abregé de la Vie*

en puisse fixer l'antiquité. La branche des aînez s'étant fondue dans la maison de Lillette , puis en celle de Maillé , celle des puînez s'accrût de beaucoup , & s'étendit particulièrement dans le haut Poitou. Elle passa même jusqu'en Berry & en Anjou par le moien de ses alliances , jusqu'à ce qu'au temps de la Ligue elle se trouva réduite du côté des mâles à l'unique *Pierre Descartes* ayeul du Philosophe dont on entreprend d'écrire ici la vie.

Pierre Descartes après avoir utilement servi contre les ennemis de la Religion de son pays , & ceux de l'Etat de son Prince , avoit quitté le service d'assez bonne-heure, pour goûter plus long-temps les fruits du repos qu'il s'étoit procuré. Il n'eut qu'un fils de *Claude Ferrand* sœur d'Antoine Ferrand premier Lieutenant Particulier au Châtelet de Paris , & de Michel Ferrand qui fut pere de M. Ferrand Doien du Parlement.

Ce fils nommé *Joachim* fut le premier de sa famille qui prit le parti de la Robe , & qui alla s'établir en Bretagne,



tagne , après s'être fait pourvoir d'une charge de Conseiller au Parlement de Rennes le 14 de Fevrier 1586, par la resignation d'Emery Regnauld. Il épousa ensuite par contrat du 15 de Janvier 1589 *Jeanne Brochard* fille du Lieutenant general de Poitiers, qui lui donna trois enfans dans le peu de temps qu'elle eût à vivre avec lui. L'aîné appelé *Pierre Descartes* sieur de la Bretailliere Conseiller au Parlement de Bretagne étoit pere de Monsieur Descartes \* sieur de Kerleau qui est maintenant Sous-Doien du même Parlement. Le second étoit une fille \* mariée à M. Rogier du Crévis, & ayeule de M. le Comte de Villeneuve d'aujourd'huy.

\**Ioachim*

\**Jeanne.*

LE dernier étoit RENE' DESCARTES notre Philosophe , qui nâquit à la Haye en Touraine sur la riviere de Creuse le 31 jour de Mars de l'an 1596, dans la septième année du regne de Henry le Grand , & dans le commencement de la cinquième du pontificat de Clement VIII. Il a témoigné dans la suite de sa vie qu'il n'étoit pas content qu'on eust remarqué le jour de sa naissance,

---

II.

*Sa Naissance.*

## A Abregé de la Vie

1596

naissance, hors des registres baptistères de sa paroisse, & des archives généalogiques de sa maison. Sa raison étoit, qu'il avoit aversion pour les faiseurs d'horoscope, à l'erreur desquels il semble que l'on contribuë quand on publie la naissance de quelqu'un. Mais c'est moins une raison qu'un pretexte qu'il alleguoit à ceux qui vouloient employer cette circonstance pour le faire connoître au Public.

III.

*Son baptême.*

IL REÇÛT le baptême le troisiéme jour d'Avril suivant, dans l'Eglise paroissiale de S. George de la Haye: & on lui fit porter le surnom *du Perron* qui étoit un fief à la maison, pour être distingué de son aîné dans la famille.

*Mort de sa mere,*

Les couches de sa mere qui avoient été assez heureuses pour lui, furent suivies d'une maladie qui l'empêcha de relever. Elle avoit été travaillée dès le temps de sa grossesse d'un mal de pöumon, qui lui avoit été causé par quelques déplaisirs qu'on ne nous a point expliqués. Son fils qui nous apprend cette particularité s'est contenté de nous dire qu'elle mourut peu de jours après qu'elle l'eust mis au monde.

Les

*de M. Descartes. Liv. I. 5*

Les soins du pere purent bien garantir l'enfant des inconveniens que l'on devoit craindre de la privation de la mere : mais ils ne purent le sauver des infirmités qui accompagnèrent la mauvaise santé qu'il avoit apportée en venant au monde. Il avoit hérité de sa mere une toux sèche & une couleur pâle qu'il garda jusqu'à l'âge de plus de vingt ans : & tous les Medecins qui le voioient avant ce temps-là le condamnoient à mourir jeune. Mais parmi ces premieres disgraces il reçût un avantage dont il s'est souvenu toute sa vie ; c'est celui d'avoir été confié à une Nourrisse qui n'oublia rien de ce que ses devoirs pouvoient exiger d'elle. C'est ce qu'il sçût genereusement reconnoître par une pension viagère qu'il lui fit pour le reste de ses jours, dès qu'il se vid en état de posséder quelque bien.

La mort de sa mere contribua beaucoup à détacher son pere des habitudes qu'il avoit en Poitou, & des inclinations qu'il sentoit pour la Touraine. Le séjour de ces provinces dans  
quelqu'une

1596  

---

*Etat de  
sa santé.*

*Second  
mariage  
de son  
pere.*

6 *Abregé de la Vie*

quelqu'une des maisons ou des terres qu'il y possédoit luy avoit plû jusques-là; & il y alloit volontiers passer le temps que le service semestrel du Parlement lui laissoit libre. Mais il se reduisit entierement à la Bretagne peu d'années après, & il y fixa le reste de sa vie par un nouveau mariage qu'il y contracta avec Anne Morin fille du premier President de la Chambre des Comptes à Nantes. Il en eut un garçon & une fille. Le garçon fut Conseiller au Parlement, seigneur de Chavagnes, & pere de M. de Chavagnes d'aujourd'hui Conseiller au même Parlement, qui s'est fait d'Eglise depuis la mort de sa femme. La fille épousa Louïs d'Avaugour seigneur du Bois-de-Kergrais.

LES SOINS de cette nouvelle famille ne firent point diversion à ceux que Joachim Descartes devoit à son fils du Perron, qu'il avoit coûtume d'appeler *son Philosophe*, à cause de la curiosité insatiable avec laquelle cet enfant lui demandoit les causes & les effets de tout ce qui lui passoit par les sens.

IV.

*Ses dispositions pour l'étude.*

La foi.

La foiblesse de sa complexion, & l'inconstance de sa santé l'obligerent à le laisser long-temps sous la conduite des femmes. Mais dans le temps qu'on ne travailloit qu'à luy former le corps, & à luy acquerir de l'en-bon-point, il donnoit des marques presque continues de la beauté de son génie. Il fit paroître au milieu de ses infirmités des dispositions si heureuses pour l'étude, que son pere ne pût s'empêcher de luy procurer les premiers exercices qui convenoient au dessein qu'il avoit de cultiver ce fonds, malgré la résolution qu'il avoit prise de s'assurer de la santé corporelle de son fils avant que de rien entreprendre sur son esprit.

On s'y conduisit avec tant de précaution, qu'on ne gâtarien. Aussi pouvoit-on dire que ces premières études n'étoient que des essais légers, & des ébauches assez superficielles de celles qu'on avoit intention de luy faire faire dans un âge plus avancé.

Son pere le voiant sur la fin de sa huitième année, crut devoir profiter du nouvel établissement que l'on faisoit du fameux collège de la Flèche en fa-

*On l'en-  
voïe étu-  
dier a la  
Flèche.*

## § Abregé de la Vie

1604

veur des Jesuites. Il l'y mit en pension après l'hyver de l'an 1604, & le recommanda particulièrement aux soins du P. Charlet son parent. Ce Pere qui fut long-temps Recteur de ce collège, avant que de passer aux premiers emplois de la Compagnie, conçût une affection si tendre pour le jeune Descartes-du-Perron, qu'il voulut se charger de tous les soins qui regardoient le corps aussi-bien que l'esprit. Il luy tint lieu de Pere & de Gouverneur pendant huit ans & plus qu'il demeura dans le collège : & luy donna pour Prefet particulier le P. Dinet qui fut depuis Provincial & Confesseur de nos Rois. L'un & l'autre voïant le jeune Ecolier assez sensible à toutes leurs bontez, ne tarderent point de joindre l'estime à l'affection : & après avoir été ses Directeurs pour l'étude & la conduite des mœurs, ils s'en firent un amy qu'ils voulurent conserver jusqu'à la mort, & qu'ils eurent soin d'entretenir par un commerce mutuel de lettres & de recommandations.

Progrés  
de ses Hu-  
manitez.

Le jeune Descartes, que nous n'appellerons plus du-Perron que lors qu'il sera.

sera question de le distinguer dans sa parenté , avoit apporté en venant au collège une passion plus qu'ordinaire pour apprendre les sciences : & cette passion se trouvant appuïée d'un esprit solide , mais vif & déjà tout ouvert ; il répondit toujourns avantageusement aux intentions de son Pere & aux soins de ses Maitres. Dans tout le cours de ses Humanitez qui fut de cinq ans & demi , on n'apperçût en luy aucune affectation de singularité , sinon celle que pouvoit produire l'émulation avec laquelle il se piquoit de laisser derriere luy ceux de ses compagnons qui passoient les autres. Aiant un bon naturel avec une humeur facile & accommodante , il ne fut jamais gêné dans la soumission qu'il avoit pour la volonté de ses Maitres : & l'assiduité qu'il apportoit à ses devoirs de classe & de chambre ne luy coûtoit rien.

Avec ces heureuses dispositions il fit de grands progrès dans la connoissance des deux langues , dont il comprit de bonne heure l'importance & la nécessité pour l'intelligence des livres anciens. Il aimoit les vers beaucoup plus que

1604

ne pourroient se l'imaginer ceux qui ne le considèrent que comme un Philosophe qui auroit renoncé à la bagatelle. Il avoit même du talent pour la Poësie ; & il a fait voir qu'il n'en ignoroit pas les délicatesses, & qu'il n'étoit pas entièrement insensible à ses douceurs. Il avoit trouvé aussi beaucoup de plaisir aux Fables de l'antiquité, non pas tant à cause des mystères de Physique ou de Morale qu'elles peuvent renfermer, que parce qu'elles contribuoient à luy réveiller l'esprit par leur gentillesse.

Pour récompense de la fidélité & de l'exactitude avec laquelle il s'acquittoit de ses devoirs, il obtint de ses Maîtres la liberté de ne s'en pas tenir aux lectures & aux compositions qui luy étoient communes avec les autres. Il voulut employer cette liberté à satisfaire la passion qu'il sentoit croître en luy pour acquérir *une connoissance claire & assurée de tout ce qui est utile à la vie*, qu'on luy avoit fait esperer par le moien des belles Lettres. C'est dans cette vûe que non content de ce qui s'enseignoit dans le collège il avoit par-

cours



couru, si nous l'en croions, tous les Livres qui traitent des Sciences qu'on estime les plus curieuses & les plus rares. Ce qui ne doit s'entendre que de ce qui pût alors luy tomber entre les mains. J'ajoutéray pour desabuser ceux qui l'ont soupçonné dans la suite de sa vie d'avoir peu d'inclination ou d'estime pour les livres, que nous trouvons peu de sentimens plus avantageux que ceux qu'il en avoit dès ce temps-là. Il s'étoit persuadé que la lecture des bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passez qui en ont été les auteurs, mais une conversation étudiée, dans laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées.

OUTRE l'émulation pour l'étude & l'honnêteté des mœurs, les collèges produisent encore un autre avantage dont M. Descartes ne voulut pas être privé. C'est celuy des connoissances & des habitudes que l'on y contracte avec ceux de son âge ou de son humeur, & qui sont souvent les semences de l'amitié la plus forte & la plus durable. Les plus anciens de ses amis furent

V.

*Ses amis  
de Collège*

1610

sans doute ceux qu'il connut à la Fléche. Mais outre *René le Clerc* qui fut depuis Evêque de Glandèves, & le sieur *Chauveau* de Melun, qui devint ensuite grand Mathématicien & zélé Cartésien, nous ne connoissons plus de ces premiers temps que le P. *Marin Mersenne* Minime qui a passé parmi le monde sçavant pour le Resident de M. Descartes à Paris, & pour le Doien de ses amis & de ses sectateurs, quoiqu'il fût de près de huit ans plus âgé que luy, & qu'il fût en Rhétorique lorsque celuy-cy commençoit la Grammaire.

*Trans-*  
*port du*  
*cœur de*  
*Henry*  
*IV. à la*  
*Fléche.*

M. Descartes étoit dans la première année de son cours de Philosophie, lorsque la nouvelle de la mort du Roy tué le vendredy iv de May 1610 fit cesser les exercices du collég. Ce bon Prince en donnant sa maison de la Fléche aux Jesuites, avoit souhaité que son cœur, celuy de la Reine, & de ses successeurs y fussent portez après leur mort, & gardez dans leur Eglise. De sorte que le temps qui s'écoula depuis cette funeste nouvelle jusqu'au transport du cœur du Roy à la Fléche,

fut

fut employé dans le collège à des prières publiques, à des compositions funé-  
bres de vers & de prose, & aux pre-  
paratifs de la reception de ce depest.  
Elle se fit le iv de Juin avec beaucoup de  
cérémonie: & il fut réglé dans l'hôtel  
de ville de la Flèche, qu'à pareil jour  
il se feroit tous les ans une procession  
solennelle avec un service de même pour  
l'ame du Roy; & que ce jour seroit  
chaumé dorénavant comme les fêtes en  
tenant fermées les audiences de la  
plaidoirie, les classes du collège, & les  
boutiques de la ville.

Le lundy suivant qui étoit le sep-  
tième de Juin on ouvrit les classes pour  
reprandre les exercices ordinaires du  
collège: & M. Descartes con-  
tinua l'étude de la Philosophie morale.  
La Logique qu'il avoit étudiée l'hyver  
precedent étoit de toutes les parties de  
la Philosophie, celle à laquelle il a té-  
moigné depuis avoir donné le plus d'ap-  
plication dans le collège. Dès ce temps-  
là il s'apperçût que les syllogismes &  
la pluspart des autres instructions de la  
Logique de l'Ecole servent moins à ap-  
prendre les choses que l'on veut sça-

*Fruits de  
ses études  
de Logi-  
que & de  
Morale.*

voir , qu'à expliquer aux autres celles que l'on sçait , ou même à parler sans jugement de celles qu'on ignore , qui est l'effet qu'on attribué à l'art de Raymond Lulle. De tous les preceptes qu'il avoit reçûs de ses Maîtres dans la Logique , il ne voulut retenir que les quatre regles qui ont servi depuis de fondement à sa nouvelle Philosophie. La premiere , *De ne rien recevoir pour vray qu'il ne connût être tel évidemment.* La seconde , *De diviser les choses le plus qu'il seroit possible pour les mieux résoudre.* La troisieme , *De conduire ses pensées par ordre en commençant par les objets les plus simples pour monter par degrez jusqu'à la connoissance de plus composez.* La quatrieme , *De ne rien omettre dans le dénombrement des choses dont il devoit examiner les parties.* Mais il se forma dés-lors une methode singuliere de disputer en Philosophie , qui ne déplut pas au P. Charlet son Directeur perpetuel , ni au P. Dinet son Prefet ; quoiqu'elle donnât un peu d'exercice à son Regent. Lorsqu'il étoit question de proposer un argument dans la dispute , il faisoit d'abord plusieurs demandes

demandes touchant les définitions des noms. Après, il vouloit sçavoir ce que l'on entendoit par certains principes reçûs dans l'Ecole. Ensuite, il demandoit si l'on ne convenoit pas de certaines veritez connûes dont il faisoit demeurer d'accord. De là il formoit enfin un seul argument dont il étoit fort difficile de se débarrasser.

L'étude de la Morale scholastique servit principalement à luy faire distinguer celle du Paien & de l'honneste homme du siècle, d'avec celle du Chrétien. Mais nous ne sçavons pas si c'est aux cahiers de son Maître qu'il étoit redevable des quatre maximes dans lesquelles il a fait principalement consister la Morale particuliere. La premiere de ces maximes étoit *d'obeïr aux loix & aux coüstumes de son pays, retenant constamment la Religion dans laquelle Dieu l'avoit fait naître.* La seconde, *D'être ferme & resolu dans ses actions, & de suivre aussi constamment les opinions les plus douteuses lorsqu'il s'y seroit une fois déterminé, quasi si elles étoient tres-assurées.* La troisieme, *De travailler à se vaincre soy-même plutôt que la*

*Fortune ; à changer ses desirs plutôt que l'ordre du Monde ; & à se persuader que rien n'est entierement en nôtre pouvoir que nos pensées. La quatrième , De se déterminer , sans blâmer le choix des autres hommes dans leurs emplois & leurs occupations différentes , à celle de cultiver sa raison ; & de rechercher la verité de toutes choses dans tout le cours de sa vie.*

## VI.

*Son peu de satisfaction dans l'étude de la Physique & Metaphysique.*

L'ETUDE qu'il fit l'année suivante de la Physique & de la Metaphysique , luy donna moins de satisfaction que n'avoit fait celle de la Logique & de la Morale. Il commença dès-lors à se sentir enbarassé de doutes & d'erreurs, au lieu de *cette connoissance claire & assurée de tout ce qui est utile à la vie*, qu'on luy avoit fait esperer de ses études. Plus il avançoit , plus il decouvroit son ignorance. Il voioit par les leçons de ses Maîtres & par la lecture de ses Livres , que la Philosophie avoit été cultivée de tout temps par les plus excellens Esprits qui eussent parû dans le monde ; & que cependant il ne s'y trouvoit encore aucune chose dont on ne disputât , & qui par consequent ne fût douteuse

douteuse. Toute l'estime qu'il pouvoit avoir pour ses Maîtres ne luy donnoit point la presumption d'esperer qu'il pût rencontrer mieux que les autres. Considerant la diversité des opinions soutenues par des personnes doctes touchant une même matière, sans qu'il y en puisse avoir jamais plus d'une qui soit vraie; il s'accoutumoit déjà à reputed presque pour faux tout ce qui n'étoit que vray-semblable. S'il n'avoit eu qu'un seul Maître, ou s'il n'avoit point sçû ces différentes opinions qui sont parmi les Philosophes, il proteste qu'il ne luy seroit ja nais arrivé de se retirer du nombre de ceux qui doivent se contenter de suivre les opinions des autres plutôt que d'en chercher eux-mêmes de meilleures. Mais aiant appris dès le collège, (ce sont ses termes) qu'on ne sçauroit rien imaginer de si étrange qui n'ait été avancé par quelque un des Philosophes, il pretend n'avoir pû choisir un guide dont les opinions luy parussent préférables à celles des autres. C'est ce qui l'a obligé dans la suite des temps à se frayer un chemin nouveau, & à entrepren-

dre de se conduire luy-mesme.

1611

*Etude de  
Mathématiques*

Malgré les obstacles qui arrétoient son esprit durant le cours de sa Philosophie, il fallut finir cette carrière en même temps que le reste de ses compagnons qui n'avoient trouvé ni doutes à former, ni difficultez à lever dans les cahiers du Maître. On le fit passer ensuite à l'étude des Mathématiques, auxquelles il donna la dernière année de son séjour a la Flèche. Le plaisir qu'il y prit le paia avec usure des peines que la Philosophie scholastique luy avoit données : & les progrès qu'il y fit ont été si extraordinaires, que le collège de la Flèche s'est acquis par son moien la gloire d'avoir produit le plus grand Mathématicien que Dieu eust encore mis au jour. Entré les parties des Mathématiques, il choisit l'*Analyse* des Géomètres, & l'*Algèbre* pour en faire le sujet de son application particulière, pour les purger de ce qu'elles avoient de nuisible ou d'inutile, & pour les porter a leur perfection. C'est à quoy il travailla dès le collège indépendamment de son Maître & de ses compagnons, si nous en croions ceux qui le  
font



font auteur de cette espèce d'Algèbre qu'ils appellent la clef de tous les Arts liberaux & de toutes les Sciences, & qu'ils estiment être la meilleure méthode qui ait jamais parû pour discerner le vray d'avec le faux.

La dispense qu'il avoit obtenuë du P. Principal du collège pour n'être pas obligé à toutes les pratiques de la discipline scholastique, luy fournit les moiens necessaires pour s'enfoncer dans cette étude aussi profondément qu'il pouvoit le souhaiter. Le P. Charles Recteur de la maison luy avoit pratiqué entre autres privilèges celuy de demeurer long-temps au lit, tant à cause de sa santé infirme, que parce qu'il remarquoit en luy un esprit porté naturellement à la méditation. Descartes qui à son réveil trouvoit toutes les forces de son esprit recueillies, & tous les sens rassis par le repos de la nuit, profitoit de ces favorables conjonctures pour méditer. Cette pratique luy tourna tellement en habitude, qu'il s'en fit une manière d'étudier pour toute sa vie: & l'on peut dire que c'est aux matinées de son lit que nous sommes redevables

*Sa manière d'étudier ou de méditer.*

1612

de ce que son esprit a produit de plus important dans la Philosophie & dans les Mathématiques.

VII.

*Il sort du Collège.*

A I A N T fini le cours de ses études au mois d'Août de l'an 1612 il quitta le collège de la Flèche après huit ans & demi de séjour ; & il s'en retourna chez son Père comblé des bénédictions de ses Maîtres. Il luy resta toute sa vie un fonds de reconnoissance pour l'obligation qu'il leur avoit , & d'estime pour leur collège qu'il avoit coûtume d'élever au dessus de tous les autres ; soit parce que sa propre experience luy en avoit donné une connoissance plus particuliere ; soit parce que nous nous sentons ordinairement portez a louer le lieu de nôtre éducation comme celuy de nôtre naissance , & à vanter nos maîtres comme nos parens.

*Peu satisfait de ses études.*

Mais s'il étoit satisfait de ses Maîtres au sortir du collège , il ne l'étoit nullement de luy même. Il sembloit n'avoir remporté de ses études qu'une connoissance plus grande de son ignorance. Tous les avantages qu'il avoit eus aux yeux de tout le monde & qu'on vantoit comme des prodiges , ne se réduisoient

duisoient, selon luy, qu'à des embar-  
ras, à des doutes, & à des peines d'es-  
prit. Les lauriers dont ses Maîtres l'a-  
voient couronné pour le distinguer du  
reste de ses compagnons, ne luy pa-  
rurent que des épines.

Pour ne pas entièrement démentir le  
jugement des connoisseurs de ces temps-  
là, on ne devoit pas nier qu'il eût  
merité, tout jeune qu'il étoit, le rang  
que le Public luy donnoit dés-lors par-  
mi les doctes & les habiles gens du  
siècle. Mais jamais il ne fut plus dan-  
gereux de prodiguer la qualité de *Scav-  
ant*. Car il ne se contenta pas de re-  
jetter cette qualité qu'on luy avoit  
donnée : mais voulant juger des autres  
par luy même, peu s'en fallut qu'il ne  
prît pour de faux Scavans ceux qui por-  
toient la même qualité ; & qu'il ne fît  
éclater son mépris pour tout ce que les  
hommes appellent Sciences.

Le déplaisir de se voir desabusé de  
l'erreur dans laquelle il s'étoit flaté de  
pouvoir acquérir par ses études *une  
connoissance claire & assurée de tout ce  
qui est utile à la vie*, pensa le jeter  
dans le desespoir. Voiant d'ailleurs que  
son

1612

son siècle étoit aussi florissant qu'aucun des précédens, & s'imaginant que tous les bons esprits dont ce siècle étoit assez fertile, se trouvoient dans le même cas que luy, sans qu'ils s'en apperçussent peut-être comme luy; il fut tenté de croire qu'il n'y avoit aucune science dans le monde qui fût telle qu'on luy avoit fait esperer.

*Il renon-  
ce aux  
Livres &  
aux Scien-  
ces, &  
pourquoi?*

Le resultat de toutes ses fâcheuses deliberations fut, qu'il renonça aux Livres dès l'an 1613, & qu'il se défit entièrement de l'étude des Lettres. Par cette espèce d'abandon, il sembloit imiter la pluspart des jeunes gens de qualité, qui n'ont pas besoin d'étude pour subsister, ou pour s'avancer dans le monde. Mais il y a cette difference, que ceux-cy en disant adieu aux livres, ne songent qu'à secouer un joug que le collège leur avoit rendu insupportable: au lieu que M. Descartes n'a congédié les livres pour lesquels il étoit tres-passionné d'ailleurs, que parce qu'il n'y trouvoit pas ce qu'il y cherchoit sur la foy de ceux qui l'avoient engagé à l'étude. Quoiqu'il se sentist tres-obligé aux soins de ses Maîtres

tres

tres qui n'avoient rien omis de ce qui dépendoit d'eux pour le satisfaire, il ne se croïoit pourtant pas redevable à ses études de ce qu'il a fait dans la suite pour la recherche de la verité dans les Arts & les Sciences. Il ne faisoit pas difficulté de dire à ses amis que quand son Pere ne l'auroit pas fait étudier, il n'auroit pas laissé d'écrire en nôtre langue les mêmes choses qu'il a écrites en Latin.

1613

IL PASSA l'hyver de la fin de 1612 & du commencement de 1613 dans la ville de Rennes à revoir sa famille, à monter à cheval, à faire des armes, & à d'autres exercices convenables à sa condition. On peut juger par son petit traité d'*Escrime* s'il y perdit entierement son temps.

VIII.

son séjour  
à Rennes,  
puis à  
Paris.

Son pere qui avoit déjà fait prendre le parti de la Robe à son aîné, sembloit le destiner au service du Roy & de l'Etat dans les armées. Mais son peu d'âge, & la foiblesse de sa complexion ne luy permettoient pas de l'exposer si-tôt aux travaux de la guerre. Il crût qu'il seroit bon de luy faire voir le grand monde auparavant. C'est

ce

1613 ce qui le fit résoudre à l'envoier à Paris vers le printems. Mais il fit peut-être une faute de l'abandonner à sa propre conduite, sans luy donner d'autre gouverneur qu'un valet de chambre, ni d'autres inspecteurs que des laquais. Il se reposoit avec trop de securité sur la sagesse d'un jeune homme de dix-sept ans qui n'avoit encore aucune experience, ni d'autre secours que ses propres forces pour resister aux occasions de se perdre.

*Son oisiveté.*

Il en eut assez pour se garantir des grandes débauches, & pour ne pas tomber dans les desordres de l'intemperance : mais il ne se trouva point à l'épreuve des compagnies qui l'entraînerent aux promenades, au jeu, & aux autres divertissemens qui passent dans le monde pour indifferens. Ce qui contribua à le rendre plus particulièrement attaché au jeu, fut le succès avec lequel il y réussissoit, sur tout dans ceux qui dépendent plus de l'industrie que du hazard.

Mais ce qu'il fit de moins inutile durant tout ce temps d'oisiveté fut la connoissance qu'il renouvela avec diverses

de M. Descartes. Liv. I. 25

verses personnes qu'il avoit vus à la Flèche, & l'amitié qu'il contracta avec quelques gens de merite, qui servirent à le faire un peu revenir de ce grand éloignement où il étoit pour l'étude & les livres.

1614

Le plus important de ces nouveaux amis fut le celebre *Claude Mydorge*, Tresorier de France en la generalité d'Amiens fils d'un Conseiller de la Grand-Chambre, & successeur de Viéte dans la reputation du premier Mathématicien de France, pendant quelque temps. M. Descartes qui étoit plus jeune de prés d'onze ans, trouva dans ce nouvel ami je ne sçay quoy qui luy revenoit extrêmement, soit pour l'humour, soit pour le caractère d'esprit. Ce qui les unit si étroitement, qu'il n'y eut que la mort de M. Mydorge qui les sépara.

Amitié  
avec M.  
Mydorge.

Ce fut aussi vers le mesme temps qu'il retrouva à Paris Marin Mersenne, mais dans un exterieur fort different de celuy sous lequel il l'avoit connu à la Flèche. Mersenne s'étoit fait Minime au sortir des écoles de Sorbonne. Le renouvellement de leur connoissan-

Avec le  
P. Mersenne.

1614

ce fut d'autant plus agréable à ce Pere, que M. Descartes se trouvoit alors moins éloigné de sa portée que quand il l'avoit vû petit garçon dans le collège. D'un autre côté la rencontre fut avantageuse à M. Descartes, puisqu'elle servit à le delivrer des attaches qu'il avoit au jeu & aux autres passe-temps inutiles. Ils commençoient à goûter les douceurs de leurs innocentes habitudes, & à s'entre-soulager dans la recherche de la verité, lorsque le Pere Mersenne fut envoye sur la fin de 1614. à Nevers, pour y enseigner la Philosophie aux jeunes Religieux de son ordre.

*Sa retraite & son retour à l'étude.*

Cette separation toucha M. Descartes assez vivement. Mais au lieu de luy donner la pensée de retourner à ses divertissemens & à son oisiveté, elle le fit encore mieux rentrer en luy mesme que la presence de son vertueux ami, & luy inspira la resolution de se retirer du grand monde & de renoncer même à ses compagnies ordinaires, pour se remettre à l'étude qu'il avoit abandonnée. Il choisit un lieu de retraite dans le faux-bourg Saint. Germain, où il loua une maison écartée du bruit, & s'y renferma



serma avec un ou deux domestiques seulement sans en avertir ses amis ni ses parens. Etant ainsi rentré dans le gout de l'étude, il s'enfonça dans celle des Mathématiques auxquelles il donna tout ce grand loisir qu'il venoit de se procurer, & qui fut de près de deux ans.

Ceux de ses amis qui ne servoient qu'aux passetemps & aux parties de divertissement, s'ennuierent bien-tost de ne le plus revoit. Ils le chercherent inutilement dans la Ville, à la Cour, & dans sa Province. Il avoit eu la prudence au commencement de sa retraite, de se précautionner contre les hazards de la rencontre, pour ne pas tomber entre les mains de ces Facheux, lorsqu'il étoit obligé de sortir pour ses besoins. La chose ne luy reüssit point mal pendant près de deux ans. Mais il se reposa dans la suite avec un peu trop d'assurance sur le bon-heur de sa solitude: & ne veillant plus sur sa route & ses détours avec la même précaution qu'auparavant lorsqu'il alloit dans les ruës, il fut rencontré par un de ces amis, qui ne voulut pas le quitter qu'il ne luy eust decouvert sa demeure.

1616

*Il est dé-  
couvert  
& inter-  
rompu.*

Il en coûta la liberté à M. Descartes, pour ne rien dire de plus. L'ami fit si bien par ses visites réitérées & par ses importunités, qu'il vint about de troubler premièrement son repos, & de le détourner ensuite de sa chère solitude pour le ramener dans le monde, & le replonger dans les divertissemens comme auparavant.

Mais il s'aperçût bien-tost qu'il avoit changé de goût pour les plaisirs. Les jeux & les promenades n'avoient plus pour luy les mêmes attraits qu'auparavant : & les enchantemens des voluptez ne purent agir sur luy que tres-foiblement contre les charmes de la Philosophie & des Mathématiques, dont ces amis de joie ne purent le délivrer. Ils luy firent passer les fêtes de Noël de 1616 & le commencement de l'année suivante jusqu'aux jours gras, le moins tristement qu'il leur fut possible. Mais ils ne purent luy faire sentir d'autres douceurs que celles de la Musique, aux concerts de laquelle il ne pouvoit être insensible avec la connoissance qu'il avoit des Mathématiques.

NE POUVANT plus esperer des importuns de son âge & de sa qualité, la liberté de rentrer dans sa retraite ou d'en profiter ; & se voiant d'ailleurs âgé de vingt & un ans, il crût devoir se mettre dans le service. Il partit vers le mois de May pour la Hollande, & se mit dans les troupes du Prince Maurice en qualité de Volontaire, à l'imitation de plusieurs Cadets de la noblesse Françoisse qui alloient apprendre le métier de la guerre sous ce grand Capitaine.

Mais comme son cœur étoit prévenu par une plus forte passion pour la recherche de la verité, à laquelle il étoit résolu de s'emploier tôt ou tard, son dessein n'étoit pas de devenir grand guerrier à l'école de ce Prince. En se déterminant à porter les armes, il prit la résolution de ne se rencontrer nulle part comme acteur, mais de se trouver par tout comme spectateur des rôles qui se jouient dans toutes sortes d'états sur le théâtre du Monde. Il ne se fit soldat que pour étudier les mœurs différentes des hommes plus au naturel, & pour tâcher de se mettre à l'épreuve de tous  
les

1617

IX.

*Il va en  
Hollande  
porter les  
armes.*

*Ses vûes  
en cela.*

1617

les accidens de la vie. Afin de n'être gêné par aucune force supérieure, il renonça d'abord à toute charge & à tout engagement ; & il s'entretint toujours à ses dépens. Mais pour garder la forme, il fallut recevoir au moins une fois la paye : & il eut la curiosité de conserver cette solde pendant toute sa vie comme un témoignage de sa milice.

Il aimoit véritablement la guerre à cet âge ; mais cette inclination n'étoit que l'effet d'une chaleur de foye qui s'appaîsa dans la suite des temps. Quoique la ville de Breda où il étoit en garnison jouît alors du repos que procuroit la trêve faite entre les Hollandois & les Espagnols, il ne laissa pas de se montrer toujours grand adversaire de l'oîsiveté & du libertinage ; soit dans ses occupations militaires auxquelles il apportoit toute l'assiduité du plus ardent des soldats, soit dans le loisir que luy laissoient ses fonctions, & qu'il employoit à l'étude lorsque les autres le donnoient à la débauche.

Pendant ce temps là, il arriva qu'un inconnu fit afficher par les rues de Breda un problème de Mathématique pour le

le proposer aux sçavans , & en demander la solution. M. Descartes voiant le concours des passans qui s'arrêtoient devant l'affiche conceuë en Flamand , pria le premier qui se trouva auprès de luy de vouloir luy dire en Latin ou en François la substance de ce qu'elle contenoit. L'homme à qui le hazard le fit adresser , voulut bien luy donner cette satisfaction en Latin : mais ce fut à condition qu'il s'obligerait à luy donner de son côté la solution du problème qu'il jugeoit en luy même tres-difficile. M. Descartes accepta la condition d'un air si resolu , que cet homme qui n'attendoit rien de semblable d'un jeune cadet de l'armée , luy donna son nom par écrit avec le lieu de sa demeure , afin qu'il pût luy porter la solution du problème quand il l'auroit trouvée. M. Descartes connut par son billet qu'il s'appelloit *Isaac Beeckman* , & qu'il étoit principal du collège de Dordrecht. Il ne fut pas plutôt retourné chez luy que s'étant mis à examiner le problème de l'homme inconnu sur les regles de sa methode , il en trouva la solution avec autant de facilité & de promptitude que

Il fait  
connoître  
l'ameur  
Beeck-  
man.

1617

Viète en avoit apporté autrefois pour résoudre en moins de trois heures le fameux problème qu'Adrien Romain avoit proposé à tous les Mathématiciens de la terre. Pour ne point manquer à sa parole, il alla dès le lendemain chez Beeckman, luy porta la solution du problème, & s'offrit même à luy en donner la construction, s'il la souhaitoit. Beeckman parut fort surpris : mais son étonnement augmenta tout autrement, lorsqu'ayant ouvert une longue conversation pour sonder l'esprit & la capacité du jeune homme, il le trouva plus habile que luy dans des sciences dont il faisoit son étude depuis plusieurs années. Il luy demanda son amitié, luy offrit la sienne, & le pria de consentir qu'ils entretenissent un commerce mutuel d'études & de lettres pour le reste de leur vie. M. Descartes répondit à ces honnêtetez par tous les effets d'une amitié sincère, quoyqu'il se trouvât plus jeune que luy de près de trente ans : & pour luy donner des marques de la confiance qu'il avoit en luy, il consentit avec plaisir qu'il fût son correspondant pour la Hollande,

de, comme il l'avoit souhaité.

1618

PENDANT que le Comte Maurice devenu Prince d'Orange par la mort de son frère arrivée le xx de Fevrier 1618 alloit par les provinces & les villes avec des troupes pour reduire les Arminiens : M. Descartes voulut rester à Breda, où il employa son loisir à composer divers écrits, dont le plus connu est son traité de *la Musique*. Il le fit en Latin suivant l'habitude qu'il avoit de concevoir & d'écrire d'abord en cette langue ce qui luy venoit dans la pensée. Il voulut bien confier son original à Beeckman à la prière duquel il l'avoit composé, mais à condition qu'il ne le feroit voir à personne, parce que le jugeant tres-imparfait, il apprehendoit qu'il ne devint public par l'impression ou par la multiplication des copies. Beeckman qui se conçoit parmi les premiers Mathematiciens du siecle, ne le trouva point trop imparfait pour luy : & croiant que M. Descartes y avoit renoncé, il voulut s'en faire honneur comme s'il en eût été l'auteur. M. Descartes se crût obligé de rabatre sa vanité, & de luy faire connoître combien il est peu

X.

*Il fait son  
traité de  
Musique*

1618 honnête de vouloir acquerir de la réputation au préjudice de la verité.

Ses amis ne purent le faire consentir à la publication de ce petit traité, tant qu'il fut au monde. Ses ennemis en ayant recouvré une copie assez defectueuse chercherent à se vanger de luy par la publication qu'ils en firent incontinent après sa mort. Mais ils travaillerent à leur propre confusion : & loin de des-honorer sa mémoire, ils lui attirerent l'admiration de tous ceux qui ont sçû que c'étoit l'ouvrage d'un jeune-homme de vingt deux ans. A dire vray, le public ne le juge pas maintenant aussi mauvais que son auteur vouloit le faire croire. La multitude de ses éditions, & les traductions qu'on en a faites en Anglois & en François nous répondent de son approbation.

---

XI.

*Au tres  
ouvrages  
commen-  
ces.*

BEEKMAN. laissant aux Ministres & aux Theologiens de sa secte le soin de tenir leur Concile national dans sa ville, vint à Breda passer la meilleure partie de ce temps auprès de M. Descartes, pour s'exercer avec luy dans les Mathematiques, & luy proposer des questions à résoudre. M. Descartes n'en demeura



demeura pas aux réponses qu'il luy fit. Il composa encore divers petits ouvrages qui auroient été d'excellens garans du bon employ de son temps, s'il leur avoit laissé voir le jour. C'est dans ces ouvrages de sa jeunesse que l'on a trouvé son sentiment de *l'ame des Bêtes* ou des *Automates*, vingt ans avant que d'avoir publié son principe touchant la distinction de la substance qui pense, & de la substance étendue. Il n'avoit encore lû à cet âge ni S. Augustin, ni Pereira, ni aucun autre auteur capable de luy donner des ouvertures sur ce sentiment. Il paroît même qu'il ne vid jamais de sa vie le livre de Pereira; & que ce fut de ses amis & de ses envieux qu'il apprit en 1641 ce que l'on trouvoit de semblable entre son opinion & celle de cet Espagnol.

Cependant M. Descartes ne trouvant pas sous le Prince d'Orange cette variété d'occupations qu'il s'étoit promise en quittant la France, cherchoit l'occasion de sortir des pais-bas pour servir ailleurs. Les nouvelles qu'on avoit apportées à Breda des grands mouvemens de l'Allemagne réveillèrent la curiosité

1619

qu'il avoit de se rendre spectateur de tout ce qui se passeroit de plus considerable dans l'Europe. On parloit d'un nouvel Empereur ; on parloit de la revolte des états de Bohême contre leur Roy, & d'une guerre allumée entre les Catholiques & les Protestans à ce sujet. M. Descartes voulant quitter la Hollande, prit pour prétexte le peu d'exercice que luy produisoit la suspension d'armes qui étoit entre les troupes du Prince d'Orange & celles du Marquis de Spinola, & qui devoit durer encore deux ans selon les conventions de la trêve. Sa résolution étoit de passer en Allemagne pour servir dans les armées Catholiques ; mais avant que de se déterminer à aucun engagement, il voulut assister au couronnement du nouvel Empereur qui devoit se faire dans la ville de Francford.

---

 XII.

*Il passe  
en Alle-  
magne.*

IL PARTIT de Breda au mois de Juillet de l'an 1619 pour se rendre à Mastricht, & delà à Aix la Chapelle, où il apprit l'état des affaires d'Allemagne, & les préparatifs que cette ville avoit coûtume de faire pour le couronnement des Empereurs. Etant arrivé à Mayence, il scût que l'Electeur

teur Jean Schvichard avoit cité les autres Electeurs de l'Empire selon les formes accoutumées, & les avoit sonmez de se rendre à Francford le xx de Juillet pour proceder à l'élection d'un nouvel Empereur.

Il se trouva dans cette dernière ville vers le temps que Ferdinand II. y arriva comme Roy de Bohême & Electeur de l'Empire. Ce Prince y fut élu Roy des Romains le xxviii d'Août; & fut couronné Empereur le xxx du même mois selon l'ancien stile, c'est à dire le ix de Septembre selon nous. M. Descartes ne parut pas à la première cérémonie qui regardoit l'élection du Roy des Romains, parce qu'on avoit donné ordre aux étrangers, c'est à dire à ceux qui n'étoient ni du lieu ni de la suite des Electeurs, de sortir de la ville. Mais il fut present à la seconde concernant le couronnement de l'Empereur, & il fut curieux de voir une fois pour toute sa vie ce qui s'y passa, afin de ne pas ignorer ce que les premiers acteurs de ce monde representent de plus pompeux sur le théâtre de l'Univers.

Avant que de sortir de Francford il

1619

*Il sem  
dans les  
troupes  
du Duc de  
Bavière.*

déliberoit du parti qu'il avoit à prendre, lorsqu'il apprit que le Duc de Bavière levoit des troupes. Cette nouvelle luy fit naître le dessein de s'y mettre, sans sçavoir précisément contre quel ennemi elles devoient marcher. Tout ce qu'il en sçavoit se reduisoit à ne pas ignorer le bruit que faisoient les troubles de Bohême par toute l'Allemagne. Comme il se soucioit peu d'entrer dans les interets des Etats & des Princes sous la domination de quels la providence ne l'avoit pas fait naître, il ne prétendoit pas porter le mousquet pour avancer les affaires des uns, ni pour détruire celles des autres. Il se mit donc dans les troupes Bavaoises comme simple Volontaire sans vouloir prendre d'employ: & l'on publioit alors, mais en general qu'elles étoient destinées contre le bâtard de Mansfeld, & les autres généraux des revoltés de Bohême. Mais le Duc de Bavière fit connoître peu de temps après qu'elles devoient marcher contre l'Electeur Palatin Frederic V, que les Etats de Bohême avoient élu pour leur Roy quatre jours avant le couronnement de l'Empereur Ferdinand

II. que l'on vouloit exclure de cette couronne par cette entreprise.

1619

---

## LIVRE SECOND,

Depuis 1619 jusqu'en 1628.

**M.** DES-CARTES n'ayant pas dessein de servir autrement sous le Duc de Bavière qu'il avoit fait sous le Prince d'Orange, commença la campagne par se mettre en quartier d'hiver dans le Duché de Neubourg sur les bords du Danube au mois d'Octobre de l'an 1619. Il se trouva en un lieu si écarté du commerce, & si peu fréquenté de gens dont la conversation fût capable de le divertir, qu'il s'y procura une solitude telle que son état de vie ambulante pouvoit la luy permettre.

S'étant ainsi assuré des dehors, & n'ayant par bon-heur aucuns soins ni aucunes passions au dedans qui pussent le troubler, il demouroit tout le jour enfermé seul dans un poëste, où il avoit tout le loisir de s'entretenir de ses pen-

---

I.  
*Il entre en quartier d'hiver.*

*Sa solitude.*

sées. Ce n'étoient d'abord que des préludes d'imagination : & il ne devint hardi que par degrez, en passant d'une pensée à une autre, à mesure qu'il sentoit augmenter le plaisir que son esprit trouvoit dans leur enchaînement. Une de celles qui se presenterent à luy des premières, fut de considerer qu'il ne se trouve point tant de perfection dans les ouvrages composez de plusieurs pièces, & faits de la main de divers maîtres, que dans ceux ausquels un seul a travaillé. Il luy fut aisé de trouver dequoy soutenir cette pensée, non seulement dans les arts où l'on remarque la difficulté qu'il y a de faire quelque chose d'accompli en ne travaillant que sur l'ouvrage d'autrui, mais même dans la police qui regarde le gouvernement des peuples, & dans l'établissement de la religion qui est l'ouvrage de Dieu seul.

Il appliqua ensuite cette pensée aux Sciences dont la connoissance ou les préceptes se trouvent en dépôt dans les livres. Il s'imagina que les Sciences, au moins celles dont les raisons ne sont que probables, & qui n'ont aucunes démonstrations, s'étant grossies peu à peu

peu des opinions de divers particuliers, & ne se trouvant composées que des réflexions de plusieurs personnes d'un caractère d'esprit tout différent, approchent moins de la vérité que les simples raisonnemens que peut faire naturellement un homme de bon sens touchant les choses qui se présentent à luy.

Delà, il entreprit de passer à la raison humaine avec la même pensée. Il considéra que pour avoir été enfans avant que d'être hommes, & pour nous être laissez gouverner long-temps par nos appétits, & par nos maîtres qui se sont souvent trouvez contraires les uns aux autres, il est presque impossible que nos jugemens soient aussi purs, aussi solides qu'ils auroient été, si nous avions eu l'usage entier de nôtre raison dès le point de nôtre naissance, & si nous n'avions jamais été conduits que par elle.

*Il tâche de se défaire de ses préjugés.*

La liberté qu'il donnoit à son genie ne rencontrant point d'obstacles, le conduisoit insensiblement au renversement de tous les anciens systêmes. Mais il se retint par la vûe de l'indiscretion qu'il auroit blâmée dans un homme qui au-

roit entrepris de jeter par terre toutes les maisons d'une ville dans le seul dessein de les rebâtir d'une autre maniere. Cependant comme on ne trouve point à redire qu'un particulier fasse abatre la sienne lorsqu'elle le menace d'une ruine inévitable, pour la rétablir sur des fondemens plus solides : il se persuada qu'il y auroit en luy de la temerité à vouloir reformer le corps des sciences ou l'ordre établi dans les écoles pour les enseigner ; mais qu'on ne pourroit le blâmer avec justice d'en faire l'épreuve sur luy-même, sans rien entreprendre sur autruy.

Ainsi il se resolut une bonne fois de se défaire de toutes les opinions qu'il avoit reçues jusqu'alors ; mais son intention étoit de ne les ôter de sa créance, qu'afin d'y en substituer d'autres ensuite qui fussent meilleures, ou d'y remettre les mêmes après qu'il les auroit verifiées, & qu'il les auroit *ajustées au niveau de la raison*. Il crût trouver en ce point les moiens de réüssir à régler la conduite de sa vie beaucoup mieux que s'il ne bâtissoit que sur de vieux fondemens, appuié seulement sur  
les



les principes qu'il s'étoit laissé donner dans la première jeunesse , sans avoir jamais examiné s'ils étoient vrais.

Ils prévoioit neantmoins qu'un projet si hardi & si nouveau ne seroit pas sans difficultez. Mais il se flatoit que ces difficultez ne seroient pas sans remede ; outre qu'il ne les jugeoit point comparables ; à celles qui se rencontrent dans la reformation des moindres choses qui touchent le public. Il mettoit une grande difference entre ce qu'il entreprenoit de détruire dans luy-même , & les établissemens publics de ce monde qu'il comparoit à de grands corps dont la chute ne peut être que tres-rude ; & qui sont encore plus difficiles à relever quand ils sont abatus ; qu'à retenir quand ils sont ébranlez. Mais sans pretendre porter ses vûes jusqu'aux interests du public , il ne vouloit reformer autre chose que ses propres pensées , & il ne songeoit à bâtir que dans un fonds qui fût tout à luy. En cas de mauvais succès , il ne croioit pas risquer beaucoup , puisque le pis qu'il en arriveroit ne pourroit être que la perte de son temps & de ses peines ;  
qu'il

1619 qu'il ne jugeoit pas fort necessaires au bien du gente humain.

*Ses paines  
& ses em-  
barras.*

Dans la nouvelle ardeur de ses resolutions , il entreprit d'executer la première partie de ses desseins qui ne consistoit qu'à détruire. C'étoit assurément la plus facile des deux. Mais il s'aperçût bien-tôt qu'il n'est pas aussi aisé à un homme de se défaire de ses préjugés , que de brûler sa maison. Il s'étoit déjà préparé à ce renoncement dès le sortir du collège. Il en avoit fait quelques essais premierement durant sa retraite du fauxbourg S. Germain à Paris, & ensuite durant son séjour à Breda. Avec toutes ces dispositions , il n'eût pas moins à souffrir que s'il eût été question de se dépouiller de soy-même.

Il crût pourtant en être venu à bout. Et à dire vray , c'étoit assez que son imagination luy presentât son esprit tout nud , pour luy faire croire qu'il l'avoit mis effectivement en cet état. Il ne luy restoit que l'amour de la vérité , dont la poursuite devoit faire dorénavant toute l'occupation de sa vie. Ce fut la matière unique des tourmens qu'il fit souffrir à son esprit. Mais les  
moiens

moïens de parvenir à cette heureuse conquête ne luy causèrent pas moins d'embarras que la fin même. La recherche qu'il voulut faire de ces moïens, jetta son esprit dans de violentes agitations qui augmentèrent de plus en plus par une contention continuelle dont il le tenoit bandé, sans souffrir que la promenade ou les compagnies y fissent diversion. Il le fatigua de telle sorte que le feu luy prit au cerveau : & il tomba dans une espece d'enthousiasme qui disposa de telle manière son esprit, déjà abatu, qu'il le mit en état de recevoir les impressions des songes & des visions.

1619

Il nous apprend que le x de Novembre 1619 s'étant couché *tout rempli de son enthousiasme*, & tout occupé de la pensée *d'avoir trouvé ce jour-là les fondemens de la science admirable*, il eut trois songes consecutifs, mais assez extraordinaires pour s'imaginer qu'ils pouvoient luy être venus d'enhaut. Il crût appercevoir à travers de leurs ombres les vestiges du chemin que Dieu luy traçoit pour suivre sa volonté dans son choix de vie, & dans la recherche

1619

cherche de cette verité qui faisoit le sujet de ses inquietudes. Mais l'air spirituel & divin qu'il affecta de donner aux explications qu'il fit de ces songes tenoit si fort de cet enthousiasme dont il se croioit échauffé, que l'on auroit été porté à croire qu'il auroit eu le cerveau affoibli, ou qu'il auroit bû le soir avant que de se coucher. En effet c'étoit la veille de S. Martin, au soir de laquelle on avoit coûtume de faire la débauche au lieu où il étoit, comme en France. Mais il nous assure qu'il avoit passé le soir & toute la journée dans une grande sobriété, & qu'il y avoit trois mois entiers qu'il n'avoit bû de vin.

Quoiqu'il en soit, l'impression qui luy resta de ces agitations luy fit faire le lendemain diverses réflexions sur le parti qu'il devoit prendre. Sans trop présumer du sens favorable qu'il avoit donné à ses songes, il recourut à Dieu tout de nouveau pour le prier de luy faire connoître sa volonté sans énigme, de vouloir l'éclairer, & le conduire dans la recherche de la verité. Il tâcha même d'interessier la sainte Vierge dans cette affaire.

faire qu'il jugeoit la plus importante de sa vie : & prenant occasion d'un voyage qu'il méditoit en Italie, il forma le vœu d'un pelerinage à N. D. de Lorette qu'il ne pût accomplir que quelques années après.

Son enthousiasme le quitta peu de jours ensuite. Mais quoique son esprit eût repris son assiette ordinaire, & fût rentré dans son premier calme, il n'en devint pas plus décisif sur les résolutions qu'il avoit à prendre.

SA SOLITUDE pendant cet hiver étoit toujours fort entière, principalement à l'égard des personnes qui n'étoient point capables de fournir à ses entretiens. Mais elle ne donnoit point l'exclusion de sa chambre aux curieux qui sçavoient discourir de sciences ou de nouvelles de littérature. Ce fut dans les conversations de ces derniers qu'il entendit parler d'une confrérie de Sçavans, établie en Allemagne depuis quelque temps sous le nom de *Frères de la Rose-croix*. On luy en fit des éloges surprénans. On luy fit entendre que c'étoient des gens qui sçavoient tout, & qu'ils promettoient aux hommes une nouvelle

II.

Recherche  
des Frères  
de la Rose-  
croix.

1619

nouvelle sagesse, c'est à dire, la véritable science qui n'avoit pas encore été découverte. Joignant toutes les merveilles que les particuliers luy en apprenoient avec le bruit que cette société faisoit par toute l'Allemagne, il se sentit ébranlé d'autant plus que la nouvelle luy en étoit venuë dans le temps de son plus grand embarras sur les moiens qu'il devoit prendre pour la recherche de la verité.

Il ne crût pas devoir demeurer dans l'indifference au sujet des ces Rosencroix, parce ( disoit-il à son ami Musée ) que si c'étoient des imposteurs, il n'étoit pas juste de les laisser jouir d'une reputation mal acquise aux dépens de la bonne foy des peuples; & que s'ils apportoient quelque chose de nouveau dans le monde qui valût la peine d'être sçû, il auroit été mal-honnête à luy de vouloir mépriser toutes les sciences, parmi lesquelles il s'en pourroit trouver une dont il auroit ignoré les fondemens. Il se mit donc en devoir de rechercher quelqu'un de ces nouveaux sçavans, afin de les connoître par luy-même, & de conferer avec eux.

eux. Mais comme l'un de leurs statuts étoit de ne point paroître ce qu'ils étoient, de n'être distinguez des autres hommes, ni par l'habit, ni par la manière de vivre, & de ne se point découvrir dans leurs discours, on ne doit pas s'étonner que toute sa curiosité & ses peines aient été perduës.

Il ne luy fut pas possible de découvrir un seul homme qui se déclarât de cette confrérie, ou qui fût même soupçonné d'en être. Peu s'en fallut qu'il ne mît la société au rang des chimères. Mais il en fut empêché par l'éclat que faisoit le grand nombre des écrits apologétiques publiez en faveur de ces Rose-croix tant en Latin qu'en Allemand. Il ne crût pas neantmoins devoir s'en rapporter à tous ces écrits; soit parce que son inclination le portoit à prendre ces nouveaux sçavans pour des imposteurs; soit parce qu'ayant renoncé aux livres, il vouloit s'accoutumer à ne juger de rien que sur sa propre experience. C'est pourquoy il n'a point fait difficulté de dire quelques années après, qu'il ne sçavoit rien des Rose-croix: & il fut aussi surpris que ses amis de Paris, lorsqu'étant de

retour

1619

retour en cette ville l'an 1623, il apprit que son séjour d'Allemagne luy avoit valu la reputation d'être de la confrérie des Rose-croix.

1620

*Il va en  
Souiabe &  
connoît  
Faulha-  
ber.*

Se voiant ainsi déchu de l'esperance qu'il avoit eüe, de trouver quelqu'un qui fût en état de le soulager dans la recherche de la verité, il retomba dans ses premiers embarras. Il passa le reste de l'hiver & le carême dans ses irresolutions, se croiant d'ailleurs assez bien délivré des préjugez de son éducation, & s'entretenant toujourns du dessein de bâtir tout de neuf. Mais quoique cet état d'incertitude dont son esprit étoit agité, luy rendit les difficultez de son dessein plus sensibles que s'il eût pris d'abord sa resolution, il ne se laissa jamais tomber dans le découragement. Il se souûtenoit toujourns par le succès avec lequel il sçavoit ajuster les secrets de la nature aux regles de la Mathematique à mesure qu'il faisoit quelque nouvelle découverte dans la Physique. Ces occupations le garantirent des chagrins & des autres mauvais effets de l'oïsveté: & elles le menèrent jusqu'au temps que le Duc de Bavière fit avancer ses troupes vers la Souiabe. Il



Il prit cette occasion pour se rendre à Ulm ville Imperiale où les Ambassadeurs de France devoient tenir une assemblée celebre pour remedier aux desordres de l'Empire. Il n'y arriva qu'au mois de Juin de l'an 1620 : mais il y passa l'été entier. Il y fit diverses habitudes avec les honnêtes gens du lieu, & particulièrement avec les personnes qui étoient en reputation d'habileté pour la Philosophie & les Mathematiques. Personne n'étoit plus estimé dans le pais pour ces connoissances que *Jean Faulhaber* ; personne n'éprouva aussi mieux que luy la capacité de nôtre jeune soldat qui luy fit faire bien du chemin en peu de jours. On pretend que ce fut en ce temps-là que par le moien d'une *parabole* il découvrit l'art de construire d'une manière generale toutes sortes de problèmes solides reduits à une *équation* de trois ou quatre dimensions. C'est ce qui se trouve expliqué dans le troisiéme livre de sa Geometrie.

Sur la fin de Septembre il quitta la Souabe pour retourner en Bavière & passer en Autriche, où les Ambassadeurs

Il se trouve  
ve au siec  
ge de Pra-  
gue.

1620

deurs de France après avoir conclu le traité d'Ulm étoient allez trouver l'Empereur pour luy offrir encore leur mediation envers les mécontents de Hongrie & le Prince Betlen Gabor de Transsilvanie. Mais aiant appris que le Duc de Bavière son general avoit fait marcher ses troupes en Bohême : au lieu de suivre les Ambassadeurs en Hongrie , il alla de Vienne droit à son camp , & se trouva en personne aux expéditions des Catholiques Imperiaux & Bavarois , & sur tout à la fameuse bataille de Prague , où il entra le ix de Novembre avec les victorieux. Quelques auteurs ont prétendu qu'il se servit de cette occasion pour visiter les fameuses machines de l'Astronome Tycho Brahé. Mais il y avoit déjà plus d'un an qu'elles avoient été pillées , brisées , ou distraites par l'armée de l'Electeur Palatin : & le grand Globe celeste d'airain , l'unique de ces précieux monumens qu'on étoit venu à bout de sauver , avoit été transporté à Neisse en Silesie , & mis en dépôt chez les

III.

Il passe en  
Hongrie

Jesuites.

APRÈS la prise de Prague , M. Des-

cartes vint passer le quartier d'hiver avec une partie des troupes que le Duc de Bavière laissa sur les extrémités de la Bohême meridionale. Là il se remit à ses méditations ordinaires sur la nature, s'exerçant aux préludes de ses grands desseins, & profitant de l'avantage qu'il avoit de pouvoir vivre seul au milieu de ceux à qui il ne pouvoit envier la liberté de boire & de jouer, tant qu'ils luy laissoient celle d'étudier.

Cependant il se trouvoit toujours embarrassé dans ses irrésolutions, ne sçachant encore à quoy se déterminer sur le choix d'un genre de vie qui fût propre à ses desseins. Il en remit la décision à une autre fois : & pour tâcher de faire quelque diversion à ses inquiétudes, il reprit le mousquet dans la résolution de faire encore une campagne. Le desir de connoître d'autres pais & d'autres mœurs, luy fit quitter le service du Duc de Bavière vers la fin de Mars 1621 pour se mettre dans les troupes du Comte de Bucquoy qui passa de Bohême en Hongrie au mois d'Avril suivant. Il se trouva sous luy aux sièges de Presbourg, de Tirna<sup>w</sup> & de

1620

sous le  
Comte de  
Bucquoy.

1621

1621

& de plusieurs autres places où l'on prétend qu'il se signala. Mais la levée du siège de Neuhausel qui n'avoit pas été aussi heureux que les autres pour les Imperiaux, jointe à la perte de son General qui y avoit été tué, acheva de le dégoûter de la profession des armes.

*Mais il ne sert pas contre les Turcs*

Il est inutile de remarquer ici l'erreur de ceux qui prétendent qu'il alla servir ensuite contre les Turcs, & que son courage luy acquit même beaucoup de reputation contre ces infideles. Il suffit de dire qu'ayant quitté l'armée Imperiale dès le xxviii de Juillet qui étoit le lendemain de la levée du siège de Neuhausel, il revint à Presbourg avec quelques François & quelques Walons qui étoient en grand nombre dans les troupes du Comte de Bucquoy.

## IV.

*Il renonce à la profession des armes.*

Son dessein n'étoit pas de revenir si-tôt en France, soit à cause de la guerre que les Huguenots venoient d'y allumer, soit à cause de la peste qui affligoit particulièrement la ville de Paris depuis prés d'un an, & qui ne cessa qu'en 1623. Il entreprit donc de voyager dans ce qui luy restoit à voir des pais du Nord : mais on peut dire que

que ce fut sans changer d'état. Car ce qu'il entreprenoit n'étoit dans le fonds qu'une continuation de voyages qu'il vouloit faire dorénavant sans s'assujettir à suivre les armées, croiant avoir suffisamment envisagé & découvert le genre humain par l'endroit de ses hostilités. Il avoit toujours parlé de sa profession militaire d'une manière si indifférente & si froide, qu'on jugeoit aisément qu'il regardoit ses campagnes comme de simples voyages, & qu'il ne se servoit de la bandolière que comme d'un passeport qui luy donnoit accès jusqu'au fonds des tentes & des tranchées, pour mieux satisfaire sa curiosité.

Aiant donc choisi pour la suite de ses voyages, des pais où il n'y avoit pas de guerres, il s'appliqua particulièrement à voir & examiner les cours des Princes, à fréquenter les personnes de diverses humeurs & de conditions différentes. Il s'étudia aussi beaucoup à recueillir diverses expériences, tant sur les choses naturelles que produisoient les différens climats par où il passoit, que sur les choses civiles qu'il voioit parmi les peuples concernant leurs usa-

*Ses voyages dans le Nord.*

not D ges,

ges, leurs coùtumes & leurs inclina-  
tions. C'est ce qu'il appelloit *le grand*  
*livre du monde* dans lequel il préten-  
doit chercher la vraye science, n'esper-  
ant pas la pouvoir trouver ailleurs que  
dans ce volume ouyert publiquement,  
& dans soy même, suivant la persua-  
sion où il étoit que les semences que  
Dieu a mises en nous ne sont pas en-  
tièrement étouffées par l'ignorance ou  
par les autres effets du peché.

Selon ces principes il voulut que ses  
voies luy servissent à s'éprouver luy-  
même dans les rencontres que la fortu-  
ne luy proposoit, & à luy faire faire  
sur toutes les choses qui se présentoient  
des réflexions utiles à la conduite de sa  
vie. Car il flatoit son esprit de l'esper-  
ance de trouver plus de verité dans les  
raisonnemens que font les particuliers  
touchant les affaires qui les regardent,  
que dans ceux que fait un homme de  
lettres au fonds de son cabinet sur des  
spéculations qui ne produisent presque  
point d'autres effets que la vanité qu'il  
en tire d'autant plus volontiers, qu'el-  
les sont ordinairement plus éloignées  
du sens commun, après avoir mis tout  
son

son esprit & toute son industrie à les rendre probables. 1621

Mais à dire vray, lorsqu'il ne s'appliquoit qu'à considerer les mœurs des autres hommes, il n'y trouvoit guères dequoy s'assurer de rien. Il y appercevoit presque autant de diversité qu'il en avoit remarqué autrefois dans les opinions des Philosophes. De sorte que le plus grand profit qu'il en retiroit, étoit que voiant plusieurs choses qui toutes extravagantes & toutes ridicules qu'elles nous paroissent, ne laissent pas d'être communément reçues & approuvées par d'autres peuples, il apprenoit au moins à ne rien croire legerement, & à ne point s'entêter de ce que l'exemple & la coûtume luy avoient autrefois persuadé.

Aiant quitté la Hongrie, il rentra dans la Moravie où il avoit joint les troupes de l'Empereur sous le Comte de Bucquoy. Il visita la Silésie, les extrémités de la Pologne, la Pomeranie, les côtes de la mer Baltique, la marche de Brandebourg; & descendit dans le Holstein, d'où après s'être défait de son équipage, il s'embarqua avec un seul

1621

valet pour la Frise orientale. Après l'avoir examinée en peu de jours comme il avoit fait les autres provinces d'Allemagne, il se remit en mer avec la resolution de débarquer en West-Frise dont il étoit curieux de voir aussi les principaux endroits. Afin de le faire avec plus de liberté, il retint un petit bateau pour lui seul, d'autant plus volontiers que le trajet étoit court depuis Embden jusqu'au premier abord de West-Frise.

*Il court  
risque de  
la vie.*

Mais cette disposition qu'il n'avoit prise que pour mieux pourvoir à sa commodité, pensa luy être fatale. Il avoit affaire à des mariniers qui étoient des plus rustiques & des plus barbares qu'on pût trouver parmi les gens de cette profession. Il ne fut pas longtemps sans reconnoître que c'étoient des scelerats, mais après tout ils étoient les maîtres du bateau. M. Descartes n'avoit point d'autre conversation que celle de son valet avec lequel il parloit François. Les mariniers qui le prenoient plutôt pour un marchand forain que pour un cavalier, jugerent qu'il devoit avoir de l'argent. C'est ce qui leur fit prendre des resolutions qui n'étoient nullement



nutlement favorables à sa bourse , & pour luy ôter les moiens de les dénoncer ensuite , ils songerent en même temps à se défaire de luy. Ils voioient que c'étoit un étranger venu de loin , qui n'avoit aucune connoissance dans le pais , & que personne ne s'aviserait de réclamer quand il viendroit à manquer. Ils le trouvoient d'une humeur fort tranquille , fort patiente ; & jugeant à la douceur de sa mine & à l'honnêteté qu'il avoit pour eux que c'étoit un homme sans expérience, ils conclurent qu'ils en auroient meilleur marché de sa vie. Ils ne firent point difficulté de tenir leur conseil en sa présence , ne croiant pas qu'il scût d'autre langue que celle dont il s'entretenoit avec son valet ; & leurs délibérations alloient à l'assommer , à le jeter dans l'eau , & à profiter de ses dépouilles.

M. Descartes voiant que c'étoit tout de bon, se leva tout d'un coup , changea de contenance , tira l'épée d'une fierté imprevuë, leur parla en leur langue d'un ton qui les saisit , & les menaça de les percer s'ils osoient luy faire insulte. Ce fut en cette rencontre qu'il s'aperçût

1621

de l'impression que peut faire la hardiesse d'un homme sur une ame basse ; mais une hardiesse qui est au dessus des forces & du pouvoir dans l'exécution ; une hardiesse qui en d'autres occasions pouvoit passer pour une pure rodomontade. Celle qu'il fit paroître en cette occasion eut un effet merveilleux sur l'esprit de ces miserables. L'épouvente qu'ils en eurent fut suivie d'un étourdissement qui les empêcha de considerer leur avantage , & ils le conduisirent aussi paisiblement qu'il pût souhaiter.

V.

*Il revient dans son pais.*

DE LA West Frise il vint en Hollande où il passa une bonne partie de l'hiver attendant l'évenement des deux sièges de Juliers & de l'Ecluse formez par les Espagnols ou Flamans qui avoient repris les armes contre les Hollandois depuis cinq mois que la trêve étoit expirée. Au mois de Fevrier suivant il passa dans les pais-bas Catholiques dont il voulut voir les principales villes : & delà étant rentré en France , il alla droit à Rennes en Bretagne chez M. son père vers le milieu du mois de Mars.

1622

Il avoit alors vingt-six ans achevez ; & son père le voyant present , prit occasion

caſion de ſa majorité pour le mettre en poſſeſſion du bien de ſa mère dont il avoit déjà donné deux portions à M. de la Bretaillere & à Madame du Crévis ſes aînez. Comme tout ce bien étoit ſitué en Poitou, il fut curieux de l'aller reconnoître, afin de voir l'uſage qu'il en pourroit faire. Il partit au mois de May pour ſe rendre en cette province, & il ſongea dès lors à chercher des traitans pour le vendre, afin de trouver dequoy acheter une charge qui pût luy convenir. Il retourna ſur la fin de l'été près de ſon père : & l'année s'écoula ſans que perſonne dans la parenté pût luy donner de bonnes ouvertures ſur le genre de vie qu'il devoit choiſir.

1622

Le peu d'occupation qu'il trouvoit dans la maiſon paternelle luy fit naître le deſir de faire un tour à Paris vers le commencement du carême de l'année ſuivante. On commençoit à reſpirer dans cette grande ville un air plus pur qu'on n'avoit fait depuis près de trois ans que la contagion l'avoit corrompu. Lorſqu'il y arriva, les affaires de l'infortuné Comte Palatin élu Roy de Bohême, les courſes & les expéditions du

1623

Il va à Paris.

1623

bâtard de Mansfeldt , & la translation de l'Electorat du C. Palatin au Duc de Bavière fait à Ratisbonne le xv de Fevrier précédent, fournissoient la matière des entretiens publics. Il eut dequoy satisfaire la curiosité de ses amis sur ce point , mais en revanche ils luy firent part d'une nouvelle qui leur causoit quelque chagrin, toute incroyable qu'elle parût. Ce n'étoit que depuis tres-peu de jours qu'on parloit à Paris des confreres de la Rose-croix, qu'il avoit inutilement recherchez en Allemagne durant l'hiver de l'an 1619 : & l'on commençoit à faire courir le bruit qu'il s'étoit enrôlé dans la confrérie.

*Il détruit  
la calomnie  
qui le  
faisoit  
passer  
pour un  
Rose-  
croix.*

Il fut d'autant plus surpris de cette nouvelle que la chose avoit moins de rapport au caractère de son esprit , & à l'inclination qu'il avoit toujourns eüe de considerer les Rose-croix comme des imposteurs & des visionnaires. On les appelloit à Paris les *Invisibles* , & l'on publioit que de trente-six deputez que le chef de leur société avoit envoieez par toute l'Europe , il en étoit venu six en France au mois de Fevrier , & s'étoient logez au marais du Temple à  
Paris

Paris : mais qu'ils ne pouvoient se communiquer au monde & que l'on ne pouvoit communiquer avec eux que par la pensée jointe à la volonté, c'est à dire d'une manière imperceptible aux sens.

Le hazard qui avoit fait concourir leur prétendue arrivée à Paris avec celle de M. Descartes auroit produit de fâcheux effets pour sa reputation, s'il eût cherché à se cacher, où s'il se fût retiré en solitude dans la ville, comme il avoit fait avant ses voïages. Mais il confondit avantageusement ceux qui vouloient se servir de cette conjoncture pour établir leur calomnie. Il se rendit visible à tout le monde, & principalement à ses amis qui ne voulurent point d'autre argument pour se persuader qu'il n'étoit pas des confrères de la Rose-croix ou des Invisibles : & il se servit de la même raison de leur *invisibilité* pour s'excuser auprès des curieux de n'en avoir pû découvrir aucun en Allemagne.

Sa présence servit sur tout à calmer l'agitation où étoit son ami le P. Merfenne que l'on avoit fait revenir à Paris

1623. depuis la fin de l'an 1619. & que ce faux bruit avoit chagriné d'autant plus facilement, qu'il étoit moins disposé à croire que les Rose-croix fussent des *invisibles* ou des fruits de la chimère, après ce que plusieurs Allemans & Robert Fludd Anglois avoient écrit en leur faveur.

VI.

*Ses inquiétudes sur un genre de vie.*

LE GRAND monde que M. Descartes voioit à Paris n'étoit pas capable de remplir tous les vuides de son séjour, ou de le tenir perpetuellement occupé hors de luy-même. Lorsqu'il rentrait chez luy, il sentoit revenir ses inquiétudes sur le choix d'un genre de vie qui fût conforme à sa vocation, & qui fût commode pour l'exécution des desseins qu'il avoit conçus touchant la recherche de la verité. L'établissement où il voioit la plûpart de ses amis, placez chacun dans des postes à garder le reste de leurs jours, ne servoit de rien pour fixer ses irresolutions.

*Il renonce aux Mathématiques & à la Physique.*

Il y avoit déjà long-temps que sa propre experience l'avoit convaincu du peu d'utilité des Mathématiques, surtout lorsqu'on ne les cultive que pour elles-mêmes, sans les appliquer à d'autres choses. Depuis l'an 1620 il avoit entiere-

entièrement negligé les regles de l'Arithmetique. Les attaches qu'il eut pour la Geometrie subsisterent un peu plus long-temps dans son cœur, parce que les Mathematiciens de Hollande & d'Allemagne qu'il avoit vûs pendant ses voyages avoient contribué à les retenir par les questions & les problèmes qu'ils luy avoient proposez à resoudre. Mais on peut dire qu'elles étoient tombées dès l'an 1623, s'il est vrai qu'en 1638 il y avoit plus de quinze ans qu'il faisoit profession de negliger la Geometrie, & de ne plus s'arrêter jamais à la solution d'aucun problème qu'à la priere de quelque ami.

Il ne voioit rien de moins solide que de s'occuper de nombres tout simples, & de figures imaginaires, sans porter ses vuës au delà. Il y trouvoit même quelque chose de plus qu'inutile : & il croioit qu'il étoit dangereux de s'appliquer trop serieusement à ces demonstrations superficielles, que l'industrie & l'experience fournissent moins souvent que le hazard ; & qui sont plutôt du ressort des yeux & de l'imagination que de celui de l'entendement. Sa maxime étoit

1623

étoit que cette application nous desaccoutume insensiblement de l'usage de nôtre raison, & nous expose à perdre la route que sa lumiere nous trace.

Etude  
d'une  
Mat' e-  
matique  
universelle.

Mais on peut dire qu'il n'abandonna l'étude particuliere de l'Arithmetique & de la Geometrie, que pour se donner tout entier à la recherche de cette Science generale, mais vraie & infailible, que les Grecs ont nommée judicieusement *Mathesis*, & dont toutes les Mathematiques ne sont que des parties. Il prétendoit que ces connoissances particulieres pour meriter le nom de Mathematiques devoient avoir des rapports, des proportions, & des mesures pour objet. Delà il jugeoit qu'il y avoit une Science generale destinée à expliquer toutes les questions que l'on pourroit faire touchant les rapports, les proportions, & les mesures, en les considerant comme détachées de toute matière: & que cette Science generale pouvoit à tres-juste titre porter le nom de *Mathesis*, ou *Mathematique universelle*, puisqu'elle renferme tout ce qui peut faire meriter le nom de Science & de Mathematique particuliere aux autres connoissances. Voilà



Voilà le dénouement de la difficulté qu'il y auroit à croire que M. Descartes eût absolument renoncé aux Mathématiques, en un temps où il ne luy étoit plus libre de les ignorer. Il fit aussi dans le même temps quelques tentatives pour se défaire de l'étude de la Physique, se trouvant découragé par le peu de certitude qu'il remarquoit dans ses observations. Resolu de ne plus s'appliquer qu'à la science de bien vivre, il reprit l'étude de la Morale, pour laquelle il avoit déjà témoigné de la prédilection avant ses voyages : & l'on peut dire qu'il la continua pendant toute sa vie. Mais ce fut sans ostentation, & plus pour régler sa conduite que celle des autres. Il ne fut pas long-temps néanmoins sans s'appercevoir que l'étude de la Physique n'est point inutile à celle de la Morale ; & que les démarches qu'il pourroit faire dans le discernement du vrai & du faux lui seroient avantageuses pour régler ses actions. Cela le fit retourner à ses observations sur la Nature, persuadé que "le moien le plus assuré pour sçavoir comment nous devons vivre, est de connoître auparavant quels nous sommes

Il embrasse la Morale & reprend la Physique.

1623 " sommes ; quel est le monde dans lequel  
 " nous vivons ; & qui est la Créateur de  
 " cet Univers où nous habitons. Il a té-  
 " moigné long-temps que depuis la con-  
 " noissance qu'il avoit acquise de la Phy-  
 " sique luy avoit beaucoup servi pour éta-  
 " blir des fondemens certains dans la Mo-  
 " rale ; & qu'il luy avoit été plus facile de  
 " trouver la satisfaction qu'il cherchoit en  
 " ce point , que dans plusieurs autres qui  
 " regardoient la Medecine , quoiqu'il y eût  
 " employé beaucoup plus de temps. De  
 " sorte qu'après toutes ses recherches il  
 " pouvoit se vanter, non d'avoir trouvé les  
 " moiens de conserver la vie , mais celuy  
 " de ne pas craindre la mort ; & de s'y  
 " préparer sans cette inquiétude ordinaire  
 " à ceux dont la sagesse est toute tirée des  
 " enseignemens d'autrui , appuiée sur des  
 " fondemens qui ne dépendent que de la  
 " prudence & de l'autorité des hommes.

*Il va en  
 Bretagne  
 & en Poi-  
 1516 ; il  
 vend sa  
 Terre.*

M. Descartes fut deux mois & quel-  
 ques jours à Paris , entretenant ses amis  
 de cette illusion où il étoit touchant  
 son prétendu renoncement aux Mathé-  
 matiques & à la Physique. Ils se don-  
 noient souvent le plaisir de démentir  
 ses résolutions ; & les moindres occa-  
 sions

fions qu'ils luy presentoient pour résoudre un problème, ou pour faire une experience, étoient des pièges inévitables pour luy. Les embarras de son esprit joints au besoin qu'il avoit de régler ses affaires le firent retourner en Bretagne vers le commencement de de May. De là il alla en Poitou, & pendant les mois de Juin & de Juillet qu'il y demeura; il vendit du consentement de son Pere la plus grande partie des biens qui luy étoient venus du côté de sa mère, & principalement la terre du Perron, dont il retint le nom pour satisfaire au desir de ses parens.

ETANT retourné à Paris au mois d'Aoust sans avoir trouvé l'occasion de bien placer son argent; il resolut de faire enfin le voiage d'Italie qu'il avoit toujours differé jusques-là, avant que de se faire pourvoir d'une charge qui luy en ôtast les moiens. Il partit après avoir mandé à ses Parens " qu'un voiage au delà des Alpes luy seroit d'une grande utilité pour s'instruire des affaires, acquerir quelque experience du monde, & former des habitudes qu'il n'avoit pas encore; ajoûtant que s'il n'en

*Voyage  
d'Italie.*

*revenoie*

1623

*revenoit plus riche, au moins en reveniroit-il plus capable.*

Il prit sa route par les Suisses avec la resolution de visiter ce qu'il n'avoit pû voir de la haute Allemagne dans ses premiers voiajes. Il luy auroit été facile de trouver à Basle, à Zurich & dans d'autres villes, des Philosophes & des Mathématiciens capables de l'entretenir : mais il fut plus curieux de voir des animaux, des eaux, des montagnes, l'air de chaque pays avec ses metéores, & generalement ce qui étoit le plus éloigné de la fréquentation des hommes, pour mieux connoître la nature des choses qui paroissent les moins connuës au vulgaire des sçavans. Lors qu'il passoit dans les villes, il n'y voioit les sçavans que comme les autres hommes, & il n'observoit pas moins leurs actions que leurs discours.

Des Suisses il passa chez les Grisons, parmi lesquels les mouvemens de la Valtelline le retinrent pendant quelque temps. Il continua ses voiajes par le Comté de Tirol, d'où il se rendit à Venise vers le temps des Rogations pour y voir la cérémonie des époufailles

épousailles du Doge avec la mer Adriatique. De Venise il songea à se décharger de l'obligation qu'il s'étoit imposée en Allemagne au mois de Novembre de l'an 1619, par un vœu qu'il avoit fait d'aller à Lorette, & dont il n'avoit pû s'acquiter en ce temps-là. Son vœu accompli, il eut le loisir avant que d'aller à Rome de vacquer aux affaires domestiques qui luy avoient servi de pretexte pour son voiage auprès de ses Parens. Le pretexte étoit de travailler à se faire Intendant de l'armée de France en Piémont sous le comte de Lesdiguières ; ce qui ne réussit pas.

L'occasion du Jubilé des xxv ans dont l'ouverture devoit se faire la veille de Noël à continuer toute l'année suivante, fit naître dans son esprit quelques mouvemens de dévotion, quoique l'unique motif de son voiage n'eust été d'abord que la curiosité de voir la ville de Rome & la Cour du Pape. Il arriva dans la ville sur la fin de Novembre : le concours prodigieux des peuples qui y abordoient de tous les endroits de l'Europe Catholique, luy parut si favorable

1624

1625

favorable à la passion qu'il avoit toujours eüe de connoître le genre humain par luy-même , qu'au lieu de passer son temps à examiner des édifices , des statues , des tableaux , des antiques , des manuscrits , & les autres raretez de l'ancienne & de la nouvelle Rome , il s'appliqua particulièrement à étudier les inclinations , les mœurs , les dispositions , & les caractères d'esprit dans la foule & le mélange de tant de nations différentes. Cette commodité le dispensa de faire d'autres voyages , & luy ôta l'envie d'aller au fonds de la Sicile & de l'Espagne chercher les peuples qui luy restoient à voir.

VIII.

*Son retour en France.*

IL PARTIT de Rome pour revenir en France dans le même temps que le Cardinal François Barberin neveu du Pape dont il avoit acquis l'estime & l'amitié s'embarqua pour sa légation auprès du Roy tres-chrétien. Mais il voulut s'en retourner par terre pour ne pas perdre l'occasion de voir un pays qu'il étoit bien aise de connoître. Il passa par la Toscane , où il ne manqua point de visiter le celebre Galilée, si nous en croions ceux qui ont parlé de son voyage d'Ita-

lie. Mais cela ne s'est écrit que sur de fausses relations : & nous sommes obligez de reconnoître sur son propre témoignage qu'il n'ajamais vû ce Mathématicien, & qu'il n'a eu aucune communication avec luy.

1625

Tout étoit rempli du bruit des expéditions que le Duc de Savoie & le Connétable de Lesdiguières faisoient sur les Genoïs & les Espagnols. C'est ce qui donna à M. Descartes la curiosité d'aller au sortir de la Toscane visiter l'armée du Connétable qu'il trouva occupé du siège de Gavi lors qu'il arriva dans son camp. La ville prise le dernier jour d'Avril, il voulut être encore témoin d'une partie des merveilleux progrès que faisoit l'armée du duc de Savoie. De là il vint à Turin vers le milieu de May ; mais passant par le pas de Susé pour rentrer en France, il se détourna du côté de la Savoie pour examiner la hauteur des Alpes. Ce fut en cette occasion qu'après quelques observations sur les neiges échauffées puis appesanties par le Soleil que la moindre émotion d'air fait tomber les unes sur les autres avec grand bruit, il crût avoir deviné la cause du tonnerre,

&

1625 & trouvé la raison pour laquelle il ton-  
ne plus rarement l'hiver que l'été.

IL VINT en poste de Lion en Poi-  
IX. tou, d'où aiant appris que son Pere  
*Il vient* étoit à Paris, il partit sur la fin de Juin  
*demenrer* pour l'aller joindre & prendre ses avis  
*à Paris.* touchant la charge de Lieutenant Gene-  
ral de Chatelleraut qu'on luy offroit  
avec une assez bonne composition. Etant  
arrivé il trouva son Pere parti pour re-  
tourner en Bretagne: ce qui étant joint  
avec les sollicitations des amis qui sou-  
haitoient de le voir établi à Paris, ne con-  
tribua pas peu à faire échouër son affai-  
re de Chatelleraut, & à le dégouter de  
la Province.

*Sa ma-  
niere de  
vivre,*

Aiant pris un logement chez M. le  
Vasseur d'Etioles pere de M. le Vasseur  
aujourd'hui Conseiller à la Grand' Cham-  
bre, il se fit une espèce d'établissement  
à Paris. Là s'étant formé un modèle de  
conduite sur la maniere de vivre que les  
honnêtes gens du monde ont coûtume  
de se prescrire, il embrassa le genre de  
vie le plus simple & le plus éloigné de  
la singularité & de l'affectation qu'il  
pust s'imaginer. Tout étoit assez com-  
mun chez luy en apparence: son meuble

&



& sa table étoient toujours très-propres, mais sans superflu. Il étoit servi d'un petit nombre de valets ; il marchoit sans train dans les rues ; vêtu d'un simple taffetas verd selon la mode de ces temps-là ; ne portant le plumet l'écharpe & l'épée que comme des marques de sa qualité, dont il n'étoit point libre alors à un Gentilhomme de se dispenser.

Il avoit remis à la fin de ses voyages à se déterminer sur le choix d'une profession stable pour le reste de ses jours. Mais quoiqu'il ne parût pas beaucoup plus avancé dans ses deliberations qu'au commencement, il ne laissoit pas de s'affermir insensiblement dans la pensée de ne s'assujettir à aucun employ. Ce n'est pas qu'il ne fît encore une revûe fort sérieuse sur les occupations diverses qu'ont les hommes en cette vie, pour voir s'il en trouveroit quelque-une à sa bienséance, & qui fust conforme aux dispositions de son esprit. Mais après avoir examiné solidement toutes choses au poids de la raison, il jugea qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que de continuer dans l'occupation où il se trouvoit actuellement, depuis qu'il s'étoit  
défait

1625

défait des prejugez de son éducation. Cette occupation consistoit uniquement à employer toute sa vie à cultiver sa raison, & à s'avancer de tout son possible dans la connoissance de la vérité, suivant la methode qu'il s'étoit prescrite.

*Maximes  
pour sa  
conduite.*

Il ne se trouvoit, par la grace de Dieu, esclave d'aucune des passions qui rendent les jeunes gens vicieux. Il étoit parfaitement guéri del'inclination qu'on luy avoit autrefois inspirée pour le jeu, & de l'indifference pour la perte de son temps. L'irresolution qui pouvoit luy rester touchant les vûes generales de son état ne tomboit point sur ses actions particulieres. Il vivoit & agissoit indépendamment de l'incertitude qu'il trouvoit dans les jugemens qu'il faisoit sur les sciences. Selon les maximes de la Morale qu'il s'étoit faites, il pretendoit embrasser les opinions les plus moderées, les plus communément reçûes dans la pratique, & les plus éloignées de l'excès, pour regler sa conduite; se faisant d'ailleurs la justice de ne pas preferer ses opinions particulières à celles des personnes qu'il jugeoit plus sages & mieux

mieux sentées que luy.

Il paroïssoit en toutes rencontres tellement jaloux de sa liberté, qu'il ne pouvoit dissimuler l'éloignement qu'il avoit pour tous les engagemens qui sont capables de nous priver de nôtre indifférence dans nos actions. Ce n'est pas qu'il pretendist trouver à redire aux loix qui pour remedier à l'inconstance des esprits foibles, ou pour établir des suretez dans le commerce de la vie, permettent qu'on fasse des vœux ou des contrats, qui obligent ceux qui les font volontairement & legitimement, à perseverer dans leur entreprise. Mais ne voyant rien au monde qui demeurast toujours en même état, & se promettant de perfectionner ses jugemens de plus en plus, il auroit crû offenser le bon sens s'il se fust obligé à prendre une chose pour bonne lors qu'elle auroit cessé de l'être ou de luy paroître telle, sous pretexte qu'il l'auroit trouvée bonne dans un autre temps.

A l'égard des actions de sa vie qu'il ne croioit point pouvoir souffrir de delai, lors qu'il n'étoit point en état de discerner les opinions les plus veritables;

bles, il s'attachoit toujours aux plus probables. S'il arrivoit qu'il ne trouuast point plus de probabilité dans les unes que dans les autres, il ne laissoit pas de se déterminer à quelqu'une, & de les considerer ensuite non plus comme douteuses par rapport à la pratique, mais comme tres-vraies & tres-certaines, parce qu'il croioit que la raison qui l'y avoit fait déterminer se trouvoit telle. Par ce moien il vint à bout de se délivrer des repentirs & des remords qui ont coûtume d'agiter les consciences des esprits foibles & chancelans, qui se portent trop legerement à pratiquer comme bonnes les choses qu'ils jugent après être mauvaises. Persuadé que sa volonté ne se portoit à suivre ou à fuir aucune chose qu'autant que son entendement la luy representoit bonne ou mauvaise, il croioit qu'il luy suffisoit de bien juger pour bien faire, c'est à dire, pour acquerir toutes les vertus, & tous les biens qu'elles peuvent produire.

Avec ces dispositions interieures, il vivoit en apparence de la même maniere que ceux qui étant libres de tout emploi ne songent qu'à passer une vie  
douce

douce & innocente aux yeux des hommes ; qui s'étudient à séparer les plaisirs des vices ; & qui pour jouir de leur loisir sans s'ennuyer ont recours de temps en temps à des divertissemens honnêtes. Ainsi sa conduite n'ayant rien de singulier qui fust capable de frapper les yeux ou l'imagination des autres , personne ne formoit d'obstacle à la continuation de ses desseins , & il avançoit de jour en jour dans la recherche de la verité qui regarde les choses naturelles.

QUOIQUE M. Descartes se fust procuré une espèce d'établissement à Paris , il ne s'assujettit pourtant pas tellement à la résidence pendant les trois ans qu'il y demeura , qu'il ne se donnast la liberté d'entreprendre de temps en temps des promenades à la campagne , & des voiajes même en province.

X.  
& XI.  
*Sa réputation luy  
fit des amis , &  
l'obligea de  
visiter.*

Quelques semaines après son retour d'Italie , le desir de revoir la Cour de France le fit aller à Fontainebleau où il eut occasion de saluer le Legat qu'il n'avoit point vû depuis son départ de Rome. Il se servit du credit qu'il avoit acquis auprès de lui pour lui recommander quelques personnes de lettres d'en-

1625 tre ses amis , & nommément M. de *Balzac* , dont il défendit la cause devant ce Cardinal , contre le Pere Goulu General des Feuillans.

1626 . Après un voiage qu'il fit l'année suivante en Bretagne & en Poitou , avec M. le Vasseur son hoste & son parent , il alla se loger au fauxbourg S. Germain pour y vivre plus retiré. Mais il ne lui fut plus aussi aisé qu'au paravant de jouir de son loisir. Ses anciens amis , & particulièrement M. Mydorge & le Pere Mersenne avoient tellement étendu sa réputation , qu'il se trouva en peu de temps accablé de visites , & que le lieu de sa retraite se vid changé en un rendez-vous de conferences. Il ne pût empêcher que le nombre de ses amis ne multipliast , mais au moins fut il le maître de son discernement dans le choix qu'il en fit.

Les principaux de ces amis outre M. de Balzac dont nous venons de parler, furent M. *Hardy* conseiller au châtelet habile dans la connoissance des Mathematiques & d'un tres-grand nombre de langues. M. de *Beaune* sieur de Gouliou conseiller au presidial de Blois l'un des plus

plus grands genies de son temps , en ce qui concernoit les Mathematiques. M. Morin professeur Royal des Mathematiques à Paris & docteur en Medecine. Le Pere Gibieuf docteur de Sorbonne & Prêtre de l'Oratoire l'un des plus grands Theologiens de son siècle. Le Pere de la Barde , ; le Pere de Sancy ; le Pere de Gondren tous de la même congregation outre le Cardinal de Berulle qui en étoit le chef. M. Des Argues Gentilhomme Lionnois habile dans les Méchaniques. M. de Boissat Gentilhomme du Dauphiné qu'il avoit vû au siège de Gavi. M. de Serizay Intendant de la Maison de M. de la Rochefoucaud. M. Sarazin qui fut secretaire de M. le Prince de Conty. M. Silhon Gentilhomme de Gascogne. M. Frenicle sieur de Bessy. M. Iumeau Prieur de sainte Croix , qui passoit pour l'un des grands Arithmeticiens du siècle avec M. Frenicle ; & qui avoit été Precepteur de M. le Duc de Verneüil. M. de Marandé Greffier de la cour des Aydes. M. l'Abbé de Lannay. M. des Barreaux. M. l'Abbé de Touchelaye l'ainé. M. de Gandais. M. de Ville-Arnoux. M. de

1627

*Ville Bressieux* Medecin de Grenoble ; & plusieurs autres encore, dont nous ne nommerons que M. *Picot* Prieur du Rouvre qui voulut être dans la suite des temps son correspondant , & l'agent de ses affaires domestiques.

M A I S de tous ses amis il ne voioit alors , après le Pere Mersenne , personne avec plus d'assiduité que M. Mydorge. Aussi n'en avoit-il trouvé aucun dont la conversation luy fût plus avantageuse , & les services plus réels & plus sensibles. C'est ce qu'il éprouva particulièrement au sujet des verres que M. Mydorge luy fit tailler à Paris durant les années 1627 & 1628 , qu'ils jouissoient l'un de l'autre à loisir. Rien ne lui parût plus utile que ces verres pour connoître & pour expliquer la nature de la lumière , de la vision , & de la réfraction. M. Mydorge luy en fit faire de paraboliques , & d'hyperboliques , d'ovales , & d'elliptiques. Et comme il avoit la main aussi sûre & aussi délicate que l'esprit subtil , il voulut décrire luy-même les hyperboles & les ellipses.

XII.  
*Taille des verres de lunettes & de miroirs.*

*Ferric enzier*

M. Descartes devint lui-même en peu



peu de temps un grand maître dans l'art de tailler les verrés. Et comme l'industrie des Mathematiciens se trouve souvent inutile par la faute des ouvriers dont l'adresse ne répond pas toujourns à l'esprit des auteurs qui les font travailler, il s'appliqua particulièrement à former la main de quelques tourneurs qu'il trouva les plus experts, & les mieux disposez à ce travail. C'est ce qu'il fit particulièrement en faveur du fameux *Ferrier* faiseur d'instrumens de Mathematiques, qui n'étoit pas un simple artisan qui ne scût que remuer la main. Il possédoit encore la theorie de sa profession, & n'étoit pas ignorant dans les Mathematiques. Il s'attacha particulièrement à M. Descartes qui le prit en affection, & qui non content de l'employer d'une manière à rehausser sa fortune, voulut encore lui apprendre les moiens de se perfectionner dans son art.

*d'instrumens de Mathematiques.*

Cependant il s'apperçût qu'il étoit retombé dans l'enfoncement des sciences abstraites auxquelles il avoit renoncé. Il s'en retira de nouveau, voyant combien il y avoit peu de gens dans tout Paris avec qui il en pût commu-

*M. Descartes se dégoûte des compagnies.*

1627

niquer. Mais il reprit avec encore plus d'ardeur que jamais l'étude de l'Homme qu'il avoit tant cultivée durant ses voyages. Elle lui fit assez connoître que ces sciences abstraites ne nous sont pas trop convenables, & que lui-même en les pénétrant s'égaroit encore plus que les autres hommes en les ignorant. Il avoit crû trouver au moins parmi tant d'honnêtes gens beaucoup de compagnons dans l'étude de l'Homme, puisque c'est celle qui nous convient le plus. Mais il se vid trompé, & il remarqua que dans cette grande ville qui passe pour l'abregé du monde, de même qu'à Rome, à Venise, & par tout où il s'étoit trouvé, il y a encore moins de gens qui étudient l'Homme que la Géométrie.

1628

Cela le fit refoudre encore une fois à se passer de lui seul autant qu'il lui seroit possible, & à se contenter d'un petit nombre d'amis choisis pour le soulagement de la vie. Mais sa reputation fut un grand obstacle à cette resolution. Elle avoit fait de la maison de M. le Vasseur où il étoit retourné du fauxbourg S. Germain, une espèce d'académie en y attirant une infinité de gens  
qui

qui s'introduisoient chez lui à la faveur de ses amis. Les curieux de littérature ne manquèrent pas de s'y glisser parmi les autres ; & se joignant à ceux de ses amis qui se plaisoient le plus à répandre sa réputation , ils se hasardèrent de lui proposer de prendre la plume pour faire part de ses connoissances au public. Les libraires même qui ne cherchent qu'à trafiquer de la réputation des auteurs , semblerent vouloir être aussi de la conspiration de ceux qui l'assiégeoient chez M. le Vasseur. Il nous apprend que dès ce temps-là des gens de cette profession lui firent offrir des présens pour l'engager à leur promettre la copie de ce qu'il pourroit composer , n'étant pas honteux de vouloir acheter l'honneur de le servir.

Voilà ce qui lui rendoit le séjour de Paris onéreux , & qui lui faisoit sentir sa propre réputation comme un poids insupportable. Il n'y trouva de remède que dans la retraite , & pour commencer à se délivrer des importunités de ceux qui le fréquentoient trop souvent, il quitta encore une fois la maison de M. le Vasseur , & se retira aux extré-

*Il se cache & est découvert*

1628

mittez de la ville en un quartier où il devoit ne se rendre visible qu'à un tres-petit nombre d'amis qui avoient son secret. M. le Vasseur à qui il n'avoit pas jugé à propos de le communiquer fut quelque temps en inquietude, jusqu'à ce que le hazard lui aiant fait rencontrer le valet de nôtre Philosophe au bout de cinq ou six semaines, il l'obligea de lui declarer la demeure de son maître, & de l'y conduire. Il étoit plus d'onze heures lors qu'il le trouva sur le point de se lever, après avoir quelque temps considéré sa manière d'étudier & d'écrire dans le lit, par l'artifice du valet qui lui avoit déclaré le secret de son maître.

XIII.

*Il va au  
siege de la  
Rochelle.*

M. DESCARTES se voiant ainsi découvert eut beau regretter la douleur de sa retraite, & chercher les moiens de reparer la perte de sa liberté. Il ne pût détourner le cours de sa mauvaise fortune, & il se vid en peu de jours retombé dans les inconveniens dont il s'étoit délivré en se cachant. Le déplaisir qu'il en eut le chassa de son quartier, & lui fit naître le desir d'aller voir le siège de la Rochelle.

Il se rendit au pais d'Aunis vers la fin  
du

du mois d'Aoust de l'an 1628, pour être 1628  
seulement le témoin du siège qui étoit  
déjà fort avancé, & pour examiner en  
Mathématicien la fameuse digue du  
Cardinal de Richelieu, & la ligne de  
communication. Mais il ne pût honnê-  
tément se défendre d'y servir en qualité  
de Volontaire, voyant l'activité avec  
laquelle le Roy dispoisoit en personne  
son armée par terre & par mer. En quoy  
il fut suivi par divers autres Gentilshom-  
mes de son âge qui n'étoient venus au  
siège que par une curiosité semblable à  
la sienne.

Il entra dans la ville avec l'armée du  
Roy le jour de la Toussaints qui étoit  
un mercredi. Il assista le lendemain des  
Morts à la procession solennelle du S.  
Sacrement qui se fit par les rues : &  
n'ayant plus rien à voir dans ce pays  
après la consommation de cette celebre  
expédition, il revint en poste à Paris  
où il se trouva pour la saint Martin.

Peu de jours après son retour il se  
tint une assemblée de personnes sça-  
vantes & curieuses chez le Nonce du  
Pape M. de Bagné qui fut Cardinal peu  
de temps après, & qui honoroit nôtre  
E. v. Philosophe.

XIV.

Il se trou-  
ve en un e-  
celebre a-  
semble  
chez le  
Nonce

Philosophe de son amitié depuis quelque temps. M. Descartes y fut convié, & il y mena le P. Mersenne & M. de Ville-Bressieux pour entendre le Sieur *Chandoux* qui devoit y debiter des sentimens nouveaux sur la philosophie.

Chandoux fit un grand discours pour refuter la manière d'enseigner la philosophie qui est ordinaire dans l'école. Il proposa même un système assez suivi pour la philosophie qu'il prétendoit établir, & qu'il vouloit faire passer pour nouvelle.

L'agrément dont il accompagna son discours imposa tellement à la compagnie qu'il en reçût des applaudissemens presque universels. Il n'y eut que M. Descartes qui affecta de ne point faire éclater au dehors les signes d'une satisfaction qu'il n'avoit pas effectivement reçüe du discours du sieur de Chandoux. Le Cardinal de Berulle qui étoit de l'assemblée s'apperçût de son silence. Ce qui le porta à lui demander son sentiment sur ce qu'il venoit d'entendre, & qui avoit paru si beau à la compagnie.

*On le fait  
expliquer  
sur ce*

M. Descartes fit ce qu'il pût pour s'en excuser, témoignant qu'il n'avoit rien à dire

à dire après les approbations de tant de  
ſçavans hommes. Cette défaite accom-  
pagnée d'un accent qui avoit quelque  
choſe de ſuſpect , fit conjecturer au  
Cardinal qu'il n'en jugeoit pas entière-  
ment comme les autres. Cela l'excita  
encore davantage à lui faire declarer  
ce qu'il en penſoit. M. le Nonce & les  
autres perſonnes les plus remarquables  
de l'aſſemblée joignirent leurs instan-  
ces à celles du Cardinal pour le preſſer  
de parler. De ſorte que ne pouvant plus  
reculer ſans incivilité , il dit à la com-  
pagnie qu'il n'avoit certainement en-  
core entendu perſonne qui dût ſe van-  
ter de parler mieux que venoit de faire  
le ſieur de Chandoux. Il loua d'abord  
l'éloquence de ſon diſcours, & les beaux  
talens qu'il avoit pour la parole. Il ap-  
prouva même cette genereuſe liberté  
qu'il avoit fait paroître pour tâcher de  
rider la philoſophie de la vexation des  
Scholaſtiques. Mais il prit occaſion de  
ce diſcours pour faire remarquer la for-  
ce de la vrai ſemblance qui occupe la  
place de la verité , & qui dans cette  
rencontre paroifſoit avoir triomphé du  
jugement de tant de perſonnes graves &  
E vj judicieuſes.

qu'il pen-  
ſe de la  
Philoſo-  
phie.

judicieuses. Il ajouta que lors qu'on a affaire à des gens assez faciles pour vouloir bien se contenter du vrai semblable, comme venoit de faire l'illustre assemblée devant laquelle il avoit l'honneur de parler ; il n'étoit pas difficile de debiter le faux pour le vrai, & de faire reciproquement passer le vrai pour le faux à la faveur de l'apparent.

Pour en faire l'épreuve sur le champ, il demanda à l'assemblée que quelqu'un de la compagnie voulût prendre la peine de lui proposer telle verité qu'il lui plairoit, & qui fût du nombre de celles qui paroissent les plus incontestables. On le fit, & avec douze argumens tous plus vrai-semblables l'un que l'autre, il vint à bout de prouver à la compagnie qu'elle étoit fautive. Il se fit ensuite proposer une fausseté de celles que l'on a coûtume de prendre pour les plus évidentes, & par le moien d'une douzaine d'autres argumens vrai-semblables, il porta ses auditeurs à la reconnoître pour une verité plausible. L'assemblée fut surprise de la force & de l'étendue de genie que M. Descartes faisoit paroître dans ses raisonnemens;



mens : mais elle fut encore plus étonnée de se voir si clairement convaincuë de la facilité avec laquelle nôtre esprit devient la duppe de la vrai-semblance.

On lui demanda ensuite s'il ne connoissoit pas quelque moien infallible pour éviter les sophismes. Il répondit qu'il n'en connoissoit point de plus infallible que celui dont il avoit coûtume de se servir, ajoutant qu'il l'avoit tiré du fonds des Mathématiques, & qu'il ne croioit pas qu'il y eust de veritez qu'il ne pût démontrer clairement avec ce moien suivant ses propres principes.

Ce moien n'étoit autre que sa regle universelle qu'il appelloit autrement sa *Methode naturelle*, sur laquelle il mettoit à l'épreuve toutes sortes de propositions. Le premier fruit de cette methode étoit de faire voir d'abord si la proposition étoit possible ou non. L'autre fruit consistoit à lui faire soudre infailiblement la difficulté de la même proposition.

*Le Cardinal de Berulle le détermine à donner sa philosophie.*

Il n'y eut personne dans la compagnie qui ne parût touché de ses raisonnemens : mais personne ne les goûta mieux.

mieux que le Cardinal de Berulle , qui témoigna à M. Descartes qu'il souhaiteroit l'entendre encore une autre fois sur le même sujet en particulier. M. Descartes sensible à l'honneur que lui faisoit une personne de cette importance , lui rendit visite peu de jours après , & l'entretint des premières pensées qui lui étoient venuës sur la philosophie, après s'être apperçû de l'inutilité des moïens qu'on emploie communément pour la traiter. Il lui fit entrevoir les suites que ces pensées pourroient avoir si elles étoient bien conduites , & l'utilité que le public en retireroit si l'on appliquoit sa manière de philosopher à la Medecine & à la Mechanique , dont l'une produiroit le rétablissement & la conservation de la santé , l'autre la diminution & le soulagement des travaux des hommes.

Le Cardinal n'eût pas de peine à comprendre l'importance du dessein ; & le jugeant tres-propre pour l'exécuter , il employa l'autorité qu'il avoit sur son esprit pour le porter à entreprendre ce grand ouvrage. Il lui en fit même une obligation de conscience. Il lui fit  
entendre

entendre qu'ayant reçu de Dieu une force & une pénétration d'esprit avec des lumières sur cela qu'il n'avoit point accordées à d'autres, il lui rendroit un compte exact de l'emploi de ses talens, & seroit responsable devant ce juge souverain des hommes du tort qu'il feroit au genre humain en le privant du fruit de ses méditations. Il alla même jusqu'à l'assurer qu'avec des intentions aussi pures, & une capacité d'esprit aussi vaste que celle qu'il lui connoissoit, Dieu ne manqueroit pas de bénir son travail, & de le combler de tout le succès qu'il en pourroit attendre.

L'impression que les exhortations de ce pieux Cardinal firent sur lui, se trouvant jointe à ce que son naturel, & sa raison lui dictoient depuis long-temps, acheva de le déterminer. Jusques là il n'avoit encore embrassé aucun parti dans la philosophie; & il n'avoit point choisi de secte, comme nous l'apprenons de lui-même. Il se confirma dans la résolution de conserver sa liberté, & de travailler sur la Nature même, sans s'arrêter à voir en quoi il s'approcheroit ou s'éloigneroit de ceux qui avoient traité la philosophie ayant lui.

Les

1628

Les instances que ses amis renouvelerent pour le presser de communiquer ses lumieres au Public ne lui permirent pas de reculer plus loin. Il ne délibéra plus que sur les moiens d'exécuter son dessein plus commodément : & aiant marqué deux principaux obstacles qui pourroient l'empêcher de réussir ; sçavoir la chaleur du climat, & la foule du grand monde, il resolut de se retirer pour toujors du lieu de ses habitudes, & de se procurer une solitude parfaite dans un pays mediocrement froid, où il ne seroit pas connu.

## LIVRE TROISIEME

*depuis 1628 jusqu'en 1637.*

I.  
*Il se retire à la campagne, puis en Hollande.*

A IANT choisi la Hollande pour le lieu de sa retraite, comme le plus favorable à l'exécution de ses desseins, il établit le P. Merfenne son correspondant pour le commerce des lettres qu'il devoit entretenir en France, & commit le soin de ses affaires domestiques.

mestiques à l'Abbé Picot. Etant sorti de la Ville vers le commencement de l'Avent de l'an 1628, il ne jugea point à propos d'aller droit en Hollande pour ne pas exposer d'abord sa santé à la rigueur de la saison : mais il se retira en un endroit de la campagne où il passa l'hiver loin des commoditez des villes pour s'accoutumer par degréz au froid & à la solitude.

1628

---

Après un apprentissage de près de quatre mois, il prit la route de Hollande sur la fin de Mars de l'an 1629. Il achevoit alors la trente-troisième année de son âge : & à peine fut-il arrivé à Amsterdam, qu'il reçût avis du mécontentement de ceux qui murmuroient contre sa resolution, & qui blâmoient sa retraite. Les plaintes qu'on en forma n'avoient point, à vrai dire, d'autre source que l'estime & l'amitié des personnes de la connoissance qui se croioient abandonnées. Elles se reduisoient à trois fortes de reproches qu'on lui faisoit ; premierement d'avoir quitté la France, où la reconnoissance pour sa naissance & son éducation sembloit devoir l'attacher ; ensuite d'avoir choisi la Hollande préférable.

1629

---

ferablement à tout autre endroit de l'Europe ; & enfin d'avoir renoncé à la société humaine en fuyant les compagnies.

Comme il avoit préparé son esprit à tout événement, il s'étoit aussi endurci le cœur contre la fausse tendresse : & persuadé que sa conduite n'avoit besoin d'aucune justification, il ne se mit pas en peine de faire cesser les plaintes de ses proches & de ses amis. Mais voyant que le temps avoit dissipé leurs ressentimens dont la raison n'auroit peut-être pû venir à bout sur l'heure, il voulut bien donner des éclaircissemens à sa conduite pour la satisfaction de ceux qui auroient été touchez de ces sortes de reproches. Pour raison d'avoir quitté la France, il alleguoit les importunités du grand monde qu'il auroit été obligé de voir & de souffrir dans son pays au préjudice de ses études, outre la chaleur du climat qu'il ne trouvoit point favorable à son temperament par rapport à la liberté de son esprit. Pour justifier le choix qu'il avoit fait de la Hollande, il rapportoit la tranquillité dont le fonds de ce pays jouissoit, environné.

vironné des armées qui servoient à le  
conserver; les commoditez de la vie  
que le commerce y produisoit; les  
moiens d'y vivre solitaire & inconnu  
au milieu d'une foule de peuple occu-  
pé de ses propres affaires & enfin la  
qualité du climat préférable pour sa santé  
à la chaleur de l'air d'Italie dont il au-  
roit choisi le séjour sans cela par la  
considération de la Religion Catholique.  
Mais pour ce qui est du reproche qu'on  
lui faisoit de fuir la compagnie des  
hommes, il étoit bien persuadé que c'é-  
toit moins sa cause particuliere que  
celle de tous les grands Philosophes,  
qui pour se procurer la liberté de vac-  
quer à l'étude & à la méditation ont  
abandonné la Cour des Princes, & le  
séjour de leur patrie.

ETANT arrivé en Hollande il fit  
connoître d'abord qu'il s'y regarderoit  
toujours comme un étranger qui n'aspi-  
roit point aux droits de citoyen, & il  
ne chercha à se loger qu'avec la reso-  
lution de changer souvent de demeure.  
L'espace de plus de vingt ans qu'il passa  
en Hollande, qu'il appelloit son hermi-  
tage, n'eût presque rien de plus stable  
que

II.

*Sa vie  
ambulante  
et cachée en  
Hollande.*

que le séjour des Israélites dans l'Arabie deserte. Quoiqu'il se vantât de pouvoir garder la solitude dans la plus grande foule des peuples aussi aisément que dans le fond des deserts, il évitoit néanmoins le cœur des grandes villes, & affectoit de loger au bout de leurs faubourgs. Il leur préféroit toujours les villages & les maisons détachées au milieu de la campagne, autant qu'il en pouvoit trouver de commodes, & qui fussent assez voisines des villes pour en tirer sa subsistance plus facilement.

Jamais ou rarement faisoit-il adresser les lettres & les paquets qu'on lui envoioit au lieu de sa demeure en droiture, afin d'être mieux caché. C'étoit tantôt à Dort par M. Beckman, à Harlem par M. Bloemaërt, à Amsterdam par Mademoiselle Reyniers, ou M. Van-Sureck de Bergen, à Leyde par M. Hooghe-land; & tantôt à Utrecht par M. Regius, ou M. Schurmans, frère de la sçavante Demoiselle de ce nom. Il n'y avoit ordinairement que le P. Merfenne en France qui eût son secret là dessus; & il le luy garda si religieusement que plusieurs des gens de lettres & des cu-  
rieux



rieux de France qui voia gérent pendant tout ce temps en Hollande, furent privez de la satisfaction de le voir pour n'avoir pû le déterrer. De son côté lorsqu'il écrivoit à ses amis, sur tout avant qu'il se fût établi à Egmond, il dattoit ordinairement ses lettres non pas du lieu où il demeuroit, mais de quelque ville, comme Amsterdam, Leyde, &c. où il étoit assuré qu'on ne le trouveroit pas. Lorsqu'il commençoit à être trop connu en un endroit & qu'il se voioit visité trop fréquemment par des personnes qui lui étoient inutiles, il ne tarδοit pas de déloger pour rompre ces habitudes, & se retirer en un autre lieu où il ne fût pas connu. Ce qui luy reüssit jusqu'à ce que sa réputation servît à le découvrir par tout où elle le suivoit comme son ombre.

D'Amsterdam où il s'étoit arrêté d'abord il passa en Frise; & se retira près de Franeker. Il se logea dans un petit château qui n'étoit séparé de cette ville que par un fossé. Il jugea ce lieu d'autant plus commode pour lui que l'on y disoit la Messe en toute sùreté, & qu'on y trouvoit une liberté entière pour  
tous

*Il va demeurer en Frise, où il travaille à ses méditations métaphysiques.*

1629

tous les autres exercices de la Religion Catholique.

Ce fut là qu'ayant renouvelé devant les autels ses anciennes protestations de ne travailler que pour la gloire de Dieu & l'utilité du genre humain, il voulut commencer ses études par ses Méditations sur l'existence de Dieu & l'immortalité de nôtre Ame. Mais pour ne rien entreprendre sur ce qui étoit du ressort de la Theologie, il ne voulut envisager Dieu dans tout son travail que comme l'Auteur de la Nature, à qui il prétendoit consacrer tous ses talens. Ce n'étoit pas la Theologie naturelle, mais seulement celle de revelation qu'il excluoit de ses desseins.

## III.

*Ses vuës  
touchant  
la Diop-  
trique.*

IL ne donnoit pas tellement son temps à la Metaphysique ou Theologie naturelle qu'il n'en reservât quelque portion pour les experiences de Physique, & particulièrement pour celles de la Dioptrique, auxquelles il s'étoit déjà beaucoup appliqué en France. A peine se vit-il établi en Frise qu'il se souvint d'avoir laissé à Paris le sieur Ferrier, ce celebre ouvrier d'instrumens de Mathematiques qu'il avoit em-  
ploié

ployé pour la taille des verres. Il ne se crut pas déchargé du soin qu'il avoit pris autrefois de sa fortune & de son instruction. Mais les offres qu'il lui fit de le recevoir chez lui & de l'entretenir comme son frère, dans une communication égale de biens & d'études devinrent inutiles par le défaut de conduite dans Ferrier, que la négligence fit tomber depuis dans diverses miseres auxquelles M. Descartes qui les lui avoit prédites, ne pût remedier qu'à demi de si loin.

Les irresolutions de Ferrier lui firent changer les mesures prises pour divers laboratoires qu'il avoit déjà préparés dans sa maison près de Franeker afin de le faire travailler aux instrumens & aux verres. Au bout de six mois il quitta cette demeure pour revenir à Amsterdam, où il employa encore trois mois à ses Méditations Metaphysiques. Mais le traité qu'il en avoit commencé fut interrompu par d'autres études au commencement de l'année suivante, & il ne le reprit que dix ans après.

*Il retourne à Amsterdam.*

IL ÉTOIT encore en Frise lorsqu'il fut sollicité de donner ses reflexions sur

IV. *à propos de son traité des*

le

1629

*Meteores  
Phénomene  
des Parhélies.*

le fameux phénomène des *Parhélies* ou faux Soleils observé à Rome le xx de Mars de l'an 1629. L'observation lui avoit été envoyée par le P. Merfene, & dés auparavant par le sieur *Henry Reneri* ou *Renier* nouvel ami qu'il avoit fait à son arrivée en Hollande, & qui fut depuis considéré comme le premier de ses disciples ou sectateurs, qui aient enseigné publiquement sa Philosophie. Reneri l'avoit receuë de M. Gassendi qui étoit alors en Hollande, & qui y fit lui-même une dissertation dans le cours de son voyage, avant M. Descartes.

C'est à cette observation des *Parhélies* que le public est redevable en partie du beau traité des *Méteores* que M. Descartes lui donna quelques années après. Il interrompit ses *Meditations Metaphysiques* pour examiner par ordre tous les *Metéores* : & il travailla plusieurs jours sur cette matiere avant que d'y trouver dequoi se satisfaire. Mais enfin s'étant mis en état par plusieurs observations tres-exactes de rendre raison de la plupart des *Metéores*, & sur tout des couleurs de l'*Arc-en-Ciel* qui lui avoient donné plus de peine que le reste, il resolut

solut d'en faire un Traité qui finit par la dissertation des Parhélies.

A SON retour de Frise il perdit un excellent directeur & un ami tres-sincere en la personne du Cardinal de Berulle mort subitement à Paris le 2 jour d'Octobre. Il avoit toujourns eû beaucoup de veneration pour son merite, beaucoup de deference pour ses avis. Il le consideroit après Dieu comme le principal auteur de ses desseins : & il eût la satisfaction après sa mort de trouver de ses disciples, je veux dire, des Prêtres de l'Oratoire entre les mains desquels il pût confier la direction de sa conscience pendant tout le temps de sa demeure en Hollande.

V.

Mort de son directeur le Cardinal de Berulle.

Il ne se vid pas plûtôt établi à Amsterdam que ne pouvant oublier la fin de sa Philosophie qui n'étoit autre que l'utilité du genre humain, il entreprit serieusement l'étude de la Medecine, & s'appliqua en particulier à l'Anatomie & à la Chymie. Il s'étoit imaginé que rien n'étoit plus capable de produire la felicité temporelle de ce monde qu'une heureuse union de la Medecine avec les Mathematiques. Mais avant que de pou-

Etude de la Medecine, de l'Anatomie, de la Chymie.

F voit

1629

voir contribuër au soulagement des travaux de l'homme , & à la multiplication des commoditez de la vie par la Méchanique , il jugea qu'il falloit chercher les moiens de garantir le corps humain de tous les maux qui peuvent troubler sa santé , & lui ôter la force de travailler.

Ce fut dans cette persuasion qu'il commença l'execution de ses desseins par l'étude de l'Anatomie , à laquelle il employa tout l'hiver qu'il passa à Amsterdam. Il témoigne que l'ardeur qu'il avoit pour cette connoissance le faisoit aller presque tous les jours chez un boucher pour lui voir tuër des bêtes , & que de là il faisoit apporter chez lui les parties des animaux qu'il vouloit anatomiser plus à loisir. Il en usa de même tres-souvent dans les autres lieux où il se trouva depuis ; ne croiant pas qu'il y eût rien de honteux pour lui , ni rien d'indigne de sa condition dans une pratique qui étoit tres-innocente en elle-même , & qui pouvoit devenir tres-utile dans ses effets.

Il joignit l'étude de la Chymie à celle de l'Anatomie dès la fin de l'an 1629: & il nous assure qu'il apprenoit tous les jours

jours dans cette science, comme dans l'autre, quelque chose qu'il ne trouvoit pas dans les livres. Mais avant que de se mettre à la recherche des maladies & des remèdes, il voulut sçavoir s'il y avoit moyen de trouver une Medecine qui fust fondée en demonstrations infaillibles.

1630

CES commencemens furent pour lui beaucoup plus heureux qu'il n'avoit osé l'esperer : & il ne pouvoit manquer à la satisfaction qu'il avoit de voir les premiers succès de ses études que l'assurance d'en voir la suite. Le plaisir qu'il en recevoit lui faisoit goûter de plus en plus les douceurs de sa retraite ; & rien ne troubla son repos cette année que la mauvaise conduite de Beeckman & de Ferrier à son égard.

VI. &  
VII.

*Mauvaise  
conduite de  
Beeckman  
& de Ferrier.*

Le premier plus âgé que lui de près de trente ans voiant croître sa belle réputation aux yeux du public, fit éclater une demangeaison pedantesque pour faire croire qu'il avoit été autrefois son Maître : quoiqu'il eût appris lui-même de M. Descartes, ce qu'il se vançoit de lui avoir enseigné. Il lui fit là dessus des leçons nécessaires pour le faire ren-

1630

trer en luy-même : & quoiqu'il voulût bien lui abandonner ce qu'il lui avoit autrefois donné sur l'Algèbre, la Dioptrique & la Geométrie, il lui fit rendre l'original de son traité de Musique qu'il lui avoit laissé depuis dix ans pour mettre au moins quelques bornes à sa vanité.

L'autre reconnoissant la faute qu'il avoit faite l'année précédente, en refusant d'aller demeurer avec M. Descartes en Frise ; & voulant la réparer en un temps où M. Descartes n'étoit plus en état de lui faire de semblables avantages, feignit de se plaindre de sa mauvaise fortune pour former de véritables plaintes contre son bienfaiteur. Il les porta par tout Paris auprès de tout ce qu'il y avoit de gens de considération dont il étoit connu, & dont plusieurs écrivirent en sa faveur à M. Descartes. Lui pour ne pas devenir suspect de dureté se vid obligé d'en venir à des éclaircissemens avec eux, & de justifier l'éloignement & l'impossibilité où il étoit d'accorder pour lors à Ferrier les conditions qu'il l'avoit pressé d'accepter lors qu'il l'avoit sollicité de venir près de luy

à



à Franeker. Cependant après l'avoir convaincu en particulier qu'il étoit l'unique auteur du mal qu'il souffroit & dont il se plaignoit, il voulut bien reprendre pour lui ses premiers sentimens de bienveillance comme il fit à l'égard de Beeckman.

1650

Mais pour le consoler des petits sujets de chagrin que ces deux hommes lui avoient causez, il lui arriva deux choses du costé de deux autres de ses amis qu'il conta au nombre des bonnes fortunes de cette année. La premiere fut la visite que le P. Mersenne alla lui rendre dans Amsterdam. La seconde fut la publication du livre du P. Gibieuf touchant la liberté de Dieu & de la Creature où il eût le plaisir de trouver de quoi autoriser ce qu'il pensoit de l'indifference & du libre arbitre.

*Visite du  
P. Mersenne.  
Livre du  
P. Gibieuf.*

CE FUT dans le même temps que le Comte de Marcheville nommé par le Roi pour être son Ambassadeur à la Porte, le fit prier de vouloir être de sa compagnie avec M. de Chasteuil, M. Bouchard, M. Holstein, M. Gassendi, le P. Theophile Minuti, & plusieurs autres sçavans qu'il pretendoit mener à

VIII  
*Il refuse  
d'aller avec  
levans.*

1630

Constantinople & dans le Levant. Il eust souhaité qu'une semblable occasion se fust présentée à lui quatre ou cinq ans auparavant. Mais s'étant mis hors d'état de plus voïager, il s'en excusa sur ses occupations, qui ne lui permettoient pas de quitter le lieu de sa retraite.

1631.

*Il va en  
Angle-  
terre.*

Il ne laissa point de faire le voïage d'Angleterre peu de temps après, & il fit dans le voisinage de Londres quelques observations sur les déclinaisons de l'Ayman qui varient en Angleterre. Ce voïage qu'il qualifioit de simple promenade fut assez court. A son retour il songea aux moïens de se décharger & le P. Mersenne avec lui d'une partie des importunités que sa réputation lui attiroit de la part des Mathématiciens, afin de ménager le loisir de l'un & de l'autre pour des études plus importantes.

*Il ne  
veut plus  
proposer  
de problé-  
me à per-  
sonne, &  
se reduit  
à ne plus  
resoudre  
que ceux  
qu'on luy  
propose-  
roit.*

Les particuliers sçachant qu'il n'y avoit point d'autre voie de communication que le canal de ce Pere pour envoyer leurs consultations à M. Descartes, & pour en recevoir les réponses, alloient en foule à son convent lui porter leurs questions, & retournoient y prendre les solutions & les éclaircisse-  
mens.

mens de M. Descartes. Ce concours donnoit au Pere une occupation dont il avoit la bonté de ne jamais se plaindre: & non content d'exhorter M. Descartes à répondre à toutes les questions qui lui étoient proposées dans les pacquets qu'il lui envoioit, il le provoquoit encore à lui envoyer de son côté des problèmes à proposer aux autres, dont il se chargeoit de lui renvoyer les solutions. M. Descartes le fit souvenir qu'il avoit renoncé à l'étude des Mathematiques depuis plusieurs années, & qu'il étoit resolu plusque jamais de ne plus perdre son temps à des operations steriles de Geometrie & d'Arithmetique, dont la fin n'aboutissoit à rien d'important. Mais sur tout il lui fit entendre qu'il n'étoit plus dans le dessein de proposer aucun problème à qui que ce fust; & qu'il croioit beaucoup prendre sur lui-même, que de se reduire doresnavant à ne résoudre que ceux des autres, dont il témoignoit d'ailleurs être déjà fort fatigué.

D'un grand nombre d'amis en France à qui son absence paroissoit difficile à supporter, & qui lui declaroient la passion qu'ils auroient eüe d'aller demeurer

1637.

---

IX.

*Il recoit  
Villebref-  
sioux chez  
luy.*

F iij avec

1631. avec lui, nous ne connoissons que M. de Balzac dont il témoignoît qu'il auroit agréé la compagnie. Mais il faut que les obstacles qui se sont opposez à l'exécution du dessein de M. de Balzac aient été bien insurmontables, s'il est vrai comme il le proteste bien serieusement qu'il *mouroit d'envie de se réunir à lui afin de ne s'en separer jamais.*

1632. M. de Ville-Bressieux fut plus heureux que lui en ce point : & sa presence fut d'autant plus agréable à M. Descartes qu'il connoissoit en lui avec une grande facilité d'esprit beaucoup de genie pour les Mechaniques, & beaucoup d'inclination pour la Chymie. Ville-Bressieux non content de devenir son disciple voulut encore être son domestique pour étudier sa conduite aussi bien que ses sentimens.

1633. Henry Reneri que nous avons dit avoir été le premier des sectateurs de M. Descartes qui eût professé publiquement sa Philosophie, c'est à dire ses principes selon sa methode, aiant été fait Professeur en Philosophie à Deventer, donna envie à M. Descartes d'aller demeurer en cette ville. C'est ce qu'il fit  
vers

*Il va de  
meurer à  
Deventer*

vers le printemps de l'année 1633. Là il reprit le soin de continuer divers ouvrages qu'il avoit interrompus l'année précédente, & particulièrement sa Dioptrique & son traité du Monde. Il s'appliqua aussi tout de nouveau à la connoissance des choses celestes, & ses observations astronomiques lui firent bientôt connoître la nécessité d'étudier à fonds la nature des comètes.

Il prit occasion de cette sorte d'étude pour faire au P. Merfenne le plan d'une histoire des Apparences celestes telle qu'il la concevoit, afin de contribuer au soulagement de ceux que ce Pere lui avoit mandé qui se plaisoient à travailler pour l'avancement des sciences jusqu'à vouloir même faire toutes sortes d'expériences à leurs dépens.

IL A CHEVA durant l'été de cette année son traité du Monde, que le P. Merfenne & ses amis de Paris attendoient avec beaucoup d'impatience. Il l'appelloit *son Monde*, parce que c'étoit l'idée d'un Monde qu'il avoit imaginé sur celui où nous vivons; & il renfermoit en abrégé toute sa Physique, c'est à dire tout ce qu'il pouvoit sçavoir

X.  
Son traité  
du monde.

1633

des choses matérielles, hormis ce qui concerne la Lumière qu'il avoit voulu expliquer dans toute son étendue.

Pour ne pas s'engager à suivre ou à refuter les opinions qui sont reçues parmi les Doctes, il voulut laisser ce Monde-ci à leurs disputes, & parler seulement de ce qui arriveroit dans un nouveau Monde, si Dieu créoit dans les espaces imaginaires assez de matière pour le composer. Il supposoit que Dieu voulût agiter diversément & sans ordre toutes les parties de cette matière, de sorte qu'il en composast un chaos ou une masse confuse; & qu'en suite il ne fist autre chose que prêter son concours ordinaire à la Nature, & la laisser agir suivant les loix qu'il a établies.

Dans cette supposition il décrivit d'abord cette matière. Il fit voir quelles étoient les loix de la Nature. Il montra ensuite comment la plus grande partie de la matière de ce chaos devoit en conséquence de ces loix se disposer & s'arranger d'une certaine manière qui la rendoit semblable à nos cieux, &c.

De la description de tous les corps imaginables qui pouvoient être composés.

sez de cette matière, il voulut passer à l'exposition de l'Ame raisonnable, sur laquelle il crût qu'il étoit à propos de s'étendre plus au long. Il fit voir qu'elle ne peut être tirée de la puissance de la matière comme les autres choses dont il avoit parlé, mais qu'elle doit être expressément créée.

IL REVOIOIT son traité du Monde pour l'envoyer au Pere Mersenne, & le faire imprimer à Paris avec le privilège du Roy, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'accident qui étoit arrivé à Galilée. Ce Mathematicien avoit été obligé par les Inquisiteurs du saint Office d'abjurer publiquement son opinion du mouvement de la Terre comme une véritable herésie; & il avoit été renfermé dans les prisons de l'Inquisition.

Cette aventure surprit d'autant plus M. Descartes qu'il avoit d'un côté beaucoup de soumission pour le saint siège, & que de l'autre il étoit persuadé que l'opinion du mouvement de la Terre est la plus vrai-semblable, & la plus commode pour expliquer tous les phénomènes. C'est sur cette hypothèse qu'il avoit construit la plus grande partie de son

E vj Monde.

XI. &  
XII.

*La condamnation de Galilée lui fait resserrer ce traité*

1633

Monde. De sorte que ne la pouvant ôter sans rendre le reste tout defectueux, il aima mieux resserrer son traité, que de le faire paroître estropié, ou de s'exposer à la méchante humeur des Inquisiteurs de Rome, en publiant l'hypothèse qu'ils avoient condamnée sans la comprendre. Il voulut neantmoins donner un tour nouveau à son explication du mouvement de la Terre, & montrer comment, à la difference de Galilée, on peut nier ce mouvement: quoi qu'elle soit véritablement emportée, & que l'hypothèse de Copernic subsiste en son entier. Ce qu'il fit non pas tant pour jeter de la poussière aux yeux des Inquisiteurs, que pour expliquer les endroits de l'Écriture qu'on a coûtume d'alléguer contre ce sentiment.

1634

XIII

*Il retourne à Amsterdam.*

LE SEJOUR de M. Descartes à Deventer où il étoit depuis le mois d'Avril de l'an 1633 lui produisoit une solitude fort entière & fort tranquille, n'ayant point en ce lieu d'autre conversation que celle de son ami Reneri qui y professoit la Philosophie. Mais comme elle étoit un peu trop écartée des grandes routes des Messagers pour l'entretien



retien de son commerce avec le P. Merfenne & les autres ſçavans , il quitta cette demeure l'année ſuivante pour retourner Amſterdam.

1634

Peu de temps après il fit un voiage en Danemarc & en baſſe Allemagne avec M. de Ville-Breſſieux , qui ne profitoit pas moins de ſes inſtructions ſur les chemins que dans leur maiſon d'Amſterdam. Ce fut ſur ſes préceptes , & principalement ſur ſa grande maxime que *les choſes les plus ſimples ſont d'ordinaire les plus excellentes* , que M. de Ville-Breſſieux inventa tant de belles machines pour les uſages de la vie.

*Il va en Danemarc avec M. de Ville-breſſieux.*

Il lui inculqua divers autres principes ſur leſquels cet homme a fait depuis des expériences qui l'ont fait paſſer pour un genie extraordinaire dans la Chymie, la Méchanique, & l'Optique.

DANS le temps que M. Descartes quitta la ville de Deventer , Reneri en ſortit auſſi pour paſſer à Utrecht où le Magiſtrat l'avoit attiré pour profeſſer la Philoſophie dans le college que l'on devoit bien-tôt changer en Univerſité. Ce ſçavant homme qui avoit puisé tout à loiſir la Philoſophie de M. Descartes dans

XIV.

*Reneri enſeigne le Cartheſianisme à Utrecht.*

1634. dans sa source lorsqu'il jouissoit de sa  
 —————  
 presence, se servit d'une si favorable  
 conjoncture pour rendre l'Université  
 Cartesienne dans sa naissance. C'est ce  
 qu'il fit avec tant de prudence & de dis-  
 cretion que jamais il n'y seroit arrivé de  
 troubles si le zele precipité de celui qui  
 vint après lui n'eût gâté sa belle éco-  
 nomie.

1635.

*Observa-  
 tions sur  
 la nege  
 hexagone*

————— L'hiver suivant fournit à M. Des-  
 cartes de la matiere aux observations  
 qu'il fit sur la nége à six pointes, &  
 par occasion sur la grêle & la pluie. Il  
 en fit depuis le sujet du sixième discours  
 que l'on voit dans le traité de ses Mé-  
 teores. Mais sur tout il parut si content  
 des observations que la nége qui tomba  
 cet hiver lui fit faire, qu'il auroit sou-  
 haité que toutes les experiences dont il  
 avoit besoin pour le reste de sa Physique  
*pûssent luy tomber ainsi des nuës*, &  
 qu'il ne fallût que des yeux pour les  
 connoître.

Le souvenir de sa belle solitude de  
 Deventer le fit ensuite retourner en cet-  
 te ville pour éviter les frequentes visites  
 que lui attiroit le séjour d'Amsterdam.  
 Cinq ou six mois après, c'est à dire vers  
 la

la fin de l'automne de l'an 1635, il passa en Frise, & alla se retirer à Lieuvarden ville principale de la province, à deux lieues de Franeker, où il avoit demeuré dès l'an 1629. Là il composa, ou pour me servir de ses termes, il brocha son petit traité de Méchanique pour M. de *Zuylichem* son ami & son correspondant qui étoit un Gentilhomme de grand mérite, Conseiller & Secretaire du Prince d'Orange.

1635

---

Il revint à Amsterdam vers le commencement du mois de Mars, & il fit en passant sur le *Zuyderzée* une observation fort curieuse sur les couronnes ou cercles colorez qui se forment autour des chandelles par rapport à nos yeux. Aiant appris à son retour qu'un de ses amis travailloit à un traité des lunettes, il lui envoya genereusement celui qu'il avoit fait sur le même sujet. Son ami en prit tout ce qui pouvoit être à son usage, & il s'accommoda particulièrement de la partie du traité qui regardoit la pratique. Le reste ne fut pas entierement perdu pour le public, & il s'est trouvé depuis fondu dans la *Dioptrique* de M. Descartes.

1636

---

*Observation sur les couronnes des chandelles.*

Vers

1636

Vers la fin de la même année il perdit le plus ancien des amis qu'il eût acquis dans la Hollande à la mort d'Isaac Beeckman Principal du college de Dordrecht.

## LIVRE QUATRIÈME.

*Depuis 1637 jusqu'en 1638.*

I &amp; II.

*Il fait  
Imprimer  
les Essais  
de sa phi-  
losophie.*

**A**PRE'S la resolution que M. Descartes avoit faite de ne point laisser imprimer ses ouvrages de son vivant, il semble qu'il ne s'agissoit plus que de le tuer pour mettre le public en possession d'un bien qui devoit lui appartenir. Ses amis lui firent faire réflexion sur l'injustice de sa conduite, & ils le titerent du danger de se voir immoler à la colere publique en le déterminant à publier ce qu'il avoit mis en état de voir le jour.

Il reduisit ce qui s'en trouva parmi ses papiers à quatre traitez, pour lesquels il fit demander le Privilege du Roi, qui lui fut accordé avec de grandes marques d'estime & de distinction.

le iv de May 1637 , pour faire imprimer 1636  
non seulement les quatre traitez dont il  
étoit question , mais encore tout ce qu'il  
avoit écrit jusques-là , & tout ce qu'il  
pourroit écrire dans la suite de sa vie ,  
*en telle part que bon lui sembleroit , de-  
dans & dehors le Royaume de Fran-  
ce , &c.*

Ces quatre traitez qu'il vouloit faire  
passer pour les essais de sa Philosophie ,  
furent imprimez à Leyde sous le titre  
de *Discours de la methode pour bien con-  
duire sa raison , & chercher la verité  
dans les sciences. Plus , la Dioptrique ,  
les Méteores , & la Geometrie qui sont  
des essais de cette methode.*

Son dessein n'étoit pas d'enseigner  
toute sa methode dans le premier de  
ces traitez ; mais de n'en proposer que  
ce qu'il estimoit suffisant pour faire ju-  
ger que les nouvelles opinions qui se  
verroient dans la Dioptrique , & dans  
les Méteores n'étoient point conçues à  
*la legere* , & qu'elles valoient peut-être  
la peine d'être examinées.

Il commence ce premier Traité ou  
*Discours de la Methode* par diverses  
considerations sur les sciences. Il pro-  
pose

[ 1636

pose ensuite les principales regles de la Methode qu'il a cherchée pour son usage particulier dans la maniere de conduire sa raison. Après il avance quelques maximes de la Morale qu'il a tirée de cette Methode. Puis il fait une déduction des raisons par lesquelles il prouve l'existence de Dieu & de l'Ame humaine qui sont les fondemens de sa Metaphysique. On y void ensuite l'ordre des Questions de Physique qu'il a cherchées avec la difference qui se trouve entre nôtre Ame & celle des Bêtes. En dernier lieu il y fait une déduction des choses qu'il croit estre requises pour aller plus avant dans la recherche de la Nature qu'on n'avoit fait jusqu'alors. Il finit en protestant que toutes ses vuës ne tendent qu'à l'utilité du prochain : mais qu'il est tres-éloigné de vouloir jamais s'appliquer à *ce qui ne peut estre utile aux uns qu'en nuisant aux autres.*

Il ne prétendoit point par ce traité prescrire aucune méthode à personne, mais seulement faire connoître celle qu'il avoit suivie lui-mesme par le droit que lui donnoit la liberté de se conduire

re selon les lumieres naturelles qu'il a-  
voit reçûs de Dieu.

1637

LE PREMIER essai de cette Mé-  
thode est le traité de la *Dioptrique* par-  
tagé en dix parties qui sont autant de  
Discours ou Dissertations fort courtes ,  
sur la lumière ; sur la réfraction ; sur l'œil  
& les sens ; sur les images qui se forment  
dans le fonds de l'œil ; sur la vision ; sur  
les lunettes & la taille des verres.

III.

La Diop-  
trique

Le dessein de l'Auteur dans ce traité  
étoit de nous faire voir que l'on peut al-  
ler assez avant dans la philosophie pour  
arriver par son moien jusqu'à la con-  
noissance des arts qui sont utiles à  
la vie.

Le traité qui fait le second essai de sa  
Methode est celui des *Métheores* qu'il a  
divisé en autant de parties que celui de  
la Dioptrique. Il y traite des corps ter-  
restres ; des vapeurs & exhalaisons ; du  
fel ; des vents ; des nuës ; de la pluie, de  
la nége , & de la gresle ; des tempestes ,  
de la foudre , & des autres feux qui s'al-  
lument en l'air ; de l'Arc-en-ciel ; de la  
couleur des nuës & des cercles ou cou-  
ronnes qui paroissent quelquefois au-  
tour des astres ; des pathélies ou ap-  
paritions

Ses mé-  
teores

1637

partitions de plusieurs soleils.

Sa Géométrie.

Le dernier des essais de sa Méthode est son traité de *Géométrie* qui comprend trois livres, où il s'agit principalement de la construction des problèmes. Le dessein de l'Auteur dans cet ouvrage étoit de faire voir par voie de démonstration qu'il avoit trouvé beaucoup de choses ignorées avant lui ; & d'insinuer en même temps qu'on en pouvoit découvrir encore beaucoup d'autres, afin d'exciter plus efficacement tous les hommes à la recherche de la Vérité.

Mais on se tromperoit de croire que M. Descartes eût eu intention de donner les élémens de la *Géométrie* dans cet ouvrage, qui demande d'autres lecteurs que des écoliers en Mathématique. Il s'étoit étudié dans les trois traités qui précédent celui-ci, à se rendre intelligible à tout le monde, parce qu'il étoit question de faire comprendre des choses qui n'avoient pas encore été enseignées, ou dont on n'avoit pas encore donné les véritables principes. Mais voiant qu'il s'étoit fait avant lui beaucoup d'ouvrages de *Géométrie* auxquels il ne trouvoit rien à redire ; il ne crût pas devoir re-  
 peter



peter dans son traité ce qu'il avoit vû de bon & de fort bien démontré dans les autres. Ainsi, loin de vouloir les rendre inutiles, il travailla à les rendre nécessaires en commençant par où ils ont fini. De sorte qu'il faut les avoir lûs pour comprendre sa Géométrie. Il supprima les principes de la plus grande partie de ses regles, & leurs demonstrations. Il avoit prévu même que plusieurs de ceux qui auroient lû les autres Géometres, mais qui n'auroient acquis qu'une connoissance commune de cette science, pourroient tres-difficilement parvenir à l'intelligence de son écrit.

IV.

QUOI QUE les matieres de ces quatre traités semblent d'abord assez éloignées, il a fait en sorte neantmoins que les trois derniers eussent une liaison tres-étroite avec le premier. C'est pour cela qu'après avoir proposé un échantillon d'une *Methode* generale, qu'il avoit adoptée, sans pourtant pretendre l'enseigner aux autres, il a choisi dans sa *Dioptrique* un sujet mêlé de Philosophie & de Mathematique; dans ses *Meteores*, un de Philosophie pure sans melange; & dans sa *Géométrie*, un de Mathema-

Liaison  
 & rapport  
 de ces  
 4. traités

1637

Mathematique pure : pour faire voir qu'il n'y auroit rien dans tout ce qu'il pourroit avoir de connoissances naturelles qu'il n'eust dessein de rapporter & de reduire à cette Méthode , & où il n'esperât réussir parfaitement ; pourvû qu'il eût les experiences qui y seroient necessaires , & le temps pour les considerer.

*Maniere  
dont ils  
sont é-  
crits.*

Quant à la maniere de raisonner , il paroît qu'elle étoit considerée par les autres d'une façon toute différente de ce qu'elle étoit effectivement selon lui. Il n'étoit point d'accord sur ce sujet avec ceux qui publioient que les explications des choses qu'il a données peuvent bien être rejettées & meprisées , mais qu'elles ne peuvent être combatuës & refutées par raison. Car n'admettant aucuns principes qu'il ne crût tres-manifestes , & ne considerant rien autre chose que les grandeurs , les figures , & le mouvement à la maniere des Mathematiciens , il s'est exclu de routes les ressources que l'on se reserve pour se sauver au besoin , & il s'est fermé tous les subterfuges des Philosophes. De sorte que la moindre erreur qui se sera glissée dans ses principes

pes pourra facilement être apperçûë & refutée par une demonstration Mathematique. Mais au contraire, s'il s'y trouve quelque chose qui paroisse tellement vrai & assuré qu'on ne puisse le renverser par aucune demonstration semblable, cela ne peut sans doute être méprisé impunément, du moins par ceux qui font profession d'enseigner. Car encore qu'il semble ne faire autre chose par tout que proposer ce qu'il dit sans le prouver: il est neantmoins tres-facile de tirer des syllogismes de ses explications, par le moien desquels il a crû que les autres opinions touchant les mêmes matières pourroient être manifestement détruites, & que ceux qui voudroient les défendre auroient de la peine à répondre à ceux qui entendent ses principes.

La liberté qu'il a prise de publier ces Traitez en langue vulgaire plutôt qu'en celle des sçavans, & d'y supprimer son nom ne lui a point fait d'affaires, quoi qu'il eût tout sujet d'en apprehender de la part des critiques. Mais il n'en fut pas de même de la distribution qu'il fit faire de ses exemplaires. Il lui fut plus pernicieux

1637

Origine  
de l'ani-  
mosité de  
Roberval  
contre  
Descartes

cieux de n'en avoir pas donné à M. de *Roberval* seul qu'il ne connoissoit pas mais qui professoit les Mathématiques à Paris, qu'il ne lui fut avantageux d'en avoir donné un grand nombre à la cour de France & à celle de Rome. M. de *Roberval* se tint offensé de cette omission, & quoiqu'elle fût venue du P. *Mersenne* plutôt que de M. *Descartes*, il se prepara deslors à bien critiquer la Géometrie de celui-ci. Telle fut l'origine de cette animosité immortelle qu'il conçût contre lui, & dont il n'eût pas même la discretion de dissimuler le pretexte aux amis qu'il sçavoit d'ailleurs lui être communs avec M. *Descartes*.

Pour respirer de l'embaras que lui avoit causé la publication de ses essais, il voulut aller se promener au siège de *Breda*, ville qui ne lui étoit pas indifferente à cause du séjour de deux ans qu'il y avoit fait lors qu'il portoit les armes. Après la prise de cette ville par le Prince d'*Orange* il fit un voiage en *Flandres*, & alla voir M. de la *Bassécourt* Gouverneur ou Commandant pour le Roi d'*Espagne* dans la ville de *Doiiay*. Ce Gentil-homme qui étoit l'un de ses meilleurs amis, n'oublia

n'oublia rien pour le bien regaler, & il lui procura entre autres choses la conversation du Docteur *Silvius* pendant huit jours entiers. *Silvius* étoit l'un des grands Theologiens de son siècle, & le premier ornement de l'Université de Douay depuis la mort d'*Estius*. Il parut tres-satisfait de M. Descartes, mais il neût pas grand sujet de l'être d'un Gentil-homme Polonois que celui-ci avoit amené à sa compagnie, & qui avoit souvent poussé à bout le Docteur dans les conférences qui s'étoient tenuës chez M. de la Bassécourt après les repas.

M. Descartes à son retour alla se loger dans Egmond le plus beau village de la Nord-Hollande où l'exercice de la Religion catholique étoit libre & tout public. A peine y fut-il établi qu'il s'aperçût des fruits que produisoit la lecture de son livre.

*Il vade  
meurer à  
Egmond.*

L'un de ceux qui parurent des premiers à lui en rendre compte fut le Docteur *Fromond* Professeur Roial des SS. Ecritures dans l'Université de Louvain. Il lui proposa quelques objections sur divers endroits de sa Methode, de sa Dioptrique, & sur tout de ses Metéo-

*Il répond  
à Fro.  
mond, à  
Plempius  
& à Ciermans.*

1637 res, dont il avoit lui-même publié un  
 Traité en 1631 qui avoit été fort estimé.  
 M. Descartes lui répondit, & ils furent  
 assez satisfaits l'un de l'autre pour de-  
 meurer amis le reste de leurs jours.

Il répondit aussi vers le même temps  
 aux objections d'un Medecin Hollan-  
 dois établi à Louvain nommé *Plempius*  
 qui étoit de ses amis depuis quelques an-  
 nées. Ces objections regardoient ce  
 qu'il avoit écrit touchant le mouvement  
 du cœur. Elles contenoient selon lui  
 tout ce qu'on pouvoit lui objecter rai-  
 sonnablement sur cette matière. *Plem-  
 pius* qui témoignoit ne les avoir faites  
 que dans le dessein de s'instruire, & pour  
 mieux découvrir la verité, fit connoître  
 pour lors à M. Descartes qu'il étoit con-  
 tent de ce qu'il lui avoit répondu.

La réponse qu'il fit au Pere *Ciermans*  
 Professeur des Mathématiques au collé-  
 ge des Jesuites de Louvain n'eût pas  
 moins de succès. Il trouva les objections  
 de ce Pere fort judicieuses & fort solides.  
 Elles rouloient sur la Geometrie & ses  
 Météores, principalement en ce qui con-  
 cernoit les couleurs de l'Arc-en-ciel. Le  
 Pere de son costé parut si satisfait de la  
 réponse

réponse que fit M. Descartes qu'il consentit qu'on imprimât ses objections avec elle. Il ne pût s'empêcher de témoigner que ce qui lui plaisoit principalement en M. Descartes, étoit cette hardiesse qui faisoit que s'écartant des chemins battus & des routes ordinaires, il avoit l'assurance de chercher de nouvelles terres, & de faire de nouvelles découvertes.

M. Descartes n'ayant point d'autre passion dans tout ce qu'il écrivoit que celle de découvrir la vérité, & ne se croiant point capable d'en venir à bout seul, cherchoit pour ainsi dire des Adversaires plutôt que des Approbateurs, afin que l'obligation de leur répondre & d'examiner leurs objections le rendit de plus en plus exact, & lui fit ouvrir les yeux sur ce qu'il n'auroit pû découvrir auparavant. Dans cette vûë il attendoit avec joye les objections que les Jesuites de la Flèche, de Louvain, de Lille & de quelques autres endroits lui avoient fait esperer par leurs lettres. Mais il fut assez surpris d'apprendre de quelques uns d'entr'eux, qu'il étoit fort dans leur approbation; qu'ils ne desiroient rien en ce

1637 qu'il avoit voulu expliquer, mais seulement en ce qu'il n'avoit pas voulu écrire; & qu'ils demandoient sa Physique & sa Metaphysique avec grande instance.

## VI.

Bons offices de M. Mydorge.

EN FRANCE la lecture de son livre operoit sur les esprits selon qu'ils étoient bien ou mal preparez. Il se trouva peu de chose dans tout ce qu'il avoit écrit qui ne parût douteux pour les uns, & nouveau pour les autres. Les vrais scavans ne furent pas effraiez de tout ce qu'il y avoit de nouveau, & qui ne pouvoit rendre l'Auteur odieux qu'à ceux qui étoient entêtez de leurs préjugez: mais ils prirent occasion de ce qui leur paroissoit douteux pour lui faire des objections.

M. Mydorge son ami auroit été des plus propres à cela, s'il ne s'étoit déjà trouvé par avance de même sentiment que lui dans plusieurs choses dès le temps qu'ils se voioient à Paris. Il auroit pû du moins lui proposer des difficultez sur divers endroits du sixième Discours de sa Dioptrique où il traite de la Vision d'une manière differente de celle dont il avoit coûtume d'expliquer lui-même cette matiere. Il se contenta d'en parler



parler au Pere Mersenne qui en écrivit à M. Descartes. Il ne se trouva point mal de quelques avis que celui-ci lui donna dans sa réponse à ce Pere. Après cela il n'eut plus d'objections à faire à son ami; & loin de le fatiguer avec beaucoup d'autres par cet endroit, on peut dire qu'il fit le Descartes à Paris en se chargeant de répondre pour cet ami absent aux objections qu'on ne voulut pas envoyer en Hollande.

Il ne fut pas le seul à Paris qui s'étudia à lui rendre de bons offices. M. Des Argues qui s'étoit déjà employé avec le P. Mersenne pour faire réussir le privilège de son livre contre les pratiques déso-bligeantes du sieur de *Beaugrand* n'oublia rien pour le servir auprès du Cardinal de Richelieu, & pour faire valoir ses inventions de Dioptrique à ceux qui approchoient de son Eminence. Il lui fit sçavoir par le P. Mersenne que le Cardinal avoit écouté les propositions qu'on lui avoit faites de travailler à des lunettes sur les regles qu'il en donne dans sa Dioptrique.

Bons offices de M. des Argues.

M. Descartes crût devoir s'opposer à cette entreprise, & il pria le P. Mer-

5637

senne de témoigner à M. Des Argues & aux autres personnes qui se méloient de cette affaire, qu'il leur étoit tres-obligé de la bonne opinion qu'ils avoient donnée à la Cour de ses inventions de Dioptrique : mais qu'il *ne croioit pas que les pensées de M. le Cardinal düssent s'abaisser jusqu'à une personne de sa sorte.* Ce n'étoit point par une modestie de contre-temps qu'il resistoit aux intentions de ces Messieurs : c'étoit par la crainte qu'on ne réussit mal en son absence, & qu'on ne réjettât ensuite sur lui-même les fautes des ouvriers. Car il croioit que sa présence étoit nécessaire pour diriger la main des Tourneurs, & leur donner de nouvelles instructions à mesure qu'ils avanceroient ou qu'ils manqueroient.

VII.  
*Objections de M. de Fermat contre la Dioptrique.*

ENTRE les sçavans de France qui voulurent éprouver leurs forces contre M. Descartes, il ne s'en trouva point de plus diligent ni de plus capable que M. de Fermat, Conseiller au Parlement de Toulouse, l'un des premiers hommes du siècle pour les belles connoissances de l'esprit, & sur tout pour les Mathématiques. Dés le mois de Novembre:

vembre il avoit envoieé au P. Mersenne des objections contre la Dioptrique de M. Descartes: & ce Pere en reçeut la réponse dès le mois de Decembre, notwithstanding la distance des lieux qui pouvoit servir de prétexte à des retardemens.

Dans le même temps *M. Petit* qui étoit pour lors Commissaire de l'Artillerie & Ingenieur du Roi, & qui fut depuis Intendant des Fortifications, fit aussi sur le même Traité de la Dioptrique des objections que M. de Fermat trouva pour le moins aussi bonnes que les siennes.

*Objections de M. Petit*

M. de Fermat avant que d'avoir reçu la réponse à ses objections, fit envoieer en diligence à M. Descartes par le P. Mersenne un écrit Géometrique de sa composition, de *Maximis & Minimis*, c'est à dire des plus grandes & des moindres quantitez: & pour ne pas encore déclarer son nom à M. Descartes il se servit de celui de M. *Carcavi*, Lionnois son ami, qui étoit alors son confrère au Parlement de Toulouse.

*Ecrit de M. de Fermat sur la Géométrie.*

*Origine de la double dispute entre M. de Fermat & M. Descartes*

Ce present que M. de Fermat faisoit à M. Descartes n'étoit pas seulement

1637

une marque de son estime & de sa reconnaissance, mais encore un avertissement de ce qu'il croioit que M. Descartes avoit oublié sans y penser, ou omis mal à propos, dans sa Géometrie. Cela fit un nouvel incident dans la petite querelle que M. de Fermat venoit d'exciter, & qu'il croioit être en état de terminer en peu de jours.

Mais il ne lui fut pas aisé d'éteindre ces premières étincelles. Le feu de la dispute prit de grands accroissemens par le zele de ceux qui voulurent y entrer : & elle roula toute dans la suite sur deux points importans, dont l'un regardoit la Dioptrique, & l'autre la Géometrie. Voilà le sujet de cette fameuse querelle qui a duré même au delà de la mort de M. Descartes. Voilà ce que M. de Fermat appelloit *sa petite guerre contre M. Descartes* ; & ce que M. Descartes appelloit *son petit procès de Mathématique contre M. de Fermat*.

## VIII

Messieurs  
Pascal &  
de Roberval  
épou-  
sent la  
querelle  
de M. de  
Fermat,

PENDANT que M. de Fermat au milieu des occupations du Palais & de ses affaires domestiques s'appliquoit à faire une réplique à la réponse que M. Descartes avoit faite à ses objections sur

sur la Dioptrique, le P. Mersenne reçut les remarques de M. Descartes sur son *Traité de Maximis & Minimis*. Mais au lieu de les envoyer droit à M. de Fermat suivant l'intention de M. Descartes, il jugea à propos de les faire voir à deux des amis particuliers de ce Magistrat qui étoient à Paris. L'un étoit M. *Pascal* le père, ci-devant Président en la Cour des Aides d'Auvergne; l'autre étoit M. de *Roberval* Professeur des Mathématiques à Paris.

Ces Messieurs crurent devoir épouser la querelle de leur ami, & le voiant occupé de sa réplique sur la Dioptrique, ils le dispensèrent du soin de poursuivre la querelle de Géométrie, & se chargèrent de répondre aux remarques de M. Descartes contre son *Traité de Maximis & Minimis*. M. Descartes aiant lu leur réponse avant que d'avoir reçu la réplique de M. de Fermat loua leur zèle, approuva les dispositions de leur cœur, & jugea M. de Fermat heureux d'avoir été prévenu d'un tel secours dans un si grand besoin. Il ne put même s'empêcher de concevoir de l'estime pour la capacité dont il voioit des marques dans

leur écrit : mais il trouva que s'ils avoient bien rempli les devoirs de l'amitié à l'égard de M. de Fermat, ils s'étoient assez mal acquitez de la commission qu'ils avoient prise de le décharger, & de le défendre.

M. Des-  
cartes  
leur ré-  
pond.

Cet écrit qui étoit tout entier du stile de M. de Roberval fut refuté par M. Descartes avant la fin du mois de Février. Et la replique de M. de Fermat touchant la Dioptrique étant enfin venue dans le même mois, il y fit sur le champ diverses réponses qu'il adressa à ses principaux amis, une à M. Mydorge, un autre à M. Hardi, une troisième au P. Mersenne.

---

IX.

Pro e. l. u.  
tes des  
different  
entre M.  
de Fermat  
& Mr.  
Descartes

VOIANT qu'il n'y avoit aucune nécessité qui eût obligé M. de Fermat à lui envoyer le traité de *Maximis & Minimis* à examiner, il avoit pris cette action pour un défi. La maniere de l'appeller jointe au merite & à la dignité de la personne qui lui envoyoit le cartel, l'empêcha d'éviter cette rencontre. L'écrit qu'il envoya au P. Mersenne contre le Traité de *Maximis*, en étoit un espece d'acceptation. La ville de Toulouse & le

le defert d' Egmond étoient des extrémitez où il paroiffoit difficile que les parties puffent agir : & elles avoient affez de fierté pour ne vouloir pas avancer l'une en faveur de l'autre. La Providence y ménagea un milieu , & difpofa tellement les chofes que la ville de Paris où étoient leurs habitudes , leurs amis & leurs adverfaires , devint infensiblement le bureau où leurs differens devoient être examinez. Le P. Mersenne fans y fonger avoit donné lieu à cette difpofition en mettant entre les mains de Messieurs Pascal & de Roberval à Paris l'écrit de M. Descartes qu'il devoit envoyer à Toulouse pour M. de Fermat. Ces deux Messieurs s'étant chargez de répondre pour M. de Fermat sembloient agir fuivant la même difpofition fans la connoître. M. Descartes de son côté s'étant mis en devoir de répondre à ces deux Messieurs parut consentir que l'on connût de son affaire à Paris.

Mais puisque ces Messieurs avoient jugé à propos de se rendre les Avocats de la partie , il leur fit trouver bon qu'ils ne se rendiffent pas les juges , ou qu'il les recufat avec quelques autres des amis

M. My-  
dorge &  
M. Hardi  
du côté de  
M. Des-  
cartes M.  
Pascal &  
M. de Ro-  
berval du  
côté de M.  
de Fermat.

de M. de Fermat. Les autres Mathématiciens que l'on auroit pû engager à connoître de cette affaire n'étoient pas sans doute en petit nombre à Paris. Mais les uns n'étoient pas en état d'entendre assez parfaitement la Géométrie de M. Descartes, les autres n'étoient pas assez connus de lui, si l'on en excepte deux illustres Géomètres, au jugement desquels il pouvoit sûrement s'en rapporter. C'étoient M. Mydorge & M. Hardy qui passoient tout publiquement pour ses intimes amis. Cette considération ne les rendoit pas moins récusables à M. de Fermat, que M. Pascal & M. de Roberval l'étoient à M. Descartes pour leur amitié avec M. de Fermat. Il fallut donc se résoudre à les choisir non pour ses juges, mais pour ses Avocats: ou pour parler aux termes du cartel présenté par M. de Fermat, M. Mydorge & M. Hardy furent retenus par M. Descartes pour être ses seconds, & pour être opposés à M. Pascal & à M. de Roberval, qui s'étoient offerts à M. de Fermat pour le seconder dans le combat. Le P. Mersenne fut prié de demeurer dans la neutralité, & de se contenter de la fonction  
de



de simple spectateur, afin de ne devenir suspect à aucun des partis dans les services qu'il devoit rendre aux uns de la part des autres. 1638

M. Descartes envia incontinent à M. Mydorge, & à M. Hardi les pieces & les instructions necessaires pour la connoissance de son procès de Mathématique : & il leur recommanda en même temps d'oublier ou de suspendre les sentimens de leur amitié, pour ne suivre que les regles de la justice & de la verité. Si M. de Fermat eût pris trois Avocats de son côté, M. Descartes n'auroit pas manqué à prendre pour son troisième M. des Argues, qui n'étoit ni moins habile, ni moins affectionné à son égard que M. Mydorge & M. Hardi. Il pria au moins le P. Mersenne de lui communiquer toutes choses de sa part, & de lui donner la lecture de toutes les pieces s'il le souhaitoit.

Entre autres pieces, il avoit envoyé en droiture à M. Mydorge la réponse à l'écrit de Messieurs Pascal & de Roberval. M. Mydorge la fit porter aussi-tôt à M. de Roberval par le P. Mersenne. M. de Roberval sans laisser rallentir la chaleur où l'avoit mis la lecture de  
cette

1638

cette réponse, composa incontinent une réplique sous le nom *des deux amis de M. de Fermat*, c'est à dire, de M. Pascal & du sien. Mais ou il impositoit pour cette fois à M. Pascal, ou il avoit fait le de lui pour continuer en son nom la dispute de M. de Fermat contre M. Descartes. M. Pascal n'étoit plus à Paris pour lors. Il s'étoit éloigné de la ville à l'occasion de quelques troubles excitez au sujet de l'un de ses amis. Aussi M. de Roberval eut-il assez de bonne foi pour marquer son absence, en souscrivant seul à leur réplique commune. M. Pascal n'eut presque plus de part à cette dispute, parce qu'à son retour il fut fait Intendant de justice à Roüen.

La dureté des manieres que M. Descartes remarqua dans le stile de cette réplique lui fit juger que M. Pascal étoit véritablement absent, ou qu'il n'avoit pas eu de part à la composition de cet écrit. C'est pourquoi se trouvant rebuté d'abord du peu de politesse de M. de Roberval & de sa précipitation, il manda au P. Mersenne qu'il n'étoit pas résolu de lui répondre, puisqu'il *se picquoit & qu'il se mettoit en colere* au lieu d'i-

miter

mîter l'honnêteté & la moderation avec laquelle Messieurs Pascal & de Fermat, en usoient à son égard. Il le pria cependant d'assurer M. de Roberval qu'il étoit son tres-humble serviteur; & qu'il ne s'offensoit pas plus de tout ce qui étoit dans son écrit que l'on fait ordinairement dans le jeu de la colère de ceux qui perdent. M. de Roberval malgré la singularité de son humeur auroit sans doute été satisfait de tant d'honnêteté: mais le P. Merfenne qui avoit un talent particulier pour commettre les sçavans entre eux, & pour prolonger les disputes, craignant de voir si-tôt finir celle-ci, n'eut point de repos que M. Descartes ne lui promît une réponse à ce second écrit. Il la lui envoya au mois d'Avril, mais il prit garde de n'y rien laisser glisser qui pût remuer encore la bile de M. de Roberval.

CEPENDANT M. de Fermat commençoit à se lasser de la dispute: & craignant que le zele de M. de Roberval ne la fit prolonger, non seulement il laissa sans repartie ce que M. Descartes avoit écrit contre sa dernière replique touchant la Dioptrique, mais il écrivit en

X

M. de Fermat fait sa paix avec M. Descartes & devient son ami avec M. Pascal.

encore au P. Mersenne pour le prier de faire sa paix avec M. Descartes, & de lui procurer en même temps l'honneur de sa connoissance. D'un autre côté M. Mydorge & M. Hardi qui souffroient avec peine qu'un homme du merite & du rang de M. de Fermat se broüillât si mal à propos avec M. Descartes, songeoient aux moiens de les réconcilier, & de changer leur dispute en une correspondance parfaite, dont il pûssent goûter les fruits dans une communication mutuelle de leurs lumières. Ils en parlèrent au P. Mersenne, qui sollicité d'un autre côté par les avances de M. de Fermat ne put se défendre d'en écrire à M. Descartes, non obstant l'envie qu'il auroit eüe de les voir continuer.

M. Descartes en reçût la proposition avec beaucoup de joie ; & après avoir remercié Messieurs Mydorge & Hardi du succès de leurs bons offices, il chargea le P. Mersenne de marquer à M. de Fermat son estime & les dispositions de son cœur à son égard. M. de Fermat aiant reçû du P. Mersenne toutes les assurances qu'il pouvoit souhaiter de la part de M. Descartes, se donna enfin la satisfaction

faction de lui écrire en droiture pour lui offrir son amitié & ses services. L'acquisition d'un tel ami pouvoit être contée au nombre des meilleures fortunes de M. Descartes. Il connut parfaitement le prix d'une amitié si importante, & il y fut si sensible qu'il n'eut point de termes assez passionnez pour l'en remercier.

Afin de n'être point satisfait à demi de sa reconciliation, il voulut qu'elle s'étendît aussi jusqu'aux deux amis de M. de Fermat qui avoient pris la défense de son écrit Géometrique de *Maximis & Minimis*. Il pria le P. Mersenne de leur témoigner qu'il ne recherchoit rien tant que l'amitié des honnêtes gens, & que par cette consideration il faisoit beaucoup de cas de la leur. M. Pascal y répondit en homme d'honneur: mais M. de Roberval fit bien-tôt connoître que son cœur n'étoit pas fait pour M. Descartes. Il n'en étoit pas de même de celui de M. de Fermat. Mais ce qui est assez ordinaire dans des amis qui ont des lumières différentes, il est certain que leurs esprits ne suivirent pas toujours la loi de leur cœurs. M. de Fermat per-

1638

persuadé comme auparavant de la bonté de sa methode. ( c'est à dire de la regle qu'il s'étoit faite pour trouver les *plus grandes & les moindres* quantitez en Géometrie ) avoit peine à convenir des exceptions que M. Descartes y avoit apportées pour la rendre bonne. Il eut sur cela diverses contestations non pas avec M. Descartes, qui devoit son temps & ses talens à autre chose qu'à la dispute, mais avec le jeune Gillot qui avoit été domestique de M. Descartes, avec M. Chauveau, qui avoit été son compagnon d'études à la Flèche, avec M. des Argues & avec d'autres Mathématiciens, qui depuis cet éclat se déclaroient Cartesiens de jour en jour malgré la jalousie de M. de Roberval.

M. Rohault & M. Clerfeliier achement de convaincre M de Fermat.

Pour l'autre dispute de M. Fermat qui concernoit la Dioptrique, il ne s'avisait point de la reveiller du vivant de M. Descartes. Mais après sa mort, il s'en expliqua d'une manière à vouloir nous faire douter qu'il l'eût pleinement satisfait. Comme il sembloit inviter de temps en temps quelqu'un des amis de M. Descartes à reprendre cette ancienne querelle, M. Rohault lui répondit d'abord.

Après

Après quoi M. Clerfelier s'offrit, & termina la querelle à la gloire de M. Descartes, & à la satisfaction de M. de Fermat qui lui rendit les armes.

1638

M. PETIT ne fut pas si long - temps à se rendre sur les difficultez de Dioptrique qu'il avoit proposées à M. Descartes. Il profita de l'avantage qu'il avoit sur M. de Fermat par le moien de ses experiences, qui s'accordant merveilleusement avec la doctrine ide M. Descartes ne servirent pas peu à le desabuser, & à lui faire rechercher de bonne heure son amitié. Il devint même deux ou trois ans après l'un des zelez sectateurs de sa Philosophie, après que la lecture de ses Meditations Metaphysiques l'eût tiré de quelques difficultez sur l'existence de Dieu, & la distinction de l'Ame d'avec le Corps dans les hommes.

XI &  
XII.

Disputes  
avec M.  
Petit.

La dispute que M. Descartes eut avec M. Morin Professeur Roial des Mathématiques à Paris lui donna plus d'exercice que celle de M. Petit, mais elle le fatigua moins que celle de M. de Fermat. Elle commença le 22 de Février 1638 par des objections que M. Morin lui fit sur

Avec M.  
Morin.

la

1638

la lumiere. M. Descartes en fit tout le cas que meritoient des objections qu'il mettoit au nombre des plus solides d'entre celles qu'on lui eût encore formées contre ses nouvelles opinions. Cette estime enfla le cœur à M. Morin qui voulut montrer par une replique à sa réponse qu'il n'en étoit pas indigne. M. Descartes fit une seconde réponse, dont M. Morin feignit n'être pas entièrement satisfait, & voulant se procurer l'honneur d'écrire le dernier, il fit une nouvelle replique à laquelle il témoigna qu'il ne souhaitoit pas de réponse. M. Descartes acheva de reconnoître à cette marque le caractère de l'esprit de M. Morin. Il ne voulut pas lui refuser la satisfaction qu'il desiroit de lui, puisqu'elle lui coûtoit si peu.

*Avec M.  
de Beau-  
grand.*

*Son petit  
traité de  
Geostati-  
que ou sa  
Statique.*

L'occasion qu'il eut dans le même temps de refuter un assez mauvais livre, lui fit faire une dissertation de Geostatique, c'est à dire, sur la question de sçavoir si un corps pèse plus ou moins étant proche du centre de la terre qu'en étant éloigné ? Le livre qui y avoit donné lieu avoit pour auteur le Sieur de Beau-grand Secrétaire du Roy, assez medio-  
cre



cré Mathematicien , mais qui ne se faisoit pas assez de justice en ce point. Il étoit ami de M. de Fermat, & ennemi de M. des Argues. La considération de ce dernier l'avoit porté à rendre de mauvais offices à M. Descartes , à cause du zélé avec lequel il voioit que celui-ci s'attachoit à le servir. Il n'avoit pû s'empêcher même de faire glisser dans son livre quelques traits de sa mauvaise volonté. M. Descartes auroit peut-être bien fait de résister au desir de ceux qui le portoit à le refuter , pour ne pas se rendre suspect de ressentiment. Mais il se releva promptement de cette foiblesse , en revoquant la permission qu'il avoit donnée d'imprimer cette réfutation , & en la détachant de son petit traité de Statique ou Geostatique ; auquel il ne prétendoit pas interdire la lumière.

CE FUT cette même année qu'éleva parmi les Mathématiciens de France la question fameuse de la *Roulette*, dont on ne trouvoit aucun vestige , ni parmi les anciens, ni dans les livres d'aucun des Methématiciens qui avoient vécu jusqu'à lors, quoiqu'il ni ait rien de plus

XIII.

XIV.

XV.

De la  
Roulette,  
& de la  
part que  
M. Des-  
cartes eut

plus commun que cette ligne, & qu'elle ne soit guère moins fréquente dans l'usage du mouvement que la ligne droite & la ligne circulaire.

La Roulette n'est autre chose que le chemin que fait en l'air le clou d'une rouë quand elle roule de son mouvement ordinaire, depuis que ce clou commence à s'élever de terre, jusqu'à ce que le mouvement continu de la rouë l'ait rapporté à terre après un tour entier achevé. Mais dans cette définition il faut supposer pour la commodité des opérations géométriques que la *rouë* est un cercle parfait; que le *clou* est un point marqué dans la circonférence de ce cercle; & que la *terre* que touche ce point en commençant & en finissant son tour est parfaitement unie ou plane.

Le P. Mersenne fut le premier qui la remarqua, & qui lui donna le nom de Roulette. Il voulut ensuite en reconnoître la nature & les propriétés. Mais comme il n'étoit pas aussi heureux à résoudre les belles questions qu'à les former, il n'eut pas assez de pénétration pour venir à bout de celle-cy. Cela l'obligea de la proposer à d'autres. M. de Roberval

Roberval fut le premier qui démontra que l'espace de la Roulette est triple de la rouë qui la forme. Après cela M. de Fermat & M. Descartes en donnèrent la démonstration ; & leurs solutions se trouvèrent non seulement différentes l'une de l'autre , mais encore de celle de M. de Roberval. Le P. Mersenne aiant mandé à M. Descartes que M. de Roberval trouvoit sa démonstration trop courte pour être bonne , il en receut là-dessus les éclaircissemens qu'il souhaitoit. M. Descartes en lui envoyant une explication fort ample de sa démonstration de la Roulette , l'avertit qu'il n'y avoit rien à changer dans cette démonstration ; & que l'éclaircissement qu'il venoit d'y ajoûter n'étoit diffus qu'afin de pouvoir être entendu par ceux qui ne se servoient point d'Analyse , les autres n'aiant besoin que de trois coups de plume pour la trouver par le calcul.

Dans diverses questions dépendantes de celle de la Roulette il se trouvoit plusieurs choses dont M. de Roberval témoignoit n'avoir point de connoissance. Il fallut pour l'en instruire que le Pere Mersenne recourut à M. Descartes sa ressource

1638.

source ordinaire, & il en reçût toutes les solutions que lui & M. de Roberval pouvoient souhaiter. Avec ce secours, celui-ci donna encore deux autres solutions, dont l'une fut *la dimension du solide de la Roulette au tour de la base*; l'autre, *l'invention des tangentes ou touchantes de cette ligne*. Mais il n'eut pas pour ces petits services de M. Descartes toute la reconnoissance qu'on en devoit attendre. Sa dissimulation & *les procédures indirectes de sa conduite* dégoutèrent tellement M. Descartes, qu'il ne voulut plus avoir de part à ce qui se passa depuis touchant la Roulette. Dès la fin du mois de Septembre, il tacha de de s'en débarrasser pour une bonne fois; & sans prétendre rien à la gloire de cette invention qu'il laissoit de bon cœur à M. de Roberval pour s'appliquer à d'autres choses, il écrivit au Pere Merfenne, afin qu'il fit sçavoir son desistement à tous les Mathematiciens qui s'en méloient.

— LA RAISON qu'il alleguoit pour  
 XVI. se dispenser de travailler davantage sur  
 la Roulette étoit qu'il renonçoit tout de  
 bon à la Géometrie. Cette nouvelle ne  
 plût

*Il r. non-  
 ce à la  
 Geome.  
 tr.e.*

plût pas aux Géometres de Paris du nombre de ses amis. M. des Argues sur tous les autres ne pût s'empêcher d'en témoigner son déplaisir. M. Descartes le prit en bonne part, & pour l'ôter d'inquietude, il lui fit sçavoir par le P. Mersenne que son renoncement ne regardoit que la Géometrie abstraite: mais qu'il continueroit de cultiver une autre sorte de Géometrie qui se propose pour question l'explication des phénomènes de la nature comme il avoit fait dans ce qu'il avoit écrit des Méteores, &c.

Il voulut donner des marques plus précises de la considération qu'il avoit pour cet ami. Car aiant sçû que les endroits de sa Géometrie imprimée, où il avoit affecté d'être obscur, lui faisoient de la peine, il voulut lui en donner lui-même les éclaircissements par un écrit qu'il fit exprés, pour lui faire connoître jusqu'ou alloit le zele qu'il avoit pour son service.

*Sa considération on sur M. des Argues.*

Outre ces éclaircissements sur quelques endroits proposez par M. des Argues, il consentit qu'un Gentilhomme Hollandois de ses amis entreprit une intro-

*Introduction à sa Géométrie.*

H                      duction

duction reguliere & suivie de toute sa Géometrie, pour en faciliter l'intelligence à toutes sortes de lecteurs. Elle fut trouvée si excellente & si courte, qu'on crut qu'il en étoit l'auteur. Ceux qui se plainquirent de la brieveté de cet écrit furent priez de considerer que c'étoit une introduction & non pas un commentaire. Mais on pouvoit donner le titre de commentaire aux excellentes notes que M. de Beaune Conseiller au Presidial de Blois, fit cette même année sur la Géometrie de M. Descartes. Il ne s'y trouva rien qui ne fût parfaitement conforme à la pensée de l'auteur, & selon son intention. La joie qu'en eut M. Descartes augmenta encore, lorsqu'il vid la penetration avec laquelle M. de Beaune avoit pû reconnoître des choses qu'il n'avoit mises dans sa Géometrie que d'une maniere tres-obscur.

Notes de  
M. de  
Beaune.

Exercices  
d'Arith-  
metique  
avec M.  
de sainte  
Croix &  
M. Fre-  
nicle.

On peut conter encore au nombre des principales occupations que M. Descartes eut cette année l'exercice que lui donnerent les deux premiers Arithmeticiens du siècle M. de sainte Croix & M. Frenicle sur diverses questions de nombres. Mais la réponse qu'il fit à celles de  
M. de

*de M. Descartes. Liv. IV. 153*

M. de sainte Croix au mois de Juin, le fatigua tellement, qu'il conjura le Pere Merfenne de ne lui en plus envoyer aucune de cette nature, telles qu'elles pussent estre. Il tâcha aussi de se défaire des problemes & des objections steriles des autres, sous les pretextes les plus honnêtes qu'il pût imaginer.

1638.

*Il cesse de répondre aux Problèmes*

Ainsi las de porter la qualité onéreuse d'oracle, il se dispensa presque entierement de répondre avant la fin de l'an 1638: & il se contenta de faire un triage des meilleures objections qui lui avoient été faites jusqu'alors, & des plus beaux problèmes qui lui avoient été proposez, pour les faire imprimer avec ses réponses, quand il plairoit à celui à qui il appartient de disposer de toutes choses.

## LIVRE CINQUIE'ME.

*depuis 1638. jusqu'en 1641.*

I.

*Regius  
devient  
disciple  
de M.  
Descartes  
& Pro-  
fesseur à  
Vtrech.*

PENDANT qu'on fatiguoit M. Descartes en France par des objections & des problèmes, on ne songeoit presque en Hollande qu'à se dépouïller de la vieille philosophie pour prendre la sienne. L'Université d'Uttrach qui sembloit être née Cartesienne, après qu'on eut fait venir de Deventer le Professeur Reneri pour prevenir même son érection, se remplissoit insensiblement de ses disciples sous la discipline de cet habile homme.

Celui qui se distingua le plus, fut un jeune Medecin nommé *Henri de Roi*, dit *Regius*, à qui Reneri communiqua cette methode excellente qu'il avoit reçü de M. Descartes pour conduire sa raison dans la recherche de toutes sortes de veritez. Regius ne borna point sa reconnoissance à Reneri, mais il la fit remonter jusqu'à M. Descartes, pour lequel



lequel il conçût dès lors une haute estime. Ce n'étoient encore là que les fruits des conversations de Reneri. Le livre de M. Descartes vint ensuite à paroître. Regius se montra des plus ardens à le lire, & l'estime qu'il avoit conçue pour M. Descartes, se tourna incontinent en une vraie passion.

Non content de s'être imprimé dans l'esprit les principes de sa nouvelle Philosophie, dont il avoit trouvé les essais dans son livre conformes à ce que Reneri lui en avoit appris auparavant, & de les avoir adoptez à la place de ceux qu'on lui avoit autrefois enseignez dans les écoles, il se mit en devoir de les digerer encore pour l'usage des autres. Il enseignoit actuellement la Philosophie & la Medecine à des Particuliers dans la ville: & pour ne point faire diversion à l'étude qu'il faisoit de la philosophie de M. Descartes, il s'avisa de la mettre par cahiers, & de la débiter à ses écoliers sous le nom de Physiologie à mesure qu'il la comprenoit.

La simplicité de l'hypothèse, le bel enchainement des principes & des raisonnemens, la netteté & la facilité avec

laquelle il leur en faisoit déduire les veritez, les ravit de telle sorte, que sans en demeurer aux termes d'une reconnoissance ordinaire pour le maître à qui ils se sentoient si redevables, ils firent une espece de ligue pour cooperer à son avancement, & pour s'emploier à le faire mettre en place, soit dans le Conseil de ville, soit dans l'Université. Peu de temps après, l'on parla d'établir un nouveau Professeur en medecine pour la botanique & la theoretique. Les disciples de Regius, qui la plûpart étoient enfans de famille, crurent que l'occasion qu'ils cherchoient de le servir étoit venue, & ils n'épargnerent ni leurs parens ni leurs amis, pour obtenir les suffrages du Senat en sa faveur. Regius avoit de puissans concurrents, mais l'approbation qu'avoit sa Physiologie jointe à la difference que l'on remarquoit dans la maniere de raisonner qui distinguoit ses disciples d'avec ceux des écoles publiques & vulgaires, fit juger qu'il avoit une philosophie toute particuliere, & qu'il devoit estre un excellent maître dans l'art ou la methode d'enseigner. C'est ce qui porta le Magistrat à le preferer.

preferer aux autres pour remplir la chaire ; & qui le fit recevoir avec plaisir pour collègue par tous les Professeurs de l'Université dont Reneri avoit disposé les esprits.

Regius crut avoir toute l'obligation du succès de cette affaire à M. Descartes, dont la Philosophie avoit formé en lui ce mérite qui l'avoit fait passer sur les autres concurrens. Il prit la liberté par une première lettre du 18 d'Aoust de le remercier d'un service si important qu'il lui avoit rendu sans le sçavoir. Il le conjura ensuite de ne point abandonner son propre ouvrage, & de ne pas lui refuser les assistances nécessaires pour soutenir cette première réputation. Il lui promit de son côté tout ce qui dépendroit de lui pour ne rien faire qui fût indigne de la qualité de son disciple qu'il preferoit à tous les autres avantages de la vie : & qu'il suivroit les pas de Reneri le plus près qu'il lui seroit possible.

Pour se mettre d'abord en possession des droits attachez à cette qualité, il lui envoya ses *Essais de medecine* pour les examiner avec toute la severité d'un

1638

Maître ; & il lui demanda les objections qui lui avoient été faites depuis peu contre la *circulation du sang* avec les réponses qu'il y avoit données.

II.

*Il com-  
mence à  
recevoir  
des in-  
structiōs  
de M.  
Descartes*

M. DESCARTES qui avoit été informé de tout ce qui s'étoit passé à Utrecht par Reneri qui l'étoit allé voir à Egmond au mois d'Aoust , accorda son amitié à Regius avec tous les fruits qu'elle pourroit produire. Il n'eût aucune violence à se faire pour lui donner ce qu'il lui demandoit concernant la Médecine , parce qu'il en faisoit actuellement son occupation , & qu'il comprenoit l'importance qu'il y avoit de ménager sagement le zele d'un nouveau disciple si bien intentionné. Il achevoit alors son *Abregé de Médecine* qu'il avoit tiré en partie des livres , & en partie de ses raisonnemens. Et il esperoit pouvoir se servir par provision de ce travail *pour obtenir quelque delai de la Nature , & retarder les poils blancs qui commençoient à lui venir.*

*Amis de  
M. Des-  
cartes en  
Hollande*

Reneri & Regius n'étoient pas les seuls qu'il eût pour amis , ou que sa Philosophie eût pour sectateurs à Utrecht & dans le voisinage. Il pouvoit encore

conter encore parmi les Professeurs de l'Université Antoine *Emilius* & Cyprien *Regneri* ; & parmi les Magistrats de la ville , Messieurs *Vander-Hoolck*, *Van heevv*, *Parmenier*, &c. outre les deux *Van-Dam* Medecins , les deux *VVaessenaer* Mathematiciens ; Mademoiselle Anne Marie *Schurman* & son frere, Jean *Alphonse* officier de l'armée, Godefroy de *Haestrecht* Gentilhomme Liegeois retiré près d'Utrecht. Il n'en avoit pas moins à Amsterdam, à Leyde, à la Haye, où toutes les personnes de merite se faisoient honneur de sa connoissance. Mais l'idée du pays où il vivoit ne doit pas nous faire croire que ses amitez se terminassent aux seuls Protestans. Tout ce qu'il y avoit de Catholiques tant soit peu distinguez étoient ses amis. On peut conter au rang des principaux non seulement *Corneille de Hoogheland* Gentilhomme de Leyde , mais encore deux Prestres de Harlem, dont l'un étoit Jean Albert *Bannius* , & l'autre Augustin *Aelstein Bloemart* tres-riche de son patrimoine grand aumônier à l'égard des pauvres , & son correspondant pour les lettres & les pacquets qu'on lui adres-

*Bannius*  
& *Bloemart*  
Prestres  
Catholiques.

H v soit.

1638

soit. Ils étoient tous deux Mathématiciens, amateurs de la paix & des sciences, vertueux, d'une vie frugale & exemplaire au milieu des Protestans dont ils s'étoient presque généralement acquis l'estime & l'affection. M. Descartes quittoit de temps en temps sa solitude d'Egmond pour les aller voir à Harlem, ou dans une maison de campagne qui en étoit proche. Comme ils n'étoient guères plus grands bûveurs ni plus grands joüeurs que lui, la débauche ordinaire qu'ils faisoient ensemble étoit quelque concert de Musique dont Bannius avoit coûtume de les régaler. M. Descartes dont l'amitié n'étoit stérile pour personne leur rendit sur la fin de cette année un service tres-important auprès du Prince d'Orange & des Etats de Hollande par le moien de M. de Zuytlichem & de quelques autres Seigneurs de ses amis qui étoient en credit.

IL NE plût point à Dieu de laisser long-temps à M. Descartes le double plaisir de voir enseigner publiquement ses principes dans les écoles de Philosophie & de Medecine à Utrecht par les deux plus habiles Professeurs de l'Université.

## III.

Mort de  
René  
premier  
Docteur  
Carte-  
sien.

versité. A peine Regius étoit-il affermi dans son nouvel établissement que l'on perdit Reneri au milieu du mois de Mars de l'an 1639. le jour même de ses nopces après 45. ans de vie.

On lui fit dans la grande Eglise de la ville de splendides funeraillcs, auxquelles le Senat ou les Magistrats assistèrent en corps avec l'Université. L'Oraison funébre fut prononcée le lendemain au nom de l'Université par Ant. Emilius Professeur en éloquence & en histoire. On admira la beauté du discours, & on fut touché des reflexions de l'Orateur. Mais on s'apperçût bien tôt que ce n'étoit pas moins le panegyrique de M. Descartes vivant, que l'oraison funébre de feu M. Reneri. La principale louange qu'Emilius avoit à donner à l'illustre defunt, que l'on avoit regardé comme le principal appui de l'Université naissante & comme son plus bel ornement, étoit d'avoir eû assez de courage pour se defaire de l'autorité des Anciens & des Modernes qui l'avoient precedé, afin de rentrer dans la liberté que Dieu a donnée à nôtre raison pour se conduire dans la recherche de la Verité, qui est

*Panegyrique de M. Descartes prononcé publiquement par ordre du magistrat à Utrecht*

1639

la seule maîtresse dont nous soions obligez de nous rendre sectateurs. C'étoit une resolution veritablement heroïque qui ne pouvoit convenir qu'à des esprits du premier ordre. Mais il falloit que M. Descartes, qui l'a lui avoit inspirée comme à quelques autres de ceux qui s'étoient attachez à lui dès le commencement de sa retraite en Hollande, fût le directeur de cette entreprise. Emilius fit valoir avec beaucoup d'éloquence les grands progrès que Reneri avoit faits dans la connoissance de la Nature sous un chef de cette qualité. Il rehaussa de couleurs fort vives l'avantage que la Ville & l'Université avoient reçu de la disposition où s'étoit trouvé Reneri de pouvoir y enseigner les principes de la veritable Philosophie, qu'il prétendoit être demeurée inconnüe au genre humain jusqu'à M. Descartes.

L'auditoire en parut persuadé ; & les Magistrats après avoir honoré ce discours de leur approbation ordonnèrent qu'il seroit imprimé, & publiquement distribué sous leur autorité, tant pour honorer la memoire de leur Professeur, que pour donner des marques éclatantes



tes de la reconnoissance qu'ils avoient  
du service signalé que leur avoit rendu  
M. Descartes, en formant un tel disci-  
ple. Emilius, qui depuis long temps  
cherchoit à s'introduire dans la familia-  
rité de M. Descartes, avoit reçu comme  
un coup de providence l'ordre que le  
Magistrat lui avoit envoyé, *de faire ses  
eloges & ceux de la nouvelle Philoso-  
phie* dans l'oraison funébre de Reneri.

Après l'avoir prononcée, il lui en envoya  
une copie manuscrite avec des lettres  
pleines de respect & d'estime, sous pre-  
texte que ce discours le regardant per-  
sonnellement, & que le Magistrat en  
aiant ordonné la publication, il étoit à  
propos qu'il vît ce qu'il y avoit à chan-  
ger avant qu'on le mît sous la presse. La  
modestie de M. Descartes eut à souffrir  
à la lecture de tant d'éloges. Mais com-  
me il ne lui appartenoit pas de trouver à  
redire au jugement & à la conduite du  
premier Magistrat, il n'osa y toucher.

Peu de jours après il fit connoître  
qu'il n'avoit souffert ces éloges que par-  
ce qu'il n'avoit pas été en son pouvoir  
de les supprimer. Car Emilius lui aiant  
envoyé avec un peu trop de confiance  
des

1639

des vers qu'il avoit faits sur le même sujet pour en sçavoir son sentiment, & les lui ayant ensuite redemandez, parce qu'il n'en avoit point retenu de copie, & qu'il desiroit de les faire imprimer: M. Descartes chercha une excuse pour ne les lui pas renvoyer, & il vengea le mieux qu'il put par cette suppression sa pudeur & sa modestie offensée dans l'oraison funèbre de Reneri.

*Regius devient le premier disciple de M. Descartes.*

La perte que Regius avoit faite en particulier d'un excellent directeur de ses études dans la mort de Reneri l'avoit fait recourir de nouveau à M. Descartes. Il le conjura de vouloir lui donner auprès de lui la place que le défunt y possédoit, ajoutant que s'il l'a lui accordoit *il s'estimerait aussi heureux que s'il étoit élevé jusqu'au troisième ciel.*

Il est certain qu'après Reneri personne ne pouvoit alors se vanter de mériter mieux que Regius la qualité de *premier disciple* de M. Descartes. Il avoit du côté de l'esprit les talens les plus propres à soutenir ce rang avec la dignité & la suffisance nécessaire. La profession qu'il faisoit de la Médecine avec la Physique lui donnoit encore une com-  
modité

modité pour cela & un avantage que n'avoient pas les autres Cartésiens de Hollande & de France qui n'enseignoient pas publiquement, & qui n'étoient philosophes que pour eux-mêmes. Mais il auroit été à souhaiter pour sa réputation particulière, que Reneri en lui apprenant la méthode & les principes de M. Descartes eût scû lui inspirer en même temps sa modestie & sa prudence.

Quelque temps après la mort de Reneri, l'on augmenta ses gages de la moitié, & l'on attachâ à sa profession un nouvel emploi qui consistoit à expliquer les Problèmes de Physique, lors qu'il ne seroit pas occupé de sa Botanique, c'est-à-dire de l'explication des plantes & des simples. Il fit part à M. Descartes de la joie qu'il avoit reçûe de cette commission, parce qu'elle lui presentoit de nouvelles occasions d'enseigner & d'étendre sa Philosophie. Il avoit adroitement brigué cet emploi qui étoit de surérogation dans l'Université: & il avoit été servi dans sa poursuite par Voetius Professeur en Theologie qui étoit encore alors dans ses interêts. Mais

1639

ce qu'il avoit envisagé comme un avantage considerable pour faire valoir ses talens , & pour debiter avec plus d'éclat les opinions nouvelles de Physique & de Medecine que les vieux Peripateticiens & Galenistes ne souffroient pas volontiers qu'on enseignât dans les Ecoles où ils regnoient , fut un pretexte ensuite au même Voetius pour lui susciter des affaires. Son peu de conduite fut cause que l'embarras retomba sur M. Descartes, & que l'affaire degenera ensuite en un long & facheux procez qu'il fut obligé de soutenir au préjudice de sa solitude & de la tranquillité de sa vie.

IV.

*Quel étoit Voetius ? ses desseins.*

PERSONNE n'étoit alors plus élevé ni plus considéré dans l'Université d'Utrecht que se Voetius. Il étoit le premier des Professeurs en Theologie , & le principal Ministre ou Pasteur de la Ville. Il portoit par tout cet air triomphant qu'il avoit rapporté du Synode de Dordrecht où il s'étoit trouvé du costé des victorieux , c'est-à-dire , de ceux qui assistez de l'épée & du credit du Prince Maurice étoient venus à bout de condamner le parti des Remonstrans : & il s'étoit acquis par la ville une espece d'auto-

d'autorité sur les esprits par je ne sçay quelle reputation de gravité & de suffisance. Il avoit l'esprit naturellement porté à la contestation, & gâté par la lecture des controversistes de son parti, & des livres d'impieté & de bouffonnerie, auxquels il avoit donné beaucoup de temps. Il étoit d'une humeur fort bizarre, d'un jugement fort médiocre, & d'une erudition fort superficielle.

Les bonnes qualitez qu'il pouvoit avoir étoient soutenues par un peu d'amour propre pour sa personne, accompagné d'un mépris interieur pour toutes celles qu'il n'avoit pas. De sorte que s'étant accoutumé de longue habitude à ne pas estimer ce qu'il ignoroit, & ignorant en philosophie tout ce qui n'étoit pas renfermé dans les bornes de la scholastique triviale, on auroit pû lui pardonner le peu de gout, & l'éloignement qu'il avoit eu d'abord pour les ouvrages de M. Descartes, s'il n'en avoit pris l'allarme comme d'une nouveauté pernicieuse qu'il eût fallu exterminer.

La consideration qui étoit due à Renneri, l'avoit retenu dans le silence jusqu'à

1639

qu'à sa mort. Mais étant allé à son oraison funebre avec sa prévention, les éloges inespérez qu'il y entendit de M. Descartes lui donnèrent tant de jalousie, qu'il en sortit avec la resolution de mettre en œuvre tout ce que son industrie pourroit lui fournir pour détruire cette nouveauté. Neantmoins l'approbation que le Magistrat avoit donnée à ces éloges, l'obligea d'aller bride en main, pour ne pas se commettre mal à propos avec ses superieurs. C'est pourquoi abandonnant ce qui étoit du ressort de la Philosophie, contre quoi il ne lui étoit ni seur ni honnête de s'élever, il se reduisit à ramasser ce qui pourroit se rapporter à la Theologie dans le discours de la Méthode de M. Descartes pour en faire la matière de ses censures, & tâcher par ce moien de faire bannir de l'Université sa Philosophie comme pernicieuse à la Religion Protestante & au repos des Etats des Provinces-Unies.

Il commença ses hostilitéz par des théses qu'il fit au mois de Juin 1639 touchant l'Athéisme. Et pour garder quelque ordre dans les productions de sa

sa mauvaise volonté , il s'abstint d'y nommer d'abord celui à qui il en vouloit , & se contenta d'y jeter les fondemens de la calomnie , dont il croioit devoir le charger pour venir à bout de le ruiner.

1639

Cette calomnie dans laquelle il a toujours persisté depuis , consistoit à faire passer M. Descartes pour un Athée : & afin qu'on ne pût s'y tromper en prenant quelqu'autre pour lui , il mêla dans ses thèses parmi les marques de l'Athéisme toutes les choses qu'il sçavoit estre attribuées à M. Descartes par le bruit commun.

Ces premières démarches de Voetius firent connoître à Regius qu'il falloit user de quelque dissimulation s'il vouloit se conserver auprès de lui. Cela lui donna la pensée de se précautionner dans sa chaire de Medecine plus qu'il n'avoit fait jusques-là : & de réserver le principal de la nouvelle Philosophie pour les problêmes qu'il enseignoit certains jours de la semaine hors des heures des leçons publiques. En quoi il sembloit se reposer sur le consentement des Professeurs , sans en excepter

V.  
Regius se  
precautionne  
contre  
Voetius

1639 ~~1639~~ cepter Voetius qui l'avoit même servi une seconde fois dans la demande de cette nouvelle commission.

Mais quelque liberté qu'il laissât à ses auditeurs pour la créance des Problèmes, il ne rejettoit pas les occasions de faire voir le ridicule ou le foible des anciennes opinions. Cette maniere artificieuse de détruire insensiblement les principes de la Philosophie vulgaire qui est reçue dans les écoles étoit encore plus dangereuse pour elle que sa maniere ouverte & sincere d'enseigner les principes de M. Descartes dans ses leçons de Medecine. C'est ce qui fit peine à ceux de ses collègues qui conservoient quelque estime pour la Philosophie qu'on leur avoit apprise, & qui croioient avoir beaucoup accordé à Regius en lui permettant d'enseigner les nouvelles opinions avec les anciennes.

*Son in-  
discré-  
tion.*

Regius ne s'assujettissant pas assez (hors de ses écrits & de ses leçons) à prendre l'esprit de M. Descartes, qui étoit un esprit de douceur & de modération, donna encore à ses collègues un nouveau sujet de mécontentement par un trait de legereté qu'il fit paroître à  
une



une these de Philosophie soustenuë le 9 de Juillet sous le Professeur Senguerdus par Florent Schuyt qui devint neantmoins Cartésien dans la suite. L'agresseur qui disputoit avoit composé ses argumens selon les opinions de la Philosophie nouvelle, & il avoit choisi la nature & les proprietéz de l'ayman pour en faire le sujet. Le répondant quoique fort bien exercé sur les cahiers de son Maître parut un peu embarrassé. Mais le Professeur aiant pris la parole pour le dégager, Regius se leva, & sans respecter ni l'assemblée ni la profession, l'interrompit, lui insulta mal à propos, & voulut adjuger à l'agresseur une victoire que l'honnêteté & la coutume l'obligeoient de laisser au répondant. Cette action que nous n'avons appris d'ailleurs que par le canal de ses ennemis, choqua généralement tous les Professeurs de l'Université, & les disposa la plûpart à écouter ce que Voetius vouloit leur insinuer contre les nouveautez.

Les exercices finirent peu de jours après cette these, & Régius écrivant à M. Descartes le 14 de Juillet qui commençoit

1639

commençoit les vacances, se garda bien de lui mander ce qu'il avoit fait à la thèse. Il se contenta de lui faire sçavoir qu'il avoit achevé son cours public de  
 „ Medecine cette année ; qu'il étoit teû-  
 „ jours demeuré fortement attaché à ses  
 „ principes & à sa méthode ; & qu'il sou-  
 „ haitoit avec passion de pouvoir confe-  
 „ rer avec lui sur la meilleure manière de  
 „ faire un nouveau cours l'année suivan-  
 te qui commençoit après la foire du  
 mois d'Aouſt selon le règlement de l'U-  
 niversité.

*Inſtruc-  
 tions que  
 lui donne  
 M. Def-  
 cartes,*

Quoique les mesures qu'il avoit prises pour aller à Egmond fussent rompues par le besoin que la grossesse de sa femme avoit de sa présence , le temps de M. Descartes n'en fut pas plus épargné. Il ne fut presque occupé que de ses réponses aux consultations de ce Professeur pendant les mois de Septembre & d'Octobre. Quelque longues quelque frequentes que fussent les lettres d'un disciple si zélé , il ne plaignoit pas pour l'instruire un temps qu'il ne croioit pas devoir jamais regretter. L'importance des questions & des difficultez qu'il lui propoſoit , l'empêchoit de rien negliger  
 pour

pour le mettre en état d'établir ses principes. Elles rouloient la plûpart sur la nature des Anges, sur celle de l'Ame de l'homme, sur son union avec le corps, sur l'ame des bêtes & des plantes, sur la vie, sur le mouvement du cœur, & sur la circulation du sang.

M. Descartes avoit mis cette derniere question en grand credit parmi les sçavans: & il avoit merueilleusement rétabli sur ce sujet la reputation de Harvée qui avoit été maltraitée par les satires & le decri de divers Medecins des Pais-bas, la plûpart ignorans ou entêtez des anciennes maximes de leurs Facultez. Ce qu'on pouvoit alléguer de plausible contre ce sentiment, avoit été objecté 18 mois auparavant à M. Descartes par son ami Plempius Medecin à Louvain: Mais quoique celui-ci parût alors content de ses réponses, il fit ensuite une chose tout-à-fait indigne de leur amitié. Il jugea à propos pour augmenter l'éclat de sa propre reputation de parler dans un livre qu'il devoit bien-tôt donner au public de ce qui s'étoit passé entre M. Descartes & lui, touchant les deux questions du mouvement du cœur & de

*Mauvaise conduite de Plempius*

la circulation du sang. Il donna pour cet effet tout le lustre nécessaire aux objections qu'il lui avoit faites. Mais lors qu'il fut question des réponses qu'il en avoit reçues, loin de traiter M. Descartes comme un ami qui méritoit d'être considéré, il n'eut pas même pour ces réponses la fidélité qui s'exige entre des adversaires qui se réfutent, & qui se regardent comme ennemis.

Regius fut outré d'une conduite si malhonnête, & aiant confronté son livre avec les réponses que M. Descartes avoit faites à ses objections, il ne put retenir l'indignation qui lui fit prendre la plume pour en marquer ses ressentimens à M. Descartes. Les couleurs qu'il donne dans sa lettre à l'ingratitude & à la mauvaise foi de Plempius sont si vives, qu'on ne peut les exprimer de sa langue en la nôtre sans entrer dans de semblables transports de colère contre une conduite si lâche. Il dit qu'à l'égard des endroits où M. Descartes découvroit les secrets les plus cachez de la nature, & où consistoit la principale force de ses réponses, Plempius a eu la malice de faire le muet, ou d'en omettre au moins

la

la plus grande partie. Et que pour ceux qu'il rapporte, il les estropie de telle manière qu'il en corrompt entièrement le sens. Qu'à l'endroit où il traite de la circulation du sang, il se contente de rapporter simplement les difficultés, comme si on n'y avoit pas encore fait de réponses, quoique celles que M. Descartes y avoit données fussent tres-convaincantes. Qu'à l'endroit où M. Descartes rapporte plusieurs causes qui jointes ensemble produisent le battement du cœur, Plempius n'en rapporte qu'une qui est la chaleur. Si M. Descartes après avoir allegué les raisons nécessaires pour la conviction d'une chose, y en ajoute quelque autre moins nécessaire servant seulement à un plus grand éclaircissement : Plempius est assez de mauvaise foi pour ne s'attacher qu'à cette dernière raison, comme si elle avoit été donnée pour fondamentale ou essentielle ; & laissant à supposer que ce seroit l'unique qui auroit été alleguée par M. Descartes, il s'étudie à la rendre ridicule : ce qu'il fait ordinairement dans les endroits qu'il ne comprend pas.

1640

Plempius ne se souvenoit plus d'avoir écrit auparavant qu'il ne croioit pas que l'on pût convaincre M. Descartes d'avoir jamais avancé une fausseté ou même une bagatelle. Mais s'il avoit à revoquer les loüanges qu'il lui avoit données, c'étoit une pitoyable retractation que de les effacer avec des injures. M. Descartes ne parut pas fort ému d'une conduite si extraordinaire, & il avoit été d'avis de n'y opposer que le silence. Regius n'en jugea pas de même. Il vengea son maître d'une manière qui fit apparemment ouvrir les yeux à Plempius, puisqu'il changea son sentiment sur la circulation du sang pour embrasser celui de M. Descartes.

## VI.

*Coniques  
du jeune  
M. Pas-  
cal âgé de  
16 ans.*

AU MOIS de Novembre de la même année le P. Merfenne revenu de quelques voïages lui donna avis d'un prodige qui venoit de paroître parmi les sçavans de Paris. Le prodige étoit qu'un jeune garçon de 16 ans avoit composé un Traité des Coniques qui faisoit l'étonnement de tous les vieux Mathématiciens à qui on l'avoit fait voir. Ce jeune Auteur étoit le fils de M. Pascal, Intendant de justice à Roüen,

Rouën: & l'on ne croioit point le fla- 1640

ter en publiant qu'il avoit été plus heureux qu'Apollonius en quelques points. M. Descartes qui n'admitoit presque rien, dissimulant sa surprise, répondit assez froidement qu'il ne lui paroïssoit pas étrange qu'il se trouvât des gens qui pussent démontrer les Coniques plus aisément qu'Apollonius: mais qu'on pouvoit bien proposer d'autres choses touchant les Coniques qu'un enfant de seize ans auroit de la peine à démêler.

N'ayant voulu s'en rapporter qu'au témoignage de ses yeux pour la créance de ce fait, il fallut que le P. Mersenne lui envoiât une copie du Traité. Il n'en avoit pas lû la moitié qu'il jugea que M. des Argues y avoit eu beaucoup de part, sous prétexte que celui-ci y étoit allegué. Aiant reconnu après quelques éclaircissements qu'on lui donna sur ce fait, qu'il étoit hors d'apparence de rien attribuer de cet ouvrage à son ami M. des Argues, il aima mieux croire que M. Pascal le pere en étoit l'Auteur, que de se persuader qu'un enfant de cet âge fût

capable d'un ouvrage de cette force. Le doute d'un si grand homme fut plus glorieux à ce merveilleux enfant que l'admiration de tous ceux qui étoient assurez du fait.

Son incredulité n'étoit pas seulement appuïée sur le defaut d'âge & de vraisemblance, elle avoit encore pour fondement le projet d'un beau dessein sur les Coniques que M. des Argues lui avoit fait envoyer depuis peu par le P. Mersenne. Mais il ne soupçonna point M. Mydorge d'avoir prêté son ministère ou son nom au jeune M. Pascal, quoi qu'on vît sortir de la presse ses quatre livres des Coniques en cette même année, & qu'il n'ignorât pas ce que cet ami avoit déjà fait sur le même sujet quelques années auparavant.

*Exercices  
avec M.  
de Beaune*

Dans le même temps M. de Beaune, qui n'étoit pas moins de ses amis que M. Mydorge & M. des Argues, l'occupoit de la solution de diverses questions qu'il lui proposoit sur les Mathématiques : & sous prétexte de l'entretenir de ses propres desseins, il tachoit d'avoir la communication des siens. Dans une des réponses que lui fit M. Descartes, il lui étoit



étoit échappé de dire que sa *Physique* n'étoit autre chose que *Mechanique* ; & qu'il lui avoit déclaré comme à son confident des choses qu'il n'avoit point voulu dire ailleurs , à cause que la preuve en dependoit de son *Monde*. M. de Beaune ne laissa point perir cet avertissement. Il lui fit de fortes instances pour le porter à la publication de son *Monde* que l'accident de Galilée lui avoit fait resserrer. Mais il n'en pût venir à bout, quoiqu'il fût alors celui de ses amis à qui il étoit le moins en état de rien refuser.

M. DESCARTES avoit quitté le séjour d' Egmond depuis quelque temps, & il s'étoit retiré à Harderwick. Regius se trouvant encore trop éloigné de lui , crût qu'étant une fois hors de la solitude de Nord-Hollande , toute autre demeure lui seroit assez indifferente. C'est pourquoi il le conjura de vouloir s'approcher davantage d'Utrecht , tant pour la satisfaction de plusieurs de ses amis de la ville, que pour une plus grande commodité qu'il auroit de le consulter de plus près.

---

VII.  
 Il va demeurer à Harderwick, près d'Utrecht, à Leyde.

Il vint donc loger peu de mois après

1640

en une maison de campagne près de cette ville dans le voisinage de M. de Haestrecht son ami qui demouroit au Château de Renoude. Mais soit que l'hiver fût trop violent à la campagne, soit qu'il apprehendât les pratiques de Voetius, il alla dès le commencement de l'année suivante demeurer à Leyde où il avoit encore plus d'amis qu'à Utrecht. Outre M. de Hoogland Gentilhomme Catholique & quelques Magistrats, il pouvoit y conter plus de la moitié des Professeurs dont les principaux étoient *Golinus*, *Schooten* & M. de *Saumaïse* fils d'un Conseiller au Parlement de Bourgogne; sans oublier *Rivet* qui étoit du Poitou, & un autre Ministre du lieu nommé *Abraham Heide* ou *Heydanus*.

*Amitié de  
Heydanus*

Ce dernier qui étoit en fort grande considération dans le pays n'avoit gueres des défauts ordinaires aux autres Ministres Protestans: & quoique M. Descartes fist profession de n'être ami d'aucun d'eux, le mérite extraordinaire de Heydanus le fit bien-tôt excepter de leur nombre. Il ne se contenta pas de se rendre le sectateur de sa Philosophie  
comme

comme les autres, il en fut encore le protecteur & l'appui. Comme il étoit en reputation d'être le plus éloquent Predicateur du pays, il se servoit fort heureusement de son avantage pour inspirer à ses Auditeurs l'estime qu'il avoit lui même de cette philosophie, dont il tiroit les raisonnemens, les comparaisons, & les explications qui le faisoient admirer.

Il n'en étoit pas de même de Rivet qui se vançoit d'être Cartésien sans entendre les écrits de M. Descartes. Toute son amitié consistoit presque en une démangeaison qu'il avoit de parler de lui incessamment dans ses lettres & dans ses conversations. Les moindres bagatelles étoient pour lui des sujets d'écrire au Pere Mersenne, à M. Gassendi, & aux autres sçavans de France, pour vû qu'il y fût question de M. Descartes. Ce fut lui qui les informa de la fameuse gageure de Mathématique entre le jeune Wassenar & Stampion, où M. Descartes se trouva meslé par l'indiscretion & la mauvaise volonté de ce dernier. Quoique la victoire de Wassenar fût fort glorieuse à nôtre Philosophe qui passoit tout pu-

*Amitié de Rivet, & gageure de Stampion.*

1640

bliquement par son maître , il traita neantmoins toute cette affaire dont il avoit eû la conduite d'une pure *badinerie*, qui n'étoit pas digne de l'inquietude de Rivet, ni de la curiosité des mathématiciens de France.

*Livre con-  
tre M.  
Descartes.*

Cependant on vid sortir de la presse à la Haye un livre fait contre M. Descartes. C'étoit le premier des ouvrages qu'on eût encore entrepris de publier pour combatre & ruiner sa Philosophie : & il étoit de la dernière consequence que l'auteur y réüssit , afin que les autres Adversaires qui devoient venir après , pussent en tirer d'heureux augures. L'Auteur risquoit beaucoup en se presentant le premier au combat : mais il eut la discretion de supprimer son nom, pour ne pas l'exposer à la flétrissure en cas de mauvais succès. L'évenement justifia sa prudence. Le livre parut pour les étrennes de l'an 1640. Le grand nom de celui qu'il attaquoit excita la curiosité de le voir , & en peu de temps il se trouva entre les mains des Curieux de France & d'Angleterre. La chose tourna toute à la gloire de M. Descartes. On dispensa l'Auteur de se nommer , & l'on fut

fut indigné seulement de voir que l'Anonyme eût abusé de l'attente de ceux qui demandoient autre chose que des sottises, contre les principes d'une Philosophie qu'il étoit question de réfuter sérieusement. M. Descartes n'en parut ni plus humilié ni plus élevé, & il laissa ce petit nuage se dissiper de lui-même.

1640

VIII.

VOETIUS prenoit ses mesures à Utrecht pendant ce temps là, pour réüssir dans le dessein de perdre M. Descartes de reputation, & de le faire déclarer ennemi de la Religion réformée & des Eglises protestantes, par ceux même qui l'honoroient le plus de leur bienveillance. Il avoit fait soutenir de secondes & de troisièmes thèses, où il avoit renouvelé la calomnie de l'athéisme contre lui, afin de préparer peu à peu l'esprit du peuple, & de faire changer ensuite les bonnes dispositions du Magistrat. Mais pour venir à bout de cette entreprise, il falloit ruiner Regius. C'est à quoi il travailla en cherchant dans ses leçons & ses écrits de quoi lui susciter un procès.

*Theses de  
Regius.  
Pratiques  
de Voetius con-  
tre lui.*

Il commença par l'examen des opinions nouvelles que Regius debitoit

I v dans

1640

— dans la chaire de Médecine, & il lui fit un crime devant ses collègues de tout ce qui ne s'y trouvoit pas conforme aux maximes des anciens Medecins & Philosophes, établies & reçues dans les Universtitez de Hollande. Il fit éclater enfin ses plaintes au sujet d'une thèse ou dispute publique que ce Professeur devoit faire le 10 jour de Juin touchant la circulation du sang qu'il enseignoit comme M. Descartes & Harvée, mais qui passoit encore pour une hérésie parmi les ignorans & les entétez. Il parvint par ses intrigues à faire revolter la plûpart des Professeurs de l'Université contre ce sentiment. De sorte que le Recteur Bernard Schotanus, qui d'ailleurs étoit des amis de M. Descartes, & qui favorisoit même Regius, ne pût résister aux instances qu'on lui fit pour l'empêcher d'enseigner ses nouveautez.

Le Recteur lui proposa la chose d'une telle manière qu'il sembloit vouloir l'exhorter simplement à prendre quelques mesures pour prevenir les murmures de ses collegues, & ne pas troubler la paix de l'Université. Regius lui représenta l'importance qu'il y a de ne pas

pas rejeter ou trahir une vérité sous le prétexte seul qu'elle auroit le caractère de nouveauté ; & de ne pas adopter les erreurs sous le voile d'une vénérable antiquité. De sorte qu'il fallut assembler l'Université , pour délibérer sur le refus qu'il sembloit faire d'acquiescer au desir de ses confrères. Il y fut résolu que Regius prendroit quelque autre sujet qui seroit moins éloigné des opinions reçues dans la Médecine vulgaire ; ou que s'il étoit ferme à vouloir retenir celui de la circulation du sang au sens de Harvée , il le feroit au moins par manière de *corollaire* ou d'addition à ses thèses , avec la formule ordinaire *exercitiū causā defendemus.*

Voetius dans le manifeste qu'il en fit imprimer au nom de l'Université prétend que Regius au lieu d'acquiescer à cette délibération , fit imprimer ses thèses sans autre expédient que celui de les avoir fait corriger par M. Descartes pour les mettre hors d'atteinte. Regius après avoir reçu ses corrections , prit occasion de l'en remercier pour le prier de vouloir honorer ses thèses de sa présence. M. Descartes y avoit donné les

1640 mains , pourvû que ce fût dans l'écoûte  
ou la tribune de Mademoiselle Schur-  
mans , parce qu'il ne vouloit pas être  
vû. Mais la chose n'eut point d'effet ,  
parce que cette action aiant été differée  
jusqu'à la fin du mois de Juin, elle con-  
courut avec le déménagement qu'il fit  
pour passer de Leyde à Amersfort à trois  
petites lieuës d'Utrecht.

Le grand succès des théses de Régius déplut fort à Voetius : & les Medecins de la vieille doctrine en murmurèrent un peu. Quelques-uns même entreprirent de les réfuter , & entre autres Primerose & Silvius auxquels il jugea à propos de répondre. Les manières injurieuses & outrageuses dont il en avoit été traité , lui avoient tellement échauffé la bile , que sans songer à se garentir comme un homme sage du mauvais effet de leur exemple , il avoit employé contre eux tantôt l'aigreur , tantôt la plaisanterie , lorsqu'il n'étoit question que d'une refutation sérieuse & modérée.

M. Descartes à qui Regius envoia sa réponse au mois d'Octobre pour la corriger à son ordinaire , usa de son droit  
d'autant



d'autant plus volontiers, que ce Professeur l'avoit averti qu'il y alloit de son intérêt. Il y corrigea diverses choses qui marquoient sa précipitation ; il y en fit ajoûter quelques-unes ; & en fit retrancher d'autres , parmi lesquelles étoient les termes d'aigreur qu'il lui fit bannir en lui montrant l'importance qu'il y a de traiter un adversaire avec beaucoup de douceur & d'honnêteté.

Cependant les Curateurs de l'Université d'Utrecht sollicité par Voetius & quelques autres Professeurs de remedier aux troubles qu'ils feignoient que les thèses & les opinions singulières de Regius commençoient à exciter parmi eux, publièrent une Ordonnance pour défendre d'introduire des nouveautez ou des maximes contraires aux statuts de l'Université. La chose étoit assez équivoque. C'est ce qui porta M. Descartes à la démêler , & à faire une explication de l'Ordonnance des Curateurs en forme de réponse. M. Vander-Hoolck l'un des principaux Magistrats de la ville qui fut même Consul l'année suivante , trouva cette réponse fort belle & fort judicieuse : & il gouta merveilleusement le dessein

1640

sein qu'avoit M. Descartes de laisser continuer Regius dans la manière d'enseigner la Philosophie nouvelle, en se contentant de moderer son zèle, & de reformer ce qu'il y auroit de trop hardi dans ses opinions.

IX.

*Sentiment  
touchant  
le Siège  
de l'Âme.*

REGIUS n'étoit pas le seul des disciples de la nouvelle Philosophie que M. Descartes eût à instruire. Il s'en presentoit tous les jours de nouveaux qui n'étoient ni moins sincères ni moins ardens que lui dans la recherche des veritez naturelles; mais qui nous sont de meurez la pluspart inconnus par l'indifference qu'ils ont rémoignée pour se faire connoître à d'autres qu'à M. Descartes. C'est à l'un de ces derniers venus que nous sommes redevables de l'explication de son sentiment touchant le siège de l'Âme dans le cerveau, qu'il établissoit dans la petite glande appelée *conaire* ou *pinéale*. Le même Inconnu qui n'étoit pas un homme de petite consideration lui fit declarer dans le même tems ce qu'il pensoit des *especes qui servent à la Memoire* qu'il croioit repandues dans toute la substance du cerveau, & qu'il regardoit comme les plus

plis qui se conservent dans du papier, après qu'il a été une fois plié.

Ce fut pour lors que M. Descartes fut averti du projet que l'on faisoit sans sa participation d'un établissement pour lui & pour son ami M. Mydorge en Angleterre sous la protection & par les bienfaits du Roy Charles I. M. Descartes n'en parut pas fort éloigné sur ce qu'on l'avoit assuré que *le Roi étoit catholique de volonté*. Le promoteur de cette entreprise étoit un seigneur Anglois nommé *Charles Cavendish* ou *Candische* frère du Duc de Nevvcastle tous deux amis de nôtre Philosophe. Candische étoit grand Mathématicien. Il étoit devenu outre cela éperdûment amoureux de la philosophie de M. Descartes, & il regardoit sa Methode comme un excellent moien pour porter les Mathématiques à leur perfection. On peut juger de là qu'elle pouvoit être la joie qu'il avoit de voir que M. Descartes ne formât point d'obstacles aux desseins de son établissement en Angleterre. M. Mydorge attaché dans Paris par sa famille fut plus difficile à ébranler. Le Roy Charles auroit peut-être levé ses  
difficul-

Projet  
d'établisse-  
ment en  
Angle-  
terre.  
Amitié  
avec Can-  
diche.

1640

difficultez par la bonté qu'il avoit eüe de promettre à M. Candishe de pourvoir fort amplement à tout. Mais les commencemens des troubles de la Grand' Bretagne leur aiant fait aprehende à M. Descartes & à lui, que les grandes sommes que le Roi vouloit destiner aux experiences Physiques n'allassent aux frais de la guerre, qu'eux-mêmes ne fussent privez du repos dont on les flatoit, & en même temps des autres effets de la bonté de ce Prince : ils restèrent l'un en Hollande, l'autre à Paris, & continuèrent les exercices de leur amitié avec Monsieur Candishe comme auparavant.

*Amitié  
avec Saumaïse*

Celle que M. Descartes entretenoit avec M. de Saumaïse ne lui auroit pas été moins convenable si celui-ci avoit fait profession de Philosophie ou de Mathématiques. Ce défaut n'a pourtant pas empêché qu'on ne l'ait mis au nombre des Cartésiens, & il n'a jamais fait un obstacle à l'amitié de M. Descartes, dont le commerce n'étoit pas borné aux seuls exercices de Philosophie & de Mathématiques. Mais comme c'étoit une espèce de fatalité attachée à ceux d'entre  
les

*Méchante  
humeur de  
Saumaïse.*

les amis de M. de Saumaïse qui avoient du merite d'éprouver les effets de sa mauvaise humeur : la bonne fortune de M. Descartes voulut qu'il se trouvât enveloppé dans leur sort , de peur que la calomnie ne le contât un jour parmi certains amis de M. de Saumaïse qui avoient l'esprit assez bas pour estimer les défauts de ce sçavant homme , ou le cœur assez lâche pour les adorer. Il est vrai qu'il ne lui arriva qu'une seule occasion en sa vie d'essuier son chagrin , mais une occasion de néant : & il en fut redevable à sa propre prudence qui le tint presque toujours éloigné de sa conversation, lors même qu'il demeuroit à Leyde où residoit M. de Saumaïse. Je dis une occasion de neant , mais jamais elle n'auroit dû même être occasion de chagrin à un homme équitable. M. de Saumaïse soupçonnoit M. Descartes d'être ami de Heinsius qu'il n'aimoit pas. Ce qui étoit d'ailleurs une jalousie trop basse & trop indigne d'un honnête homme. Mais ce soupçon de M. de Saumaïse étoit fort injuste, puisque M. Descartes n'avoit de sa vie encore jamais parlé à Heinsius , qui bien qu'homme de merite

merite & de grande consideration dans l'Université de Leyde par ses emplois & son sçavoir n'avoit neantmoins aucune relation avec lui. Bien plus, il sçavoit » que Heinsius avoit aversion de lui de- » puis long-temps, à cause qu'il étoit ami de Balzasc qui avoit censuré la tragédie d'Herode.

## X.

*Il se broü-  
ille avec  
les Jesui-  
tes.*

M A I S les suites de la méchante humeur de M. de Saumaïse étoient pour lui de nulle consequence auprès de celles d'une facheuse affaire qui pensa le broüiller avec une Compagnie entière, dans laquelle il se flatoit d'avoir plusieurs amis. Tout sembloit être riant pour sa philosophie, lorsque peu de jours après avoir triomphé à Utrecht dans les thèses publiques de Regius, elle fut attaquée à Paris dans d'autres thèses soutenues au collège de Clermont.

*Theses du  
P. Bour-  
din.*

Il crût d'abord que cette conduite n'étoit que l'accomplissement des prières qu'il avoit faites aux Jesuites de vouloir examiner ses ouvrages. Mais sur l'idée qu'il s'étoit formé *de la correspondance & de l'union qui est entre tous ceux de l'ordre des Jesuites*, il prit l'alarme

Jarme de ce qui se fit contre lui par leur Professeur de Mathématiques dans ce collège, croiant que cela auroit été concerté avec ses superieurs ou ses confrères.

Ce Professeur étoit le P. Bourdin qui voulant refuter deux ou trois endroits de la Dioptrique de M. Descartes, au lieu de lui envoyer ses objections, comme en avoient usé Messieurs de Fermat, Petit, Morin, & les autres Mathématiciens les avoit inserées à l'usage de ses Ecoliers dans ses thèses scûtenuës le 30 de Juin & le 1 de Juillet par l'un d'eux nommé Charles Potier qui se fit quelques années après Cartésien malgré ses premières impressions.

Le Pere Merfenne non content d'avoir publiquement défendu les opinions de son ami contre l'Ecolier & le Professeur, lui envoya l'extrait de la thèse qui le regardoit avec le préambule, c'est-à-dire le discours préliminaire, composé par le Professeur pour l'ouverture de la dispute, parce qu'il étoit entièrement contre lui, en lui marquant que c'étoit le Professeur même qui le lui envioit par son ministère.

M. Descar-

1640

*Usage des  
Colléges  
dans les  
Théses.*

M. Descartes qui avoit oublié la manière dont on se comporte dans les collèges, aiant vû le discours préliminaire & les articles de la Thèse, s'imagina qu'on avoit eu intention de lui faire insulte publiquement. Il crut que les Jesuites au lieu de l'avertir de ses fautes en particulier, s'étoient étudiés à le traduire en ridicule devant le plus beau monde de Paris. Cela lui fit perdre l'indifférence qu'il avoit témoignée en tant de rencontres pour ce qui se passoit à son préjudice : & il se mit sérieusement en colère lorsqu'il vid que le Professeur, sous prétexte de former un sujet de dispute à ses écoliers, lui avoit attribué des opinions qu'il n'avoit point, pour les réfuter plus facilement. Il eut peut être tort de ne pas considérer qu'en ces occasions les Maîtres sont souvent obligés de forger des chimères à leurs disciples pour les accôûtumer au combat ; que tout ce qui se passe dans ces actions publiques, n'est qu'un jeu & un divertissement d'esprit ; que ce qui s'y dit n'est d'aucune conséquence contre la verité des opinions d'un Auteur qu'on y attaque ; que selon l'usage des



écoles, il est de l'honneur du Maître & du Répondant de paroître au moins sortir victorieux de la dispute; que ces petits triomphes n'ont qu'un jour de durée; & que les applaudissemens ne regardent ni le Maître, ni les opinions du Maître, mais seulement l'Ecolier de qui on est content, lorsqu'il a bien repeté un argument, & qu'il a répondu (bien ou mal) conformément aux leçons de son Maître.

L'union qu'il croioit être entre tous les membres de la Compagnie de Jesus, lui fit conclure de l'exemple du P. Bourdin qu'il alloit avoir tous les Jesuites sur les bras, & il regarda dès lors cette Compagnie comme une armée formidable qui venoit à lui. Il n'en fut pourtant pas déconcerté, mais rassemblant tout son courage, il resolut de marcher seul contre tous, sans s'arrêter à combattre ni le P. Bourdin, ni aucun autre en particulier.

*Il declar  
la guerr  
aux Jes  
suites.*

Dans cette étrange resolution il s'adressa au P. Recteur du Collège de Clermont, auquel il écrivit en latin le 22 de Juillet une lettre pleine de vigueur & de respect. Il le conjura d'em-

1640

plioier son autorité pour engager les Peres de la Compagnie à lui découvrir une bonne fois tout ce qu'ils trouvoient à redire dans ses ouvrages, afin qu'il pût ou se corriger ou leur répondre. C'étoit une honnête declaration de guerre pour tous les Jesuites en son nom. Il crut devoir la confier à une personne sage & discrète : & par cette consideration il en chargea son ami M. Mydorge pour la rendre au P. Recteur, & lui faire comprendre qu'il n'y avoit aucune témérité de s'être adressé en droiture à sa Révérence, après que le P. Bourdin avoit commencé la guerre dans les formes, non point par sa thèse dont il ne seroit plus question, mais par une *Velitation* ou escarmouche qu'il lui avoit envoyée depuis.

Il répondit à cette velitation en attendant l'effet de sa lettre au P. Recteur, qui la receut, non pas des mains de M. Mydorge qui avoit apprehendé d'attirer la tempête sur son ami par cette démarche, mais de celles du P. Mersenne qui étoit moins scrupuleux, quand il s'agissoit de commettre les sçavans, & de faire des querelles utiles à l'avance.

vancement des sciences.

1640

LE RECTEUR ne parut point méfatisfait des raisons de M. Descartes & des sentimens de son cœur. Mais il ne crut pas que la Compagnie dût s'intéresser dans un différent où elle n'avoit aucune part. Il se contenta de permettre au P. Bourdin de vuidier sa querelle personnelle comme il pourroit avec lui, & au lieu de répondre à sa lettre, il ordonna à ce Père de faire lui-même la réponse, & de rendre raison de son procédé à M. Descartes.

XI.

Différent  
personnel  
avec le P.  
Bourdin.

Le P. Bourdin lui déclara dans sa lettre qu'il n'avoit pas entrepris, & qu'il n'entreprendroit jamais aucun combat particulier contre ses opinions. Mais il lui promit de lui envoyer dans huit jours ses traitez, c'est à dire, les raisons dont il s'étoit servi pour ne pas approuver ses sentimens. Le terme des huit jours au bout desquels M. Descartes attendoit ces traitez étant expiré plusieurs fois, il commençoit à en desespérer lors qu'il reçut des lettres de quelques autres Peres de la Compagnie, par lesquelles on lui demandoit encore *six mois de delai*. Il ne douta plus que ce ne fut

fût un stratagème pour corriger ces écrits à loisir, & les mettre en état de ne plus craindre la censure. Il conjectura par les lettres de ces Peres, que non obstant l'assurance qu'on luy avoit donnée d'une querelle simplement personnelle avec le P. Bourdin, il alloit se détacher du corps de la Compagnie un puissant parti de Jesuites contre lui, pour soutenir leur confrère.

*Il se prepare contre les Jesuites.*

Scachant que leurs forces principales consistoient dans l'art de la Dialectique, dont on fait de grands exercices dans la Compagnie pour se rendre aguerri par la dispute contre toutes sortes d'adversaires; il crut devoir de son côté recourir aux armes de la Scholastique, dont il sembloit s'être dépoüillé depuis tant d'années, sans songer qu'il en dût jamais avoir besoin.

Il communiqua son dessein au P. Mersenne qui l'attendoit à Paris sur la fin de cette année, & il lui en écrivit en  
 » ces termes. Je ne ferai point encore mon  
 » voiage pour cet hiver. Car puisque je  
 » dois recevoir les objections des Peres  
 » Jesuites dans quatre ou cinq mois, je  
 » crois qu'il faut que je me tiennne en  
 posture

posture pour les attendre. Cependant ce j'ai envie de relire un peu leur Philosophie, ( ce que je n'ai pas fait depuis 20 ans, ) afin de voir si elle me semblera maintenant meilleure qu'elle ne faisoit autrefois. Pour cet effet, je vous prie de me mander les noms des Auteurs qui ont écrit des cours de Philosophie, lesquels sont les plus suivis parmi les Jesuites, & s'ils en ont quelques nouveaux. Je ne me souviens plus que des *Conimbræ*.

Il le pria aussi de lui mander si l'on n'avoit pas fait quelque abrégé ou *compendium* de toute la Philosophie de l'école qui fût suivi, pour s'épargner le temps de lire les gros livres des Scholastiques, à peu près comme avoit fait le Feuillant Eustache de S. Paul.

*Il entreprend de refuter la Scholastique.*

Le P. Mersenne ne put lui indiquer que de *Raconis* qui se trouva moins propre à ses desseins que le Feuillant. Mais il l'exhorta puissamment à ne point épargner la Philosophie de l'Ecole, telle qu'on l'enseignoit alors dans les Collèges, croiant que l'heure de la sacrifier à la Verité étoit venue; & lui faisant entendre qu'il étoit le seul de qui les ama-

K      teurs

1640.

teurs de la Verité & de la Sageſſe attendoient ce ſervice.

M. Descartes lui répondit le 11 de Novembre qu'il ne croioit pas la Philoſophie de l'Ecole difficile à refuter, à cauſe de la diverſité des opinions qui s'y enſeignent. Il lui déclara en même temps les vuës qu'il avoit ſur la Philoſophie par rapport à celle des écoles.

Son deſſein étoit d'écrire par ordre un cours entier de ſa Philoſophie en forme de thèſes, où ſans aucune ſuperfluité de diſcours, il mettroit ſeulement toutes ſes concluſions avec les vraies raiſons d'où il les tiroit : ce qu'il eſperoit pouvoit faire en peu de mots. Dans le même livre ſuivant ſon projet, il devoit faire imprimer un cours de la Philoſophie vulgaire tel que pouvoit être celui du Feuillant, avec ſes notes à la fin de chaque queſtion : où il prétendoit ajouter les diverſes opinions des autres, & ce qu'on devoit croire de toutes ſelon lui. Enfin il faiſoit eſperer pour ſervir de concluſion à ſon ouvrage, qu'il feroit un paralelle ou comparaiſon des deux Philoſophies, c'eſt à dire, de la ſienne & de celle des autres. Il fut ſeulement

lement en peine de sçavoir si le Feuillant étoit encore au monde, parce que n'en voulant ni à sa personne ni à ses écrits en particulier, il vouloit user de ménagement & de toute sorte d'honnêteté à son égard. Pour les Conimbres, ( c'est à dire le cours de Philosophie des Jesuites de Conimbre en Portugal, ) il les trouva trop longs. Mais il auroit souhaité qu'ils eussent écrit aussi succinctement que le Feuillant, parce qu'ayant affaire aux Jesuites, il auroit préféré leurs cours à tous les autres.

CETTE année parut fatale à nôtre Philosophe par la perte qu'il fit non seulement de trois ou quatre de ses amis Mathématiciens ou Philosophes, mais principalement des deux personnes les plus cheres qu'il eût au monde, sa fille *Francine*, & son Père Doien du Parlement de Bretagne, qui mourut au mois d'Octobre âgé de 78 ans.

Francine étoit morte dès le 7 de Septembre à Amersfort âgée seulement de cinq ans. Il la reconnut publiquement pour sa fille, quoique nous n'en connoissions point la mere, & que nous n'aions aucune preuve de son ma-

XII.

Mort de  
son Pere  
& de sa  
fille.

1640.

riage. Il la pleura avec une tendresse qui lui fit éprouver que la vraie Philosophie n'étouffe point le naturel. La douleur qu'il en eut étoit capable de faire conjecturer que cette enfant étoit unique. Mais les médifans n'ont rien oublié pour lui en substituer d'autres, La calomnie quoique soutenüe par l'autorité & les écrits d'un grave Ministre des Reformez d'Utrecht lui parut si mal établie, qu'il se contenta d'en rire; & de répondre au reproche que lui en faisoit son ennemi, que n'ayant point fait vœu de chasteté, & n'étant point exempt des foiblesses qui sont naturelles à l'homme, il ne seroit point difficulté de les avouer publiquement s'il en avoit. Mais encore qu'il n'en eût aucun, il consentoit néanmoins de ne point passer pour un grand Saint dans l'esprit d'un Ministre qui n'avoit pas grande opinion de la continence des Ecclesiastiques de l'Eglise Romaine qui vivent dans le celibat.

Il ne tarda point à reparer la brèche qui s'étoit faite à l'intégrité de vie dont il honoroit sa solitude & la profession de sa Philosophie; & il rétablit son célibat  
dans



dans sa première perfection, avant même qu'il eût acquis la qualité de Pere. Au reste le Public n'auroit jamais sçeu cette circonstance humiliante de sa vie, s'il n'en avoit fait lui-même une confession publique en écrivant l'histoire de sa Francine sur la première feuille d'un livre qui devoit être lû de plusieurs.

Trois semaines après la mort de cette enfant, il quita la ville d'Amersfort pour aller reprendre sa demeure à Leide. Il étoit dégoûté du voisinage d'Utrecht à cause des intrigues de Voetius qui répandoit l'allarme dans tout le pays, voulant faire regarder Regius, comme un broüillon suscité pour troubler les Ecoles, & M. Descartes comme un ennemi de la Religion Protestante, & un espion envoyé de France contre les intérêts des Provinces unies. Ne jugeant pas le secours des Ecrivains de sa secte & de son pays suffisant pour l'exterminer, il crut en devoir chercher parmi les Catholiques, & dans le cœur même de la France. Pour en obtenir, il falloit selon lui changer de langage. Il tâcha de leur persuader qu'ils avoient affaire

*Inuigues  
d'Voetius  
... tre lui  
auprés  
du Pere  
Me. saune*

à un ennemi commun, & qu'il s'agissoit de défendre la Religion en general contre un Sceptique & un Athée, à quoi les Catholiques n'étoient pas moins interressez que les Protestans. Il alla solliciter les esprits jusqu'au fonds des cloîtres de Paris, & il eut la hardiesse même de tenter le P. Mersenne, sous prétexte que ce Pere étoit déjà tout aguerré contre les Athées & les Deistes qu'il avoit combattus par divers ouvrages. Il representa à ce Pere qu'étant d'ailleurs Philosophe & Géomètre, ce travail étoit digne de *son érudition & de sa subtilité*. Et pour l'y engager avec des termes encore plus pressans, il lui dit qu'après s'être montré jusques-là, *le défenseur de la Vérité dans sa manière de traiter la Théologie*, il ne devoit pas douter que la même Vérité ne l'attendit pour la garantir de la vexation de ce nouveau Philosophe.

C'étoit peut-être la première fois qu'on avoit entendu les Ministres Protestans feliciter des Catholiques Romains, & sur tout des Religieux d'avoir heureusement défendu la Vérité en matière de Théologie. La chose étoit d'autant

tant plus remarquable que Voetius sem-  
bloit devoir être le dernier de qui on  
eût dû espérer une semblable confession,  
après s'être déchainé sans sujet contre  
l'Eglise Romaine en d'autres occasions,  
& s'être broüillé même avec quelques  
autres Ministres, qui n'avoient pû souf-  
frir ses excés & ses impostures. Mais  
comme les Catholiques ne scûrent au-  
cun gré de cet aveu à Voetius, & que  
les Protestans ne lui en firent aucun  
crime : on le regarda comme une suite  
du dérèglement de son esprit, auquel  
les uns & les autres étoient déjà tout  
accoûtumés. Il ne falloit point d'autre  
marque de ce dérèglement que la ma-  
lignité avec laquelle il affectoit de faire  
passer M. Descartes pour un *Jesuite sau-  
vage*, afin de le décrier & de le rendre  
odieux par un autre endroit.

Le P. Mersenne feignit de se laisser  
attirer aux enchantemens du discours de  
Voetius ; & pour montrer qu'il étoit  
encore plus ami de la Verité que de M.  
Descartes, il lui promit le ministère de  
sa plume, pourvû qu'on lui fournît de  
la matière & des raisons suffisantes pour  
attaquer les opinions de ce Philosophe.

1640

On pretend que ce Religieux parloit tout serieusement. Voetius en fut si persuadé qu'il fit répandre incontinent le bruit que le P. Mersenne écrivoit contre M. Descartes. Il chercha ensuite des matériaux de tous côtez, & sollicita tous ses amis pour envoyer du secours au P. Mersenne. Mais une année entiere se passa sans qu'il pût faire tenir à ce Père autre chose qu'une comparaison qu'il avoit faite de M. Descartes avec Vanin, le priant de bien faire valoir ce morceau comme une pièce importante, & de mettre dans un beau jour le parallele du nouveau Philosophe avec cet impie qui avoit été brûlé à Toulouze.

*Le Roi  
l'appelle  
à la Cour  
avec des  
proposi-  
tions ho-  
norables,  
mais en  
vain.*

On n'étoit point sans doute si mal intentionné pour M. Descartes à la Cour de France, puisque le Roi Louïs XIII. fit mander sur la fin de cette année ou le commencement de l'autre qu'il vouloit reconnoître publiquement son mérite. Ce Prince averti par le Cardinal de Richelieu, ou par ceux qui lui avoient présenté son livre, que cet ornement de son Roiaume seroit toujours hors de sa place, tant qu'il seroit hors de ses états, songeoit à le placer dans un rang assez élevé,

élevé, soit à la Cour, soit dans le Parle- 1640.  
ment, pour le faire voir à tous les peuples; & à lui faire soutenir ce rang par une grosse pension. Mais il n'y eut point de sollicitations assez fortes pour le faire sortir de sa retraite. Il regardoit les delices de la Cour & les occupations les plus glorieuses des Conseils & des Parlemens, comme également préjudiciables au repos & au loisir dont il avoit besoin pour servir le genre humain dans la profession qu'il avoit choisie. Et faisant infiniment plus de cas des bontez de son Roi que de tous les honneurs & de toutes les richesses dont il l'auroit voulu combler, il aima mieux vivre seul & content dans de perpetuelles reconnoissances pour ces bontez, que de s'exposer au hazard de perdre les avantages de sa Philosophie, sous pretexte de vouloir soutenir le poids de ces honneurs, & de justifier le choix d'un si grand Prince.

1641

## LIVRE SIXIÈME.

*Depuis 1641. jusqu'en 1644.*

I.

Publica-  
tion de ses  
Medita-  
tions Me-  
taphysi-  
ques.

**C**E FUT en 1641. que l'on vid paroître en public le second des Ouvrages de M. Descartes avec le Privilege du Roy & l'approbation des Docteurs à Paris sous le titre de *Meditations touchant la premiere Philosophie, où l'on démontre l'existence de Dieu, & l'immortalité de l'Ame.* Mais il faut remarquer que ce fut contre l'intention de l'Auteur qu'on laissa glisser le mot d'*immortalité* au lieu de celui d'*immaterialité*.

Cet ouvrage dont il pretendoit que nous ne devions la publication qu'à sa conscience, étoit d'une composition plus ancienne, que ses Essais, puisque c'étoit le premier fruit de sa retraite en Hollande. L'importance du sujet l'avoit porté avant que de le mettre sous la presse, à le faire voir aux plus habiles Théologiens de l'Eglise catholique, & à quel-

à quelques sçavans même des autres communions qui passoient pour les plus subtils en Philosophie & en Metaphysique, afin qu'il püst profiter de leurs censures, répondre à leurs difficultez, & faire imprimer leurs objections & ses réponses en même temps que son traité.

Son Manuscrit fut plus d'un an pour cet effet entre les mains du P. Mersenne, qui avoit commission de lui de chercher à cet ouvrage des Censeurs ou des Approbateurs de toute robbe, tandis que de son costé il fit la même chose dans les Pays-bas Catholiques & Protestans. Il voulut même le dédier à Messieurs de Sorbonne, c'est-à-dire à toute la Faculté de Théologie de Paris, par ce dit-il, que *les cavillations de quelques personnes l'avoient fait résoudre à se munir d'oresnavant de l'autorité d'autrui, puisque la Verité est si peu estimée lors qu'elle est seule.* Il recommanda cette affaire au P. Gibieuf de l'Oratoire son ami, qui par sa capacité s'étoit mis en grand credit dans la Sorbonne & parmi tous les habiles gens : & laissa le soin de tout le reste au P. Mersenne.

TANDIS que ce Pere cherchoit des

K vj censeurs

---

II. de  
Abregé  
ce qu'elle  
contient.

censeurs à son ouvrage , & qu'il ramassoit les objections des Théologiens & Philosophes qu'il pouvoit trouver à Paris , il en reçût un Abregé des principaux points qui touchoient Dieu & l'Ame humaine, pour servir d'argument à tout l'ouvrage, qu'il avoit divisé en *six Meditations.*

Dans la *premiere* il propose les raisons pour lesquelles nous pouvons douter generalement de toutes choses , & sur tout des materielles , jusqu'à ce que nous aions établi de meilleurs fondemens dans les sçiences que ceux que nous avons eû jusqu'à present. Il fait voir que l'utilité de ce doute general consiste à nous délivrer de toutes sortes de préjugés , à détacher nôtre esprit des sens , & à faire que nous ne puissions plus douter jamais des choses que nous reconnoissons ensuite être tres-veritables.

Dans la *seconde* il fait voir que l'Esprit usant de sa propre liberté pour supposer que les choses de l'existence desquelles il a le moindre doute n'existent pas en effet , reconnoit qu'il est impossible que cependant il n'existe pas lui même. Ce qui sert à lui faire distinguer les choses



choses qui lui appartiennent, d'avec celles qui appartiennent au corps.

Dans la *troisième* il développe le principal argument qu'il a pour prouver l'existence de Dieu, sans employer aucune comparaison tirée des choses corporelles.

Dans la *quatrième* il prouve que toutes les choses que nous concevons fort clairement & fort distinctement sont toutes vraies. Il y explique aussi en quoi consiste la nature de l'erreur qui se trouve dans le jugement, & le discernement du vrai & du faux.

Dans la *cinquième* il explique la nature corporelle en general. Il y démontre encore l'existence de Dieu d'une nouvelle manière; & il fait voir que la certitude même des démonstrations géométriques dépend de la connoissance de Dieu.

Dans la *sixième* il distingue l'action de l'entendement d'avec celle de l'imagination. Il y montre que l'Âme de l'homme est réellement distincte du corps, & que néanmoins elle lui est si étroitement unie qu'elle ne compose que comme une même chose avec lui.

1641

Il y expose aussi toutes les erreurs qui procedent des sens , avec les moiens de les éviter. Enfin il y rapporte les raisons dont on peut conclurre l'existence des choses materielles.

*Manière  
dont elles  
sont écri-  
tes.*

Il faut remarquer que l'Auteur ne s'est point attaché dans tout cet ouvrage à suivre l'ordre des matières , mais seulement celui des raisons. C'est-à-dire qu'il n'a point entrepris de dire en un même lieu tout ce qui appartient à un même sujet , parce qu'il lui auroit été souvent impossible de le bien prouver , d'autant qu'il y avoit des raisons qui devoient être tirées de bien plus loin les unes que les autres. Mais en raisonnant par ordre , c'est-à dire , en commençant par les choses les plus faciles pour passer ensuite aux plus difficiles , il en déduit ce qu'il a pû tantôt pour une matière , tantôt pour une autre. Ce qui étoit à son avis le vrai chemin pour trouver précisément la Verité, & pour la bien expliquer. Il estimoit que l'ordre des matières n'est bon que pour ceux dont toutes les raisons sont détachées , & qui peuvent dire autant d'une difficulté que d'une autre.

C'est

C'est pour cela qu'il ne jugeoit pas à propos, ni même possible d'inferer dans le texte de ses Meditations la réponse aux Objections qu'on y pourroit faire, parceque cela auroit interrompu toute la suite, & auroit même ôté toute la force de ses raisons, laquelle dépend principalement de ce qu'on doit détourner sa pensée des choses sensibles, d'où la plupart des objections seroient tirées. Mais il avoit mis celles qui lui étoient déjà venuës des Pais-bas à la fin de son traité, pour servir de modèle aux autres s'il en venoit, & pour montrer le rang où l'on pourroit les faire suivre dans l'impression en inserant ses réponses à la fin de chaque objection.

Ces premières objections avoient pour Auteur M. Caterus ou Catters Docteur de Louvain employé dans les Missions de Hollande. Il les accompagna de toutes les honnêtetez & de toute la modestie qui précède & qui conduit ordinairement les vrais sçavans, & les amateurs de la Vérité. Elles étoient adressées à deux de ses amis Bloemart & Bannius, qui étoient aussi ceux de M. Descartes,

*Premieres  
objections*

&

1641.

& qui connoissant la capacité de ce Docteur, les lui avoient demandées les plus fortes qu'il pourroit les faire pour suivre les intentions de nôtre Philosophe. Les deux amis les avoient envoiées à M. Descartes telles qu'ils les avoient reçues, & ce fut à eux pareillement qu'il adressa là réponse qu'il y fit. Il tâcha sur tout de ne pas se laisser vaincre en honnêteté, & en témoignages d'estime pour M. Caterus dont il se fit un nouvel ami pour le reste de ses jours.

## III.

*Secondes  
objections.*

LE PERE Merfenne pour lui faire voir des effets de sa commission, lui envoya dès le mois de Janvier les objections qu'il avoit pû recueillir de la bouche des Théologiens & des Philosophes qu'il avoit consultez dans Paris. Leurs difficultez n'étoient ni fort considérables, ni en grand nombre; quoique ce Pere eût tâché d'y joindre quelques-unes des siennes, & qu'il eût fait son possible pour en faire naître aussi sur sa réponse aux *premières objections*, qu'il lui avoit fait tenir dans le dessein de la faire examiner avec le reste. Il parut à M. Descartes que ces *secondes objections* avoient

avoient été faites par des personnes sincères, & persuadées de la solidité de ses principes. Il y fit une réponse fort exacte. Et parce que les Auteurs de ces objections avoient témoigné par la plume du P. Mersenne que ce seroit une chose fort utile, si à la fin de ses solutions, après avoir premièrement avancé quelques définitions, quelques demandes, & quelques axiomes, il concluoit le tout selon la méthode des Géomètres; afin que d'un seul regard les lecteurs pussent y voir ce qui devoit les satisfaire: il fut ravi qu'ils lui eussent fait une proposition si agréable, & si facile à exécuter. Il joignit donc à sa réponse pour leur satisfaction un autre écrit contenant *les raisons pour prouver l'existence de Dieu, & la distinction qui est entre l'esprit & le corps humain, disposées d'une manière géométrique.*

Il n'avoit pas achevé de répondre aux *secondes objections*, qu'il reçut celles du fameux M. Hobbes Philosophe Anglois qui cherchoit depuis longtemps l'occasion de se faire connoître à lui. Le P. Mersenne la fit naître en lui communiquant la lecture du manuscrit des *Meditations*

1641.

Troisième  
mes objections  
par  
M. Hobbes.

1641

ditations pour y faire des objections ; mais il lui déclara que le moien de mériter son amitié & son estime étoit de ne le pas épargner. M. Hobbes le crut. Le Pere envoiant ces objections à M. Descartes , les avoit accompagnées d'un mot de recommandation pour son ami, afin qu'il connût son merite , & qu'il sçût de quelle Philosophie ce sçavant Anglois faisoit profession.

M. Descartes ravi d'apprendre que le nombre des vrais Philosophes fût augmenté d'un aussi noble sujet qu'étoit M. Hobbes , voulut étudier son génie dans ses objections. Mais il ne les trouva point assez propres pour lui faire juger de sa solidité & de sa profondeur. Il inséra dans le corps même de ces objections la réponse qu'il y fit à chaque article. C'est ce que nous avons sous le titre de *Troisièmes objections*.

*Autres  
objections  
de M.  
Hobbes.*

Nonobstant la prière que M. Descartes avoit faites au Pere Mersenne de ne lui point envoyer d'autres objections que celles qui regarderoient ses Méditations Métaphysiques , ce Père ne pût s'empêcher de lui communiquer les remarques que M. Hobbes avoit

avoit faites sur sa Dioptrique, ni M. Descartes lui refuser la satisfaction de répondre à son ami. M. Hobbes débutoit dans son écrit par un commencement qui ne regardoit point la Dioptrique de M. Descartes. Il y parloit de Dieu & de l'Ame comme de *choses corporelles*. Il y discouroit sur son *esprit interne* qu'il établissoit comme le principe de toutes choses, & il y traitoit beaucoup d'autres sujets étrangers, qui étoient éloignez de ce qu'il avoit entrepris d'examiner. Car encore qu'il prétendît que la *matière subtile* de celui-ci fût la même chose que son *esprit interne*, l'une n'étoit nullement reconnoissable dans l'autre. M. Hobbes fit une longue réplique qui fut envoyée à M. Descartes dès le 7 de Février. Mais tout le commerce de cette paisible dispute residoit dans le P. Mersenne qui en étoit le centre, sans que M. Descartes & M. Hobbes s'écrivissent immédiatement. Leur communication ne s'étendit point au delà, & quoique M. Descartes envoiât une dernière réponse à la réplique de M. Hobbes, il pria ce Père ou de la retenir pour lui seul, ou de la débiter de son chef,

sans

1641

— sans qu'il parût à M. Hobbes ou à d'autres qu'elle fut venue de plus loin que du Couvent des Minimes de Paris.

Il marqua en même temps à ce Père les raisons qu'il avoit de rompre tout commerce avec cet Anglois, afin de pouvoir le conserver au nombre de ces amis du commun qui s'estiment de loin, & qui s'aiment sans communication. Il lui manda de nouveau l'opinion qu'il avoit de cet esprit, qu'il jugeoit opiniâtre, & dangereux même dans la singularité; quoiqu'il ne fût pas doué d'une grande justesse, ni d'une grande force pour le raisonnement.

IV.

—  
Quatriè-  
mes ob-  
jections  
par M.  
Arnaud.

DANS toute la Maison ou Société de Sorbonne, il ne se trouva pas un Censeur de M. Descartes, quelques soins que le P. Gibieuf & le P. Mersenne prissent pour lui en procurer. Il en faut excepter un jeune Docteur ou Licentié, lequel ayant lû autrefois les Essais de la Méthode de nôtre Philosophe avec plaisir, avoit acquiescé au desir du P. Mersenne, espérant retrouver le même plaisir dans la lecture des Méditations.

Ce Docteur étoit le célèbre M. Ar-  
naud



naud âgé pour lors de près de 29 ans. N'ayant pû obtenir du Père Mersenne qu'il liroit les Méditations gratuitement, il se crud obligé de faire deux person- nages dans l'examen qu'on demandoit de lui. Il parut d'abord en Philosophe pour représenter les principales diffi- cultez qu'on pourroit objecter à M. Descartes touchant les deux grandes que- stions de la nature de nôtre Ame & de l'existence de Dieu. Il fit ensuite la fonc- tion de Théologien pour marquer les choses qu'il jugeoit capables de cho- quer les oreilles accoutumées aux ex- pressions ordinaires de sa Théologie.

M. Descartes n'avoit pas encore eu d'adversaire plus raisonnable ni plus ha- bile que ce jeune Docteur qui non con- tent de s'être rendu tres profond dans toutes sortes de connoissances , faisoit encore regner un esprit parfaitement géométrique dans tous ses raisonne- mens. Mais au lieu de perdre le temps à l'admirer , il mit toute son application à lui répondre. Ce qui lui donna d'au- tant plus d'exercice qu'il avoit à satis- faire un esprit auquel il ne lui étoit pas possible d'imposer ou de donner le  
change,

change , & qu'il s'agissoit de foudre en même temps des difficultez tres-solides & tres-subtilement proposées.

Il manda au P. Mersenne qu'il n'auroit pû souhaiter un examinateur de son livre plus clair-voiant & plus officieux. Qu'il en avoit été traité avec tant de douceur & d'honnêteté, qu'il ne pouvoit presque s'imaginer que ce fût un adversaire qui eût voulu écrire contre lui : mais qu'il avoit examiné ce qu'il avoit combattu avec tant de soin , qu'il espéroit que rien ne lui seroit échappé ; & que ses manières vives & pénétrantes à pousser les choses auxquelles il ne pouvoit accorder son approbation, lui faisoient croire qu'il n'avoit point eu la complaisance de lui rien dissimuler.

Il envoya sa réponse au P. Mersenne le jour de Pâques , avec un remerciement à M. Arnaud pour deux bons offices qu'il lui avoit rendus en écrivant contre lui. Le premier étoit d'avoir proposé les raisons de son livre , de telle manière qu'il sembloit avoir eu peur que les autres ne les trouvassent pas assez fortes & convaincantes. L'autre étoit de l'avoir fortifié d'un grand secours

cours en le munissant de l'autorité de saint Augustin, dont la Philosophie avoit pour base & soutien le premier principe de la sienne. 1641

Après avoir considéré longtems la force des argumens de M. Arnaud touchant la Philosophie, il jugea qu'ayant tâché de résoudre ceux qui regardoient la nature de l'ame ou de l'esprit humain, il devoit changer de méthode, craignant de ne pouvoir pas résister à la force de ceux qu'il lui avoit proposez touchant l'existence de Dieu. C'est pourquoi au lieu de se mettre en devoir de soutenir ses efforts comme il avoit fait jusques-là, il voulut imiter ceux qui ont à se défendre contre un adversaire qui a l'avantage : & il ne s'étudia plus qu'à éviter adroitement les coups plutôt que de s'opposer directement à leur violence.

Quand il en fut venu à la réponse qu'il avoit à faire aux difficultez qui pouvoient arrêter les Théologiens, il déclara qu'il s'étoit opposé aux premières raisons de M. Arnaud ( concernant l'esprit humain ; ) qu'il avoit tâché de parer les secondes ( concernant l'existence

tence de Dieu ; ) mais qu'il donnoit entièrement les mains aux *troisièmes*, excepté la dernière qui concernoit l'Eucharistie, à laquelle il entreprit de répondre.

M. Arnaud avoit donné à M. Descartes divers avis également importants & judicieux pour aller au devant des chicanes qu'on pouvoit appréhender de la part des esprits mal intentionnez. M. Descartes voulant faire voir la déférence qu'il avoit pour son jugement & l'estime qu'il faisoit de ses conseils, envoya au P. Mersenne separément de sa réponse les endroits que ce Docteur jugeoit à propos de retoucher & de changer dans ses Meditations. Il pria ce Pere de faire mettre les additions ou corrections dans le texte même de son ouvrage, mais separées avec des crochets par manière de parentheses, afin de montrer la docilité qu'il avoit pour les avis d'autrui, sans prétendre s'en attribuer la gloire, & d'exciter par une generosité si modeste tous ses examinateurs & ses adversaires mêmes à lui donner de semblables avis dans l'espérance d'une justice semblable.

Il souhaitoit que M. Arnaud vît sa réponse afin qu'il en jugeât, & qu'il pût lui communiquer ses répliques ou lui donner de nouveaux avis. Mais la chose n'alla pas plus loin : & M. Arnaud témoigna au P. Mersenne qu'il se tenoit pleinement satisfait. Il ajouta qu'il avoit lui-même enseigné, & publiquement soutenu la même Philosophie en partie ; qu'elle avoit été fortement combatuë en pleine assemblée par plusieurs sçavans hommes, mais qu'elle n'avoit pû être abatuë ni même ébranlée.

Cette disposition forma dans M. Descartes un préjugé pour sa Philosophie d'autant plus avantageux, qu'il jugeoit cet Adversaire moins capable d'erreur dans ses connoissances, ou de dissimulation dans sa conduite. Il ne fit point difficulté de mander depuis aux Pères de l'Oratoire, que tout jeune Docteur que fût M. Arnaud, il ne laissoit pas d'estimer plus son jugement que celui d'une moitié des Anciens de toute la Faculté.

De toutes les objections qui se firent contre ses Meditations, il ne s'en trouva point à qui le Public fist plus d'hon-

L neur

*Estime &  
amitié de  
M. Des-  
cartes  
pour M.  
Arnaud.*

neur qu'à celles de ce Docteur : & M. Descartes les jugeant préférables à toutes les autres, ne fut point honteux de s'en faire honneur de son côté comme d'un nouvel appui pour la Philosophie. Il ne tint pas à lui qu'il n'entretint cette habitude naissante avec un ami de cette importance. Mais M. Arnaud, quoique grand Philosophe & grand Geomètre, avoit deslors tellement devoié son temps à la Theologie, qu'il ne lui en restoit presque plus pour les exercices des sciences humaines. De sorte qu'ils s'aimerent depuis sans beaucoup de communication, mais néanmoins avec tant de sympathie du côté de M. Descartes, qu'il croioit avoir sujet de craindre que les ennemis de M. Arnaud ne fussent aussi les siens.

## V.

*Chaque-  
mes obje-  
tions par  
M. Gas-  
sendi.*

O U T R E les objections de M. Hobbes & de M. Arnaud il reçût encore celles de M. Gassendi, qui étoit venu de sa province à Paris fort à propos pour y travailler. L'amitié de ces deux Philosophes étoit assez ancienne, mais elle n'étoit jamais montée jusqu'au degré où les amis ne sont plus en état de découvrir ou de se reprocher leurs défauts.

Telle

Telle qu'elle étoit dans les commencemens de leur connoissance , M. Descartes l'avoit toujours conservée dans une situation égale : mais depuis l'edition de son traité des Méteores , il n'en étoit plus de même du côté de M. Gassendi. M. Descartes n'avoit pas oublié dans ce traité le phénomène des Parhélies ou faux soleils qui avoient paru à Rome en 1629, & dont M. Gassendi avoit fait une dissertation. Mais son silence fut un sujet de chagrin & de refroidissement pour celui-ci, qui trouva mauvais que M. Descartes n'eût point fait mention de lui en cette occasion.

*Origine  
de la  
broüillerie  
de M.  
Gassendi  
avec M.  
Descartes*

Cette mauvaise disposition de l'esprit de M. Gassendi accompagnée d'une jalousie secrète, que la reputation ou les desseins de nôtre Philosophe avoient fait naître en lui , fut un préservatif excellent contre sa douceur naturelle , qui auroit été à craindre dans ses objections contre les Meditations Metaphysiques, où M. Descartes avoit besoin de toute la severité des plus habiles censeurs. Il n'oublia rien pour se bien acquiter de la refutation qu'il avoit entreprise ; mais sur la fin de son ouvrage reprenant sa

complaisance qu'il avoit tâché de suspendre dans le corps de l'Ecrit, il protesta que son dessein en écrivant contre M. Descartes n'avoit été que de s'entretenir dans l'honneur de son amitié. Il ajouta que s'il lui étoit échappé quelque chose de trop dur, il le desavoüoit sur l'heure, & consentoit que tout ce qui pourroit déplaire à M. Descartes fût rayé de son Ecrit.

Ses honnêtetez ne se bornèrent pas à une si belle fin. Il écrivit encore en particulier une lettre pleine d'éloges non seulement pour l'esprit de M. Descartes, mais pour l'ouvrage même qu'il avoit entrepris de censurer. Mais ce qu'il ajouta ensuite touchant la nécessité où l'avoit mis le P. Mersenne de lui envoyer ses doutes & ses scrupules; touchant sa prétendue incapacité; touchant la foiblesse de ses raisonnemens, & l'inutilité de ses reflexions; étoit le fruit d'une dissimulation si fine & si approchante de la modestie, que plusieurs ne firent point difficulté de la préférer à la sincérité simple & austère de Monsieur Descartes, & d'improver la droiture choquante avec laquelle

le



le celui-ci jugea à propos de lui ré- 1641  
pondre.

Ce langage affecté de M. Gassendi n'étoit que pour M. Descartes. Il en avoit un autre pour ceux avec lesquels il traitoit sans dissimulation, tels qu'étoient les Ministres Daillé en France & Rivet en Hollande. Il ne fut pas honteux d'avoüer à ce dernier, *qu'il n'avoit examiné de si près la Metaphysique de M. Descartes, que parce qu'il n'avoit pas reçu de lui toute l'honneste qu'il en attendoit en une certaine occasion.*

Mais quoique sa vengeance fût sans fondement & tres-injuste en elle-même, elle fut néanmoins utile à M. Descartes, qui reçût son écrit par la voie du P. Merfenne sous le titre de *Disquisitio Metaphysica, seu Dubitationes*, &c. Il y repondit d'une manière moins affectée sans doute que n'avoit été celle de M. Gassendi, dont le stile lui parut tres-beau & tres-agréable, quoi qu'il voulût se persuader qu'il avoit moins employé les raisons d'un Philosophe pour refuter, les opinions que les artifices d'un Orateur pour les éluder. Mais

le desir de ménager davantage son Adversaire l'empêcha de soutenir le caractère de sa simplicité ordinaire. Car s'étant mis en tête de faire répondre *l'Esprit* à la *Chair*, comme si c'étoient deux personnages qu'il eût voulu introduire sur le théâtre, il donna lieu à M. Gassendi de se reconnoître sous celui de la *Chair*. Ce fut en vain qu'après avoir levé le masque il fit les éloges de M. Gassendi. Celui-ci s'imagina qu'il avoit voulu payer ses complimens en especes semblables. Il lui en fit une querelle, que quelques uns de ses amis, & quelques esprits broüillons eurent grand soin d'entretenir par de faux rapports & des médifances, qui détruisirent une partie de la charité que ces deux Philosophes chrétiens se devoient l'un à l'autre. L'Ecrit de M. Gassendi avec la réponse de M. Descartes est ce qui compose les *cinquièmes objections* dans le livre des *Meditations*.

*Sixièmes  
objections*

Cependant le P. Mersenne ramassoit tout ce qu'il pouvoit tirer d'objections dans Paris & les Provinces, & les envoioit à M. Descartes à mesure qu'il les recevoit, outre celles qu'il tâchoit de

de former lui même par une étude réitérée de ses Meditations. M. Descartes les voiant de diverses pieces & de compositions différentes tâcha de leur donner quelque ordre. Il les renvoia ensuite avec la réponse qu'il y fit au P. Mersenne, qui les nomma *sixièmes objections*; après quoi il fit achever l'impression du livre des Meditations.

PENDANT que M. Descartes étoit occupé de ses réponses aux objections que l'on faisoit à ses Meditations Métaphysiques, le Ministre Voetius procura un grand renfort à la faction par le Rectorat de l'Université d'Utrecht, où il s'étoit fait élever le 16 de Mars en 1641.

Regius le voiant ainsi revêtu de presque toute l'autorité qui étoit nécessaire pour l'exécution des desseins qu'il avoit sur M. Descartes & sur lui, chercha tous les moiens de le gagner, ou de prévenir au moins les effets de sa mauvaise volonté. Le Recteur fut charmé d'abord de ses soumissions, & voiant qu'il lui offroit de si bonne grace ses theses à corriger, il se contenta d'y faire quelques notes pour sauver l'honneur de la Philosophie ancienne, & il lui

L iv laissa

1641

VI.

*Voetius  
devient  
Recteur  
de l'Uni-  
versité  
d'Utrecht*

1641

laissa ses paradoxes ou nouvelles opinions par manière de corollaires, avec la permission de mettre même le nom de M. Descartes à la tête de ses theses.

*Theses de Regius.*

La premiere dispute de ces theses se fit le 17 d'Avril. Regius y présidoit, & celui qui la souûtenoit étoit le Sieur *Jean de Raey* qui vit encore, & qui s'est rendu depuis fort celebre par ses écrits & son sçavoir. L'habileté du President & du Répondant à faire triompher les opinions nouvelles fit bientôt repentir Voetius de toutes ses condescendances. Il prit occasion d'un tumulte & de quelques sifflemens que les Professeurs Peripatericiens firent faire à leurs Ecoliers contre Regius, pour rentrer dans le dessein qu'il avoit eu de lui faire perdre sa chaire, & de le chasser de l'Université.

Regius pour se défendre fit imprimer une exposition simple de cette premiere dispute. Il demanda en même temps du secours à M. Descartes, & lui envoya la suite des theses qu'il devoit encore faire souûtenir le 5. de May, avec les remarques que le Recteur y avoit faites avant que de les lui passer. M. Descartes ne trou-

va rien de trop déraisonnable dans les remarques du Recteur. Mais s'étant rendu à la prière que Regius lui faisoit d'examiner ses theses à toute rigueur, il y corrigea diverses choses qu'il auroit été fâché qu'on pût lui attribuer. Car on croioit déjà tout communement dans le pays que Regius n'avoit point d'autres opinions que celles de M. Descartes. De sorte que le monde n'étant plus en état de se defaire de cette pensée, il étoit important que M. Descartes ne passast rien à Regius qu'il ne voulût bien adopter, & dont il ne pût avantageusement entreprendre la défense.

Il commençoit deslors à remarquer des semences d'erreur dans ce que Regius imaginoit de sa tête, & sur tout en ce qui concerne l'Ame raisonnable; mais il étoit encore le maître de son esprit, & il n'avoit aucun sujet de se plaindre de sa docilité.

Les secondes theses soutenues le 5. de May ne firent pas moins d'éclat que les premières. Elles furent suivies pendant tout l'Esté de diverses autres disputes, qui ne servirent qu'à augmenter la jalousie qu'on avoit de sa réputation, & à

aigrir les esprits des autres Professeurs déjà mal disposez pour lui. De sorte qu'on prit une resolution serieuse de s'opposer aux progrès de ses nouveautés, & d'en faire la cause commune de l'Université contre lui & M. Descartes. Voetius qui avoit été jusques là retenu exterieurement par les soumissions de Regius, leva enfin le masque, & se déclara le chef de ses adversaires, sous pretexte que dans quelques endroits de ses dernières theses il s'étoit glissé quelques expressions differentes du langage ordinaire de l'Ecole, qu'il ne lui avoit pas montrées.

Ce Ministre n'ayant plus rien à esperer du P. Merfenne, qui, pour toute la refutation qu'il en attendoit, ne lui avoit envoié qu'une sage reprimende sur l'injustice de sa conduite, prit le parti d'attaquer M. Descartes par deux endroits; premierement par la dispute en opposant ses theses à celles de Regius, & ensuite par la plume en refutant ses écrits. En qualité de Recteur il ordonna à Stratenus Professeur en Medecine & à Ravensperger Professeur en Mathematiques de refuter toutes ses nouvelles

nouvelles opinions dans leurs thèses de Novembre & de Decembre. Pour lui il se reserva le soin d'attaquer dans ses thèses de Theologie ce qu'il jugeoit être préjudiciable à la Religion.

Comme les dernieres thèses de Regius étoient remplies de diverses questions qui n'avoient point de rapport ni de liaison entre elles, & comme elles étoient plutôt selon la fantaisie de ceux qui les souvenoient que de celui qui y présidoit : quelqu'un des Souvenans avoit mis inconsidérément dans une de leurs assertions, Que de l'union de l'Ame & du Corps il ne se faisoit pas *un être de soy, mais seulement par accident* : appellant être par accident tout ce qui étoit composé de deux substances tout-à-fait différentes ; sans nier pour cela l'union substantielle par laquelle l'Ame est jointe avec le Corps, ni cette *aptitude* ou inclination naturelle que l'une & l'autre de ces parties ont pour cette union. Regius voiant que ces expressions déplaisoient à M. Descartes qui les trouvoit trop dures, tâcha de s'excuser auprès de Voetius. Mais ce fut en vain. Ce Ministre en prit occasion pour

*Th. ses de  
Voetius  
contre  
Regius.*

1641

le faire déclarer heretique & proceder à sa déposition. Au nom de la Faculté Theologique, c'est-à-dire, de lui-même, de ses deux collegues Charles *Dematius* & Mainard *Schotanus* & des Pasteurs de la ville, il ordonna que les étudiants en Theologie s'abstiendroient des leçons de Regius comme de dogmes pernicious à la Religion. Il fit ensuite imprimer des théses qu'on devoit soutenir au mois de Decembre contre les paradoxes de l'être par accident dans l'homme; du mouvement de la Terre; & de l'opinion qui rejette les formes substantielles. Son dessein étoit de les faire signer auparavant par les deux autres Professeurs en Theologie, & par tout ce qu'il y avoit de Theologiens qui étoient Ministres ou Predicateurs dans la ville; de députer ensuite vers le Magistrat, pour lui donner avis que Regius auroit été condamné d'hérésie par un consistoire ou assemblée Ecclesiastique, afin que par ce moien le Magistrat ne pût se dispenser honnêtement de l'ôter de la chaire.

Regius aiant eu vent de ce qui se tramoit contre lui, alla promptement aver-

tir



tit M. Vander-Hoolck l'un des consuls  
qui le protegeoit , & qui étoit ami inti-  
me de M. Descartes. Le consul manda  
le Recteur Voetius ; lui ordonna de cor-  
riger ses théses , d'en ôter le titre , &  
tout ce qui pourroit interesser la reputa-  
tion de Regius. Le Recteur qui devoit  
lui-même présider à ces théses fort  
étourdi de l'ordre du Consul ne parla  
plus de consistoire ni de signature. Mais  
comme les endroits des théses qui re-  
gardoient Regius & M. Descartes  
étoient déjà imprimez , & qu'on étoit  
à la veille de les soutenir , il se servit de  
ce pretexte pour couvrir sa desobeissan-  
ce & sa mauvaise volonté.

Ces théses furent soutenues les 18,  
23 & 24 de Decembre. Le répondant  
qui s'appelloit Lambert Vauden *Water-  
laet* s'y signala autant que son Presi-  
dent contre les opinions nouvelles , dé-  
fenduës avec une ardeur égale par les  
opposans, qui étoient presque tous éco-  
liers de Regius. Le President se voyant  
sur la fin un peu trop pressé par l'un des  
Opposans qui ne vouloit pas se paier de  
ses réponses , ne put se tirer d'embaras  
qu'en disant par dépit , *Que ceux qui*

ne s'accoutumeroient pas de la maniere ordinaire de philosopher, pouvoient en attendre une autre de M. Descartes, comme les Juifs attendent leur Elie qui doit leur apprendre toute verité.

## VII.

*Tempête  
excitée  
contre  
Regius.*

VOETIUS parut triompher de la Philosophie nouvelle pendant les trois jours de l'action publique selon la methode des colleges concernant l'issuë des thèses. Mais Regius prévoyant que s'il ne disoit mot, plusieurs le croiroient serieusement vaincu : & d'un autre côté, que s'il entreprenoit de se défendre par des theses publiques, on ne manqueroit pas de lui étouffer la voix par des huées, des sifflemens, & des battemens de mains, comme on avoit fait à ses dernieres theses du 8 de Decembre, prit le parti de répondre par écrit aux theses de Voetius. Il envoya sa réponse à M. Descartes pour l'examiner, en lui marquant néanmoins que les esprits s'aigriroient de plus en plus contre lui, & que le Consul Vander-Hoolck étoit d'avis qu'il gardât le silence.

*Avis de  
M. Des-  
cartes  
à Regius.*

M. Descartes informé par le Colonel Alfonse de tout ce qui s'étoit passé

à Utrecht, fit sçavoir à Regius qu'il 1642.  
étoit de même avis que le Consul.  
Que sa pensée avoit toujourns été qu'il  
né falloit point proposer d'opinions  
nouvelles comme nouvelles ; mais  
qu'en retenant le nom & l'apparence  
des anciennes, on devoit se contenter  
d'apporter des raisons nouvelles, &  
employer les moiens propres à les fai-  
re goûter. " Qu'étoit-il nécessaire, lui  
dit-il, que vous allassiez rejeter si pu-  
bliquement les *formes substantielles* &  
*les qualitez reelles* ? Ne vous souvenez  
vous pas que j'avois déclaré en termes  
exprés dans mon traité des Méteores,  
que je ne les rejettois pas, & que je  
ne pretendois pas les nier : mais seu-  
lement qu'elles ne m'étoient pas ne-  
cessaires pour expliquer ma pensée, &  
que je pouvois sans elles faire compren-  
dre mes raisons. Si vous en aviez usé  
de même, aucun de vos auditeurs ne  
se seroit revolté, & vous ne vous se-  
riez point fait d'adversaires.

Mais sans s'amuser à condamner  
inutilement le passé, il faut songer à  
faire un bon usage de l'avenir. Il ne  
s'agit plus que de défendre avec la  
plus

„ plus grande modestie qu'il vous sera  
 „ possible , ce qu'il y a de vrai dans  
 „ ce que vous avez proposé ; & de cor-  
 „ riger sans entêtement ce qui ne paroît  
 „ pas tel , ou qui est mal exprimé : étant  
 „ persuadé qu'il n'est rien de plus  
 „ louable , ni de plus digne d'un Philo-  
 „ sophe que l'aveu sincere de ses fautes.

Ces remontrances non plus que les  
 avis du Consul Vander - Hoolck , du  
 Conseiller Van Leeuv , du Colonel Al-  
 phonse , & du Professeur Emilius ne  
 purent changer la resolution de Regius ;  
 qui jugea que si sa réponse n'étoit bon-  
 ne pour le Public , elle seroit au moins  
 de quelque utilité pour ses écoliers. M.  
 Descartes touché de son entêtement  
 crut devoir user de quelque condescen-  
 dance pour ne le pas rebuter : & après  
 avoir corrigé son écrit sur ses instan-  
 ces réitérées , il lui dressa un nouveau  
 projet de réponse rempli de termes  
 obligeans & de louanges pour Voetius.  
 Il lui fournit des formules d'estime pour  
 les autres , & de modestie pour lui mê-  
 me. Ce modele de réponse avec les  
 matières , les raisons , & les moiens de  
 la remplir nous est resté parmi ses let-

tres, comme l'un des plus beaux monumens de sa douceur & de sa prudence. Mais quoiqu'il lui eût marqué de nouveau que son silence vaudroit encore mieux que la meilleure réponse du monde, il ne laissa point de publier son écrit, dont le succès répondit aux apprehensions qu'on en avoit eues.

En effet on le fit passer pour un libelle imprimé sans ordre du Magistrat par un Imprimeur catholique, débité par un Libraire remontrant contre l'honneur du Recteur, de toute l'Université, & même de la Religion Protestante. Voetius obtint que le Juge de Police en feroit les exemplaires. Ce qui ayant rendu le livre plus rare, & l'ayant fait rechercher avec plus d'empressement, irrita le Recteur de telle sorte, qu'ayant gagné par ses intrigues la plupart des Professeurs de l'Université & des Senateurs du conseil de ville, il obtint un decret des Magistrats, puis un jugement de l'Université contre la Philosophie nouvelle, pour défendre à Regius d'enseigner autre chose que la Medecine, & de tenir des conferences particulieres.

*Voetius  
fait défendre  
la  
Philosophie  
nouvelle.*

1642

Regius manda toutes ces procédures à M. Descartes le 31 de Mars 1642; & lui envoya le decret des Magistrats du 15 du mois, avec le jugement de l'Université, & les thésés du jeune Voetius fils du Recteur. M. Descartes lui récrivit qu'on pouvoit negliger ces thésés, & même le jugement de l'Université, qui étoit un acte illegitime & irregulier: mais qu'il n'en étoit pas de même du decret des Magistrats, que le Senat n'avoit donné que pour se délivrer des importunités de Voetius & de ses collègues. Il lui conseilla de suivre le decret à la lettre, & de n'enseigner autre chose que la Medecine selon Hippocrate & Galien, ajoutant que la vérité ne tarderoit pas à se faire rechercher quelque part qu'elle se trouvât.

Cependant Voetius non content de ces procédures écrivoit & faisoit écrire par son fils & ses disciples contre la réponse de Regius. Son fils publia ses thésés en faveur des *Formes substantielles*; & Waterlaet son écolier imprima un libelle sous le titre de *Prodrome*, comme si c'eût été l'avancoureur de celui qu'il préparoit lui-même, mais dont

dont la fortune ne fut pas si heureuse. Car voiant que les gens de bien n'étoient pas fort contens de ses manières à Utrecht, & l'ayant envoié à Leyde pour l'y faire imprimer sous la direction d'un Moine renegat : Le Recteur de cette Université qui étoit Golius le supprima avant qu'il fût entièrement imprimé, & le Moine prit la fuite.

LES BONNES nouvelles que M. Descartes receut en ce temps-là touchant le succès de sa Philosophie en France, & sur tout de la part des Peres de l'Oratoire dont il avoit alors l'approbation universelle servirent un peu à dissiper la mortification qu'il recevoit à Utrecht.

Les Jesuites paroissoient un peu plus partagez. Les uns se contentoient de goûter ses principes & ses raisonnemens, ou de louer ses bonnes intentions & ses efforts, sans aller au delà : les autres ne faisoient point difficulté d'embrasser sa Philosophie & de s'en déclarer les Sectateurs. Personne n'alla plus loin que le P. Vatiér qui lui manda

VIII.

*Sentimens favorables des Peres de l'Oratoire & des Jesuites pour la Philosophie de M. Descartes.*

da nettement qu'il avoit fort approuvé tout ce qu'il avoit écrit, sans en excepter son explication de l'Eucharistie ; & le P. *Mesland*, qui pour faire honneur à sa Philosophie, composa un abregé de ses Meditations Metaphysiques, & les mit en stile scholastique, & intelligible aux esprits les plus mediocres.

Le Cartésianisme faisoit de grands progrès dans la compagnie des Jesuites, non seulement en Flandre, mais même en France sous la protection des deux principaux de cet ordre, je veux dire du Pere Charlet Assistant François du General à Rome, & du Pere Dinet Provincial à Paris, puis Confesseur du Roy Louis XIII. qui honoroient M. Descartes de leur estime & de leur amitié, & qui l'encourageoient à continuer.

*Le Pere Bourdin écrit contre les Meditations.*

Mais entre tant d'amis & de sectateurs qu'il pouvoit conter parmi les Jesuites, il ne devoit pas douter qu'il n'eût quelques envieux qui parloient mal de ses écrits, & qui le décrioient sourdement. Le P. Bourdin en usoit avec lui de meilleure foi, depuis que sa dispute sur la Dioptrique l'eût rendu son



son Adversaire. Il voulut l'attaquer ouvertement par des objections qu'il fit contre ses Meditations , en protestant néanmoins qu'il ne *blesseroit point les loix de l'amitié qui étoit entre-eux , ni les regles de l'honnêteté qui se pratique entre-les sçavans.*

M. Descartes prétendant qu'il avoit fort mal observé ses conditions , outre la Réponse qu'il fit à ses objections , écrivit pour s'en plaindre au P. Dinet , qui étoit encore Provincial, une longue lettre en forme de dissertation , où il fit aussi une description des troubles d'Utrecht , & dépeignit le Ministre Voetius dans toutes ses intrigues. Les couleurs qu'il y employa furent des semences pour de nouveaux chagrins qu'il eut à recueillir dans la suite des temps de la part de Voetius & de sa cabale. Mais le mécontentement qu'il avoit reçu du P. Bourdin aboutit à une bonne reconciliation , qui fut accompagnée d'une amitié solide qu'ils se jurèrent depuis par l'entremise du P. Dinet & de quelques autres Jesuites des plus confiderez de la compagnie.

L'écrit du P. Bourdin contre les Meditations

ditions avec la Réponse de M. Descartes & la lettre au P. Dinet fut imprimée sous le titre de *Septièmes objections* à la fin de la seconde édition latine des *Meditations*, qui se fit à Amsterdam en 1642.

## IX.

M. Descartes demeure à Eyndegest où Sorbierre le connoît

DEPUIS Pasques de l'année precedente M. Descartes s'étoit logé dans le château d'un village nommé Eyndegest ou Endegest à une demi lieuë de Leyde du côté de la mer dans une des plus belles situations de la Hollande. Là il recevoit des visites plus volontiers qu'il n'avoit fait ailleurs, soit que l'âge & les disputes l'eussent humanisé plus qu'auparavant, soit qu'il fallût accorder quelque chose au bruit de sa réputation ou aux agrémens de sa demeure. Il y fut visité au commencement de l'année 1642. par *Samuel Sorbierre* Provençal homme d'esprit, & curieux de connoître les vertus & les vices des sçavans de son temps. Il crut devoir étudier M. Descartes plus dans ses conversations que dans ses livres. Mais la taciturnité de nôtre Philosophe fut un grand obstacle à ses desseins. Et quoiqu'il en ait dit beaucoup de bien, il faut avouer

avouër que le desir de servir M. Gassendi & de les broüiller ensemble lui a fait commettre bien des injustices à l'égard de M. Descartes.

C'étoit par un autre esprit , & par d'autres interests que Regius rendoit à M. Descartes de frequentes visites dans Eyndegeest qu'il regardoit comme son école. Ce fut là qu'il connut l'Abbé Picot , qui depuis la fin de l'année precedente étoit venu voir nêtre Philosophe avec l'Abbé de Touchelaye le puisné , & qui lui servoit presque de secrétaire pour répondre à sa place aux questions de Physique & de Mathématiques qu'on lui faisoit.

*Regius & Puot se voient à Eyndegeest.*

Cependant Monsieur le Duc de Luines fit pour l'utilité de tous les François une traduction des Meditations de M. Descartes en langue vulgaire. M. Clerfelier l'un des plus zelez & des plus vertueux amis de M. Descartes excité par cet exemple en fit une des Objections & des Réponses jointes à cet ouvrage. Ces deux traductions furent données à M. Descartes long - temps après pour les revoir ; ce qu'il fit avec tant d'exactitude qu'il leur communi-

qua

*Traduction enFrançoise des Meditations.*

1642 qua un caractère d'original, & les rendit même meilleures que son latin.

X. *Livres de Voetius contre M. Descartes* TANDIS que les amis que M. Descartes avoit en France venoient en foule à Eyndegeest, où ils sçavoient qu'il s'étoit rendu plus visible qu'ailleurs; les ennemis de sa Philosophie avançoient leurs desseins à Utrecht. Voetius las d'écrire des libelles sous son nom contre elle, & contre la personne de M. Descartes & de Regius, avoit debauché un jeune Professeur de Groningue nommé *Schoockius* qui avoit été de ses Ecoliers, pour prendre la plume, ou lui prêter au moins son nom, dans le dessein de faire croire au Public que M. Descartes avoit encore d'autres ennemis que lui.

Il avoit sous la presse un nouveau libelle contre lui à Utrecht: & sçachant que M. Descartes à qui l'on en envoioit les feüilles le réfutoit à mesure qu'on l'imprimoit, il en mit la copie entre les mains de *Schoockius* pour en prendre le soin; & lui fit mettre son nom à la tête, afin de faire condamner M. Descartes de précipitation, & de pouvoir le traiter comme un calomniateur & un imposteur qui lui attribuoit les livres d'autrui.

Il arriva cependant un incident qui fit diversion à ce libelle & à la réfutation, par un autre libelle que Voetius fit dans l'intervalle de l'impression contre les Magistrats & la Bourgeoisie de Bosleduc, c'est-à-dire contre la confrérie de N. D. du Rosaire, qui depuis la réduction de cette ville étoit devenuë commune aux Protestans & aux Catholiques par une convention de Police. Le Ministre *Desmarets* le refuta par ordre de Messieurs de Bosleduc. Mais comme il avoit écrit plutôt pour ces Messieurs que contre Voetius, M. Descartes se chargea de suppléer à ce dernier point ; & s'attira ainsi l'estime des principaux de Bosleduc, & l'amitié particulière de Desmarets, quoique son intention eût été non de faire sa cour aux Protestans, mais de rendre service à la Religion catholique. Il ne se mit pas en peine d'en faire un traité à part : mais il joignit cet écrit de suite à la réfutation qu'il avoit commencée de l'autre libelle qui devoit porter le nom de Schoockius ; & il continua cette réfutation après l'écrit concernant la confrérie, comme si ce

Contre la  
confrérie  
de N. D.  
de Bosle-  
duc.

1643 n'eût été qu'un même ouvrage.

---

XI.

*Livre de  
Voetius  
& de  
Schoockius  
contre M.  
Descartes.*

LE LIVRE que Schoockius faisoit imprimer sous les ordres & la direction de Voetius ne parut à Utrecht qu'au mois de Mars de l'an 1643. sous le titre double de *Philosophia Cartesianiana, sive Admiranda methodus nova Philosophia Renati Descartes*. L'auteur avoit affecté l'équivoque dans l'un & dans l'autre titre, afin de tromper plus sûrement ceux dont il apprehendoit d'estre refuté. Le livre estoit muni d'une longue preface contre la lettre de M. Descartes au P. Dinet que Voetius avoit fait condamner dans le Consistoire comme injurieuse à la Religion reformée & au principal Ministre de la ville.

*Réponse  
de M.  
Descartes*

Peu de jours après l'on vid paroître à Amsterdam la réponse de M. Descartes, sous le titre d'*Epistola Ren. Descartes ad celeberrimum virum D. Gilbertum Voetium, in quâ examinantur duo libri nuper pro Voetio Ultrajecti simul editi, unus de confraternitate Marianâ, alter de Philosophiâ cartesianâ*. L'ouvrage quoique assez court se trouve divisé en neuf parties que l'auteur n'a

n'a point jugé nécessaire de lier ensemble par une suite trop raisonnée. La 1. la 3. la 5. la 8. & la 9. contiennent la réponse au livre de la *Philosophie cartésienne*, ou de la *Methode admirable*. La 6. est un examen du livre contre la Confrérie de N. D. de Bosleduc. La 2. & la 7. sont une espèce d'information particulière que l'on fait de la conduite de Voetius. La 4. est un jugement de ses livres & de sa Doctrine.

Cet ouvrage fut deferé par Voetius aux Magistrats avec la lettre au P. Dinet, comme deux libelles injurieux au Ministère Evangelique. Il en obtint un A cte le 23. de Juin qu'il fit publier au son de la cloche. M. Descartes aprenant par cet acte que non seulement ses deux écrits avoient été condamnez, mais que lui-même étoit cité publiquement pour les verifier devant des Juges incompetens, répondit à cette publication par un écrit Flamand, datté du 6. de Juillet à Egmont de Hoef, où il étoit allé demeurer dès le 1. de May après avoir quitté le voisinage de Leyde. Il s'offrit en même temps à verifier tout ce qu'il avoit avancé dans ses

1643

Proce-  
dures  
d'Utrecht  
contre M.  
Descartes.

1643

deux écrits, quoi qu'il ne se reconnût point justiciable de leur tribunal. Voetius qui ne pouvoit prouver autre chose contre lui, sinon qu'il lui avoit attribué le livre qui portoit le nom de Schoockius, aiant suborné cinq témoins tres-récusables à M. Descartes, pour déposer sur le fait de calomnie & de diffamation, obtint une sentence contre M. Descartes le 23 de Septembre. Dix jours après il le fit citer par l'Officier de Justice pour comparoître devant le Magistrat comme criminel.

*Schoockius  
est cité à  
Gronin-  
ghe.*

M. Descartes ne fut averti de toutes ces procedutes que vers le milieu d'Octobre : & sans sçavoir qu'elles fussent encore si avancées, ni même qu'on y eût violé toutes les formes de justice comme il l'apprit depuis, il employa l'autorité du Prince d'Orange par le moyen de M. de la Thuillerie Ambassadeur de France pour remedier à ce desordre. Le Prince d'Orange fit arrester les procédures des Magistrats de la ville par les Estats de la Province particulière d'Utrecht. Mais M. Descartes ayant sceu que Schoockius pour favoriser Voetius s'étoit déclaré seul

Auteur



Auteur du livre qui portoit son nom ,  
il prit le parti de le citer personnelle-  
ment à Groningue devant ses Juges  
naturels, afin d'y répondre en son nom  
des calomnies dont ce livre étoit rempli.

1643

LE CHAGRIN qu'eut Voetius du  
mauvais succès de ses intrigues, produi-  
sit un nouveau libelle qu'il fit paroître  
peu de temps après contre ses Medi-  
tations Metaphysiques, sous le faux  
nom de Theophile Cosmopolite. L'ou-  
vrage tomba dès sa naissance, parce que  
le public eut horreur non seulement de  
l'extravagance du stile & de la gros-  
siereté des injures, mais encore de l'im-  
posture qui y regnoit depuis le titre jus-  
qu'à la fin.

XII. &  
XIII.

Libelle de  
Voetius.

Il n'en fut pas de même à l'égard  
d'un nouvel écrit que M. Gassendi ve-  
noit de composer sous le titre d'*Instan-  
ces* pour répliquer à la réponse que M.  
Descartes avoit faite à ses Objections  
sur les Meditations. L'auteur avoit fait  
courir cet écrit de main en main dans  
Paris avant que de l'envoyer à M. Sor-  
bière pour le faire imprimer à Amster-  
dam.

Instances  
ou repli-  
que de M.  
Gassendi.

M. Descartes en fut averti : mais

M iij n'ayant

n'ayant pas le don de dissimulation, il alla innocemment découvrir à M. Sorbière ce qu'il pensoit d'une semblable conduite. Ne sçachant pas qu'il parloit à l'espion de M. Gassendi qu'il recevoit chez lui comme un ami, il luy declara un peu trop franchement que c'étoit M. Gassendi qu'il avoit dans la pensée, lorsqu'il s'étoit plaint de certaines gens qui donnoient à lire secrettement à ses ennemis ce qu'ils écrivoient contre lui. M. Sorbière qui en avoit été le sollicitateur, ne laissa point perir cette declaration : & après l'avoir envenimée de la manière qu'il jugeoit la plus propre pour blesser M. Gassendi, il la lui envoya en lui marquant que puisque M. Descartes trouvoit mauvais qu'il tint ses *Instances* ou repliques cachées, il devoit lui donner la satisfaction de les voir paroître en public.

M. Gassendi lui envoya donc sa copie dont il lui abandonna la disposition, sans autre obligation que celle de se souvenir que son écrit n'avoit été fait que pour ceux de leurs amis qui ne pouvoient souffrir que M. Descartes se vantast d'avoir eu des *Adversaires*. M. Sorbière

bière fit imprimer l'ouvrage à Amster- 1644.  
dam avec la disquisition ou les premié-  
res Objections contre les Meditations  
& la Réponse de M. Descartes. Il com-  
posa même sous le nom du Libraire  
une préface, dans laquelle il maltraita  
celui-ci autant qu'il lui plut sans s'ex-  
poser ouvertement à son chagrin.

Regius indigné de la conduite de  
Sorbière tâcha d'animer M. Descartes  
contre les *Instances* de M. Gassendi, &  
de lui persuader qu'elles étoient rem-  
plies d'aigreur & d'insultes : reproches  
assez contraires d'ailleurs au caractère  
de l'esprit de cet auteur. M. Descartes fit  
ce qu'il put pour mepriser ces *Instances*,  
& s'en interdire la lecture par la crainte  
d'y trouver matière de réponse, & de  
prolonger ainsi une querelle dont il  
étoit las. Aiant appris de l'un de ses  
amis que l'ouvrage meritoit quelque  
réponse, il voulut bien en promettre  
une : mais il en remit l'exécution après  
l'edition de ses Principes qui étoient  
sous la presse, son voiage en France,  
& son nouveau procez de Groningue  
qui devoit se vuider à son retour.

Sorbière  
brouille  
M. Gaf-  
sendi &  
M. Des-  
cartes.

Il esperoit voir la fin de l'impression

1644

de ses Principes avant son voiage. Mais les longueurs de ceux qui tailloient les figures l'obligèrent d'en laisser le soin à M. Schooten, & de partir avec M. de Ville-Bressieux dès le premier de May après avoir mis son procez de Groningue hors d'état de pouvoir lui causer aucune surprise. D'Égmond du Hoef il vint à Leyde, delà il fut à Amsterdam, & passa ensuite par la Haye pour y prendre congé de ses amis. M. Sorbière qui feignoit d'en être, l'y attendoit avec les armes qu'il avoit demandées à M. Gassendi, pour l'attaquer sur son opinion du *Vuide*. M. Descartes eut la patience de répondre à toutes ses difficultez, sans se plaindre du contre-temps. M. Sorbière aiant usé toute sa poudre contre lui, & ne pouvant demander de nouveaux argumens sur le vuide à M. Gassendi, chercha d'autres sujets pour ne point fatiguer M. Descartes à demi, s'apliquant plutôt à trouver de quoi objecter, qu'à comprendre ce qu'on lui répondoit. Dès le lendemain qui étoit le 10 de Mai, il écrivit à M. Gassendi pour lui rendre compte de tout ce qu'il avoit fait contre M. Descartes pour son service,

service, & il les broüilla si bien qu'ils se traitèrent avec assez d'indifference pendant quelque temps, sans se soucier de se voir lors qu'ils étoient l'un & l'autre à Paris.

1642

XIV.

ELZEVIER voyant avancer l'impression des Principes de M. Descartes vers sa fin, fit solliciter l'Auteur de lui permettre d'imprimer en même temps la traduction latine de ses Essais, après laquelle aspiroient les Etrangers qui n'avoient point l'usage de nôtre langue. Cette Traduction avoit pour auteur M. de Courcelles l'ancien, Ministre & Professeur Arminien, qui pria M. Descartes de la revoir avant que d'en permettre la publication. Il le fit, & se servit même de cette occasion pour retoucher quelques unes de ses pensées, & faire quelques changemens à son original. De sorte que cette traduction a le même avantage que celle de ses Meditations & celle de ses Principes, qui valent mieux que les originaux. Mais M. de Courcelles n'avoit traduit que le Discours de la Methode, le traité de la Dioptrique, & celui des Méteores. Il ne toucha point à la Géometrie, soit

Traduc-  
tion lati-  
ne des  
Essais par  
Est. de  
Courcel-  
les.

M v qu'il

1644

qu'il la jugeât au dessus de sa portée, soit qu'il eût avis que M. Schooten s'étoit chargé de la traduire.

*Voiage en  
France.*

M. Descartes s'embarqua pour la France au grand regret de ses amis de Hollande, qui apprehendoient les obstacles de son retour, & sur tout le ressentiment des indignitez commises à son égard par les Magistrats & les Professeurs d'Utrecht. Il arriva à Paris sur la fin de Juin, & alla loger chez l'Abbé Picot dans la ruë des Ecouffes. Il en partit le 12 de Juillet pour Orleans, d'où il descendit à Blois chez M. de Beaune conseiller au Présidial, de là à Tours chez l'Abbé de Touchelaye le jeune en l'absence de l'aîné. Il y vid un grand nombre de ses amis, & quelques uns de ses parens. Il passa ensuite à Nantes puis à Rennes. D'où étant accompagné de ses deux freres conseillers au Parlement il alla au crévis dans le diocèse de Saint Malo chez son beau-frère M. Rogier veuf de Jeanne Descartes. Là ils travaillerent conjointement à l'accommodement de leurs affaires domestiques. De là il fallut aller à Kerleau près de Vannes chez son aîné, puis à Chava-

gnes

gnes au diocèse de Nantes chez son pui-  
né. Il passa ensuite en Poitou pour y  
faire comme en Bretagne la visite de son  
bien, de ses parens & de ses amis, & il  
revint à Paris vers le milieu d'Octobre.

---

## LIVRE SEPTIEME.

*Depuis 1644. jusqu'en 1650.*

**A** SON arrivée il trouva l'édi-  
tion de ses Principes & de la Tra-  
duction latine de ses Essais, & les exem-  
plaires venus de Hollande. Le Traité  
des *Principes* n'étoit ni l'ouvrage qu'il  
appelloit son *Monde*, ni son *Cours de*  
*Philosophie*, qui sont demeurez l'un &  
l'autre supprimez. Il voulut le diviser  
en quatre parties, dont la première con-  
tient les principes de la connoissance  
humaine, qui est ce qu'on peut appel-  
ler la première Philosophie ou la Me-  
taphysique: En quoi elle a beaucoup de  
rapport & de liaison avec ses Medi-  
tations.

---

I. & II.

*Edition  
des Prin-  
cipes de sa  
Philoso-  
phie.*

La seconde contient ce qu'il y a de

M. vj. plus

plus general dans la Physique, sc. l'explication des premières loix de la Nature & des principes des choses materielles, les proprietéz du corps, de l'espace, du mouvement, &c.

La troisième contient l'explication particulière du système du Monde, & principalement de tout ce que nous entendons par les cieux & les corps celestes.

La dernière comprend tout ce qui concerne la Terre.

Ce qu'il y a de remarquable dans cet ouvrage est que l'Auteur après avoir premièrement établi la distinction qu'il met entre l'esprit & le corps, après avoir posé pour principes des choses corporelles la grandeur, la figure, & le mouvement local, qui sont toutes choses si claires & si intelligibles qu'elles sont reçues de tout le monde, il a scû expliquer presque toute la Nature, & rendre raison de ses effets les plus étonnans sans changer de principes, & sans se démentir en quoi que ce soit.

Il n'avoit pourtant pas la présomption de croire qu'il eût expliqué toutes les choses naturelles, sur tout celles qui ne tombent



tombent pas sous nos sens, de la manière qu'elles sont véritablement en elles-mêmes. Il croioit faire beaucoup en approchant le plus près de la vraisemblance à laquelle les autres avant lui n'étoient point parvenus, & en faisant en sorte que tout ce qu'il avoit écrit, répondît exactement à tous les phénomènes de la Nature. C'est ce qui lui paroiffoit suffisant pour l'usage de la vie, dont l'utilité semble être l'unique fin que l'on se doit proposer dans la Méchanique, la Médecine, & dans les Arts qui peuvent se perfectionner par les secours de la Physique.

Mais de toutes les choses qu'il a expliquées, il n'y en a point qui ne paroissent au moins moralement certaines par rapport à l'usage de la vie, quoiqu'elles soient incertaines par rapport à la puissance absoluë de Dieu. Il y en a même plusieurs qui sont absolument ou plus que moralement certaines, telles que sont les demonstrations mathématiques, & les raisonnemens évidens qu'il a faits sur l'existence des choses matérielles. Il a néanmoins eu assez de modestie pour ne se donner nulle part l'autorité

1644 l'autorité de decider & pour ne jamais rien assurer.

Quoique ce qu'il avoit eu intention de donner sous le titre de *Principes de Philosophie* fût achevé de telle sorte, qu'on ne fût point en droit de rien demander de plus pour la perfection de son dessein, il ne laissoit pas de faire esperer à ses amis l'explication de toutes les autres choses qui faisoient dire que sa Physique n'étoit point complète. Il se promettoit d'expliquer de la même manière la nature des autres corps plus particuliers qui appartiennent au globe terrestre, comme les mineraux, les plantes, les animaux, & particulièrement l'homme. Après quoi il se proposoit sur la mesure des jours qu'il plairoit à Dieu de lui donner, de traiter avec la même exactitude de toute la Medecine, de toute la Méchanique, & de toute la Morale, pour donner un corps entier de philosophie.

*Elizabeth*  
*Princesse*  
*Palatine*  
*disciple de*  
*M. Desc.*

Il dédia son livre des Principes à son illustre disciple la Princesse Palatine *Elizabeth*, l'ainée des filles de l'infortuné Frederic V. Electeur Palatin élu Roi de Bohême. Cette Princesse avoit

M. iv été

été élevée dans la connoissance d'un grand nombre de langues, & de tout ce que l'on comprend sous le nom de Belles lettres. Mais l'élevation & la profondeur de son genie ne permit point qu'elle s'arrêtat à ces connoissances où se bornent ordinairement les plus beaux esprits de son sexe, qui se contentent de vouloir briller. Elle voulut passer à celles qui demandent la plus forte application des hommes; & elle se rendit habile dans la Philosophie & les Mathematiques: jusqu'à ce qu'ayant vû les Essais de la philosophie de M. Descartes, elle conçut une si forte passion pour sa doctrine, qu'elle conta pour rien tout ce qu'elle avoit appris jusques là, & se mit sous sa discipline pour élever un nouvel édifice sur ses principes.

Elle le fit donc prier de la venir voir, afin qu'elle pût puiser la vraie Philosophie dans sa source: & le desir de la servir de plus près avoit été l'une des raisons qui l'avoient attiré à Leyde & à Eyndegeest. Jamais maître ne profita mieux de la docilité, de la penetration, & en même temps de la solidité de l'esprit d'un disciple. L'ayant accoutu

1644 coûtumée insensiblement à la méditation profonde des plus grands mystères de la Nature, & l'ayant exercée suffisamment dans les questions les plus abstraites de la Geométrie & les plus sublimes de la Metaphysique, il n'eut plus rien de caché pour elle: & il ne fit point difficulté de reconnoître qu'il n'avoit encore trouvé qu'elle (il en a excepté Regius ailleurs) qui fût parvenue à une intelligence parfaite des ouvrages qu'il avoit publiez jusqu'à lors. Par ce témoignage qu'il rendoit à la capacité extraordinaire de la Princesse, il se contentoit de la vouloir distinguer de ceux qui n'avoient pû comprendre sa Metaphysique quoiqu'ils eussent l'intelligence de la Geométrie, & de ceux qui n'avoient pû entendre sa Geométrie quoiqu'ils fussent exercez dans les veritez Metaphysiques.

Elle continua de philosopher de vive voix avec lui jusqu'à ce qu'un accident l'obligea de s'éloigner de la présence de la Reine de Bohême sa mère, & de quitter le séjour de la Hollande pour l'Allemagne. Alors elle changea ses habitudes en un commerce de lettres qu'elle  
entre-

entretint avec lui par le ministère des Princesses ses sœurs.

1644

SUR LES mesures que M. Descartes avoit prises à son retour du Poitou pour se rendre en Hollande avant les glaces, il s'étoit réduit à la nécessité de ne pouvoir point passer plus de dix ou douze jours à Paris. Il les employa en des visites continuelles qu'il rendit à ses anciens amis qu'il n'avoit point vûs depuis le siège de la Rochelle, & à ceux que sa réputation lui avoit faits pendant son absence.

III.  
*Son se.  
jour à  
Paris où  
il void ses  
amis.*

L'un de ses premiers soins fut de voir les Jesuites du collège de Clermont, où se firent les dernières ceremonies de sa reconciliation avec le P. Bourdin son ancien adverfaire, qui pour rendre son amitié agissante & utile voulut être son correspondant pour les lettres qu'il auroit à envoyer aux Peres de la Compagnie dans les provinces du Roiaume, & en Italie, & pour celles qu'il auroit à recevoir d'eux.

Il vid encore outre M. le Duc de Luines & M. Clerfelier qui avoient traduit ses Meditations, M. Chanut dont il connoissoit déjà le merite par le moien  
du

du P. Mersenne. Cet ami voulut le mener chez M. le Chancelier, qui le reçut avec tous les témoignages d'estime qu'on pouvoit attendre d'un Magistrat qui favorisoit les sçavans, qui aimoit les sçiences, & qui étoit déjà tres-avantageusement prevenu pour nôtre Philosophe par la lecture des Essais de sa Philosophie.

Il eut aussi de frequentes conferences avec le Chevalier *d'Igby* seigneur Anglois catholique qui étoit alors à Paris, & qui étoit du nombre de ses principaux amis depuis quelques années. Mais quoiqu'il s'attachât principalement à voir ceux de ses amis qu'il n'avoit jamais vûs, le nombre en étoit trop grand, & le terme qu'il avoit prescrit à son séjour étoit trop court pour pouvoir leur donner à tous la satisfaction qu'il auroit souhaitée. Il se crût néanmoins obligé de ne point passer M. de Roberval. Il voulut l'assurer de son estime, lui offrir de nouveau son amitié, & lui declarer de vive voix que toutes les impressions de leurs petits démeslez étoient parfaitement effacées de son esprit. M. de Roberval fit ce qu'il put  
pour

pour bien répondre à l'honneur que lui <sup>1644</sup>  
faisoit M. Descartes ; & il protesta de  
la disposition où il étoit de lui rendre *ce*  
*qu'il devoit à son mérite & à sa condi-*  
*tion.* Mais le peu de liaison que M. Des-  
cartes remarqua dans ses entretiens lui  
fit aisément reconnoître la vérité de  
l'idée qu'il s'étoit formée de son esprit :  
& il ne lui fut pas difficile de juger que  
l'amitié de ce grand Geomètre étoit un  
bien tres-perissable. Il lui fit pourtant  
la justice de croire qu'il y avoit moins  
de malice ou d'affectation que de natu-  
rel & de temperament dans ses manie-  
res peu polies & desobligeantes ; & il  
reçût son amitié telle qu'il la pouvoit  
donner, sans l'obliger à la garantir plus  
solide & plus durable qu'elle n'étoit.

Aiant laissé ce qui lui restoit d'exem-  
plaires de ses Principes sous la disposi-  
tion, de l'Abbé Picot son hôte , qui  
en avoit déjà traduit la moitié en nô-  
tre langue , il partit pour la Hollan-  
de sur la fin d'Octobre. Et le P. Mer-  
fenne qui n'avoit plus rien à ce départ  
qui pût le retenir à Paris , se mit en che-  
min pour un voiage de huit ou neuf  
mois qu'il avoit à faire en Italie.

1644

I.V.

&amp; V.

*Il se retire à Egmond.*

LES nouvelles du retour de M. Descartes dissipèrent le trouble & les inquiétudes où étoient ses amis de Hollande sur quelques soupçons qu'ils avoient qu'on vouloit le retenir en France. A son arrivée qui fut le 15 de Novembre, il alla d'Amsterdam droit en Nord-Hollande se retirer à Egmond de Binnen avec la resolution de se renfermer plus profondement que jamais dans son ancienne solitude, & de s'appliquer loin des importunités de ses voisins & des visites de ses amis à la connoissance des animaux, des plantes, & des mineraux.

*Il fait terminer son procez de Groningue.*

Afin de se procurer le repos nécessaire à ses études, il songea d'abord à terminer le procez qu'il avoit à Groningue contre Schoockius Professeur & Recteur de l'Université, & qui étoit un démembrement de celui que Voetius lui avoit suscité à Utrecht. La face de celui-ci s'étoit enfin changée à son honneur, quoique par la mauvaise volonté des juges que Voetius avoit corrompus, il en tira peu d'avantages: mais il lui suffisoit que l'irregularité de leurs procédures eût tourné toute à leur



leur confusion. L'éclat que fit leur injustice ne servit pas peu aux Juges de Groningue, pour régler leurs démarches dans le jugement qu'ils avoient à rendre entre leur Professeur & M. Descartes.

1644

L'affaire étoit pendante au Senat Academique ou Conseil de l'Université, qui étoit le tribunal legitime où devoient naturellement ressortir les causes de Schoockius : & il s'agissoit de réparation publique des calomnies dont étoit composé le livre latin intitulé *Philosophia Cartesiana* ou *Admiranda Methodus*, & publié par Voetius sous le nom de Schoockius, qui s'en déclaroit l'Auteur, & par conséquent la caution. Sur la lettre que M. Descartes en écrivit le 7 de Février à Tobie d'André l'un des Professeurs de l'Université & des juges de cette affaire, Schoockius fut cité : & sur son aveu, sans qu'on crût nécessaire d'entendre sa partie, on rendit une Sentence en faveur de M. Descartes le 10 d'Avril 1645. Mais l'on y traita Schoockius avec indulgence, parce qu'il étoit collègue des juges, qu'il reconnoissoit ses erreurs,

erreurs, & qu'il n'avoit été que le ministre des calomnies & des excez de Voetius.

La surprise qu'eut M. Descartes de se voir jugé en son absence, & avant même la production de ses pièces, luy fit prendre cette prompte expedition pour un effet de l'évidence de la bonté de sa cause. Messieurs de Groningue lui aiant fait tenir une copie de la Sentence avec les actes qui avoient servi au procez, il jugea à propos de les envoyer aux Magistrats d'Utrecht avec cinq lettres de leur Ministre Voetius écrites au Père Mersenne, afin qu'ils ouvrissent enfin les yeux sur les impostures & la malignité de cet hypocrite. Mais au lieu de songer aux moiens de réparer le passé, la confusion qu'ils en eurent se tourna en une mauvaise honte, qui ne produisit autre chose qu'un acte fait le 11 de Juin, pour défendre l'impression & le debit de tout ce qui étoit pour ou contre M. Descartes.

Nonobstant cette ordonnance, Voetius au desespoir de ce qui s'étoit passé à Groningue, ne laissa point d'imprimer une lettre au nom de Schoockius  
contre

contre le gré de l'auteur qui la defavoüoit : & son fils attaqua les juges de Groningue par un libelle des plus insolens intitulé *Tribunal iniquum*. Il fallut que M. Descartes prît la defense de ces Messieurs & de leur jugement.

Cependant Voetius le Pere & Dématus son collègue notez dans la Sentence comme faulxaires & calomnieux, concertèrent les moïens de punir l'ingratitude de Schoockius, qui avoit été l'écolier & le confident du premier. Ils apelloient ingratitude l'obligation qu'avoit euë celui-ci de préférer la verité au mensonge devant le tribunal de ses juges. Mais parce qu'il n'étoit plus sous la ferule, ils luy intentèrent un procez d'injures, comme s'il les avoit calomniez. Toutefois les menaces que Schoockius fit à Voetius de découvrir ses secrets en justice furent cause du desistement de celui ci, lorsque le procez fut sur le point d'être jugé à Utrecht, & ils ne se pardonnerent jamais serieusement depuis.

Il n'en fut pas de même des dispositions de M. Descartes à leur égard. La tempête finie, il ne fit aucune difficulté de

de découvrir son cœur : & il fut assez genereux pour leur faciliter la recôciliation, & leur offrir son amitié. Mais Voetius parut insensible à toutes ces bontez.

Il se vanta de garder encore une action contre lui, dont il pourroit se servir en son temps. C'est ce qui porta M. Descartes à dresser un manifeste Apologétique pour les Magistrats d'Utrecht, afin de pouvoir ensevelir une bonne fois toute cette affaire. Il leur fit un abregé historique & raisonné de ce qui s'étoit passé dans leur ville depuis l'an 1639 touchant sa philosophie & sa personne. Il leur exposa toute la justice de sa cause & l'injustice de ses ennemis, pour les porter à lui faire enfin raison du tort qu'ils avoient fait à sa réputation par la faveur qu'ils avoient donnée à Voetius.

Cependant la lecture de ses Principes produisoit de bons ou de mauvais effets dans les esprits, selon qu'ils se trouvoient disposez à l'égard de leur auteur. Suivant cette pensée, M. Descartes ne devoit rien esperer que de favorable de la part de Rivet qui se disoit son ami, & qui se déclaroit même

Secta-

sectateur de sa doctrine, pour imiter plusieurs Cartesiens avec lesquels il avoit à vivre. Mais comme il ne la comprenoit pas, il crut faire un compliment agréable à M. Gassendi de lui proposer de faire sur ses Principes, ce qu'il avoit fait sur ses Méditations.

M. Gassendi s'en excusa premièrement sous le pretexte de ne pas renouveler une plaie qu'il croioit fermée, & ensuite sur le mépris qu'il faisoit de ces Principes; & il se contenta de lui dire quelques injures pour la décharge de son cœur. Les Jesuites n'en usoient pas de même dans le jugement qu'ils portoient de son dernier ouvrage. Il en receut des témoignages tres-avantageux de la part des principaux de leur corps, jusqu'à lui faire croire que *la Société vouloit être de son parti.*

Les progrès de la Philosophie n'étoient pas moindres en Hollande qu'à Paris. Dès le mois de Février M. de Hoogheland lui avoit envoyé trois thèses différentes soutenues depuis peu à Leyde, & ne contenant que ses opinions. Elles s'introduisoient assez heureusement dans cette Université par l'in-

N dustrie

*Heere-  
bord en-  
sique le  
Cartesia-  
nisme à  
Leyde.*

dustrie d'*Adrien Hereboord* Professeur en Philosophie & sous-Principal du collège Théologique, à la faveur de *Heydanus* Ministre & *Predicateur* célèbre, de *Golius*, de *Schooten*, & de quelques autres Professeurs qui s'étoient rendus eux-mêmes sectateurs de cette nouvelle Philosophie. Le zele de *Hereboord* dans ses premières leçons n'étoit peut-être pas ardent au même degré de chaleur que celui de *Regius* à *Utrecht*, mais il sembloit être plus circonspect & mieux réglé. Aussi fut-il de plus longue durée & d'un succès plus sensible.

*Schisme  
& ingratitude de  
Regius.*

Il auroit été à souhaiter pour *M. Descartes* que *Regius* eût gardé la même conduite, ou qu'il eût perseveré du moins dans sa première docilité à l'égard de son Maître. Depuis qu'il s'étoit hazardé à dogmatiser de son chef sur l'union de l'Amé humaine avec le corps, & sur quelques autres points délicats, il avoit donné beaucoup d'exercice à *M. Descartes*, qui par ses exhortations particulières & par les corrections qu'il avoit faites à ses autres écrits, avoit tâché de retenir son esprit dans ses bornes.

bornes. Regius s'étoit insensiblement écarté depuis ce temps : & soit qu'il fût enfin retourné à son premier génie, soit qu'il cherchât quelque milieu pour se raccommo-der avec ses ennemis d'Utrecht , & s'assurer la paisible possession de sa chaire , il avoit pendant le voiage de M. Descartes en France dressé des Essais d'une Philosophie à la mode , auxquels il prétendoit donner le titre de *Fondemens de Physique*.

L'expérience qu'il avoit des bontez de M. Descartes , lui fit croire qu'il lui passeroit cet ouvrage de la manière qu'il l'avoit composé. Il le lui envoya pour l'examiner , plutôt afin de ne pas laisser périr sa coûtume tout d'un coup , que pour profiter véritablement des leçons de son maître. M. Descartes n'eut point la complaisance dont il s'étoit flaté. Il trouva dans ce dernier Ecrit plus de licence qu'il n'en avoit remarqué dans tous les autres : & au lieu d'envoier à Regius les corrections des endroits qui en avoient besoin comme il l'avoit pratiqué jusques-là , il lui manda nettement qu'il ne pouvoit donner une approbation generale à cet ouvrage.

1645

ge. Il ajouta que s'il étoit assez amoureux de ses sentimens particuliers pour ne pas suivre l'avis qu'il lui donnoit de le supprimer ou de le réformer, il seroit obligé de le desavouër, & de détromper le Public, qui avoit crû jusqu'alors qu'il n'avoit point d'autres sentimens que les siens.

Regius qui avoit déjà pris son parti, & qui s'étoit fortifié contre toutes sortes de remontrances, ne laissa point de remercier M. Descartes de ses avis: mais au lieu de les suivre comme auparavant, il se mit en devoir d'excuser son ouvrage, & d'en faire voir l'œconomie & les beautez à son maître, comme si ces choses eussent échappé à ses réflexions. Il lui fit valoir sur tout sa méthode d'Analyse, & sa belle maniere de définir & de diviser. Mais pour éviter les inconveniens dont M. Descartes l'avoit averti, il lui envoya ce modèle d'avertissement au Lecteur avec lequel il prétendoit finir la préface de son livre. *Pour détromper ceux qui s'imagineroient que les choses contenues dans cet ouvrage seroient les sentimens purs de M. Descartes, je suis bien aise d'avertir le Public*



blic qu'il y a effectivement plusieurs endroits où je fais profession de suivre les opinions de cet excellent homme ; mais qu'il y en d'autres aussi où je suis d'une opinion contraire , & d'autres encore sur lesquels il n'a pas jugé à propos de s'expliquer. Pour tâcher de prévenir le desaveu public dont il se croioit menacé par M. Descartes , il lui fit offre d'ajouter encore dans sa préface tout ce qu'il jugeroit à propos , parce qu'il apprehendoit ce desaveu comme une réfutation de son ouvrage, capable de l'étouffer ou de le décrier dans sa naissance. Mais il ne parla point de le retoucher dans le fonds.

M. Descartes lui manda qu'il approuvoit fort la manière de traiter la Physique par définitions & divisions , pourvû qu'il y ajoutât les preuves necessaires. Mais il lui fit connoître en même temps qu'il ne lui paroissoit pas encore assez versé dans la Metaphysique , ni dans la Théologie, pour entreprendre d'en publier quelque chose : & que s'il étoit absolument déterminé à l'impression de ses Fondemens de Physique , il devoit au moins retrancher ce qui regardoit

l'Ame de l'Homme & la Divinité, & ne rien falsifier de ce qu'il empruntoit de lui : en un mot, qu'il lui feroit plaisir de ne le pas rendre participant de ses égaremens dans la Metaphysique, ni de ses visions dans la Physique & la Médecine.

Cette dernière lettre fit enfin lever le masque à Regius, & resolu de sacrifier l'honneur de son maître au sien, il renonça tout de bon à sa discipline par une déclaration écrite du 23 de Juillet de l'an 1645, d'une manière si cavalière, que ce qu'on nous dit de l'ingratitude d'Aristote envers Platon, & de l'insolence de Maxime le cynique envers Gregoire de Nazianze n'a plus rien d'incroyable. Regius encherit sur eux par l'insulte, & perdit par son schisme la gloire que lui avoient acquise les dangers & les persecutions qui l'avoient pensé rendre le *premier Martyr* de la secte Cartésienne. Il joignit même l'injustice & l'infidélité à la révolte. Car après avoir retenu la plus grande partie de la doctrine de son maître pour s'en faire toujours le même honneur qu'auparavant, il la défigura & la corrompit comme il lui plut. Et  
sous

sous pretexte que M. Descartes refusa tant qu'il vécut de la reconnoître pour sienne à cause de cet extérieur étranger, il s'en saisit après la mort, en supprimant même son nom, avec tant d'indignité, qu'on le regarde autant comme le premier Plagiaire de sa doctrine, que comme le premier Schismatique de sa secte.

M. Descartes répondit aux outrages de Regius avec une douceur & une sagesse qui auroit été capable de faire son apologie s'il en avoit eu besoin : & il ne voulut finir son commerce avec cet ingrat qu'en lui donnant les avis les plus salutaires qu'on pût attendre d'un bon maître & d'un véritable ami.

LA PARTIE la plus odieuse du vol qui rendit Regius plagiaire de M. Descartes consistoit dans des Memoires que celui-ci avoit dressés depuis l'édition de ses Principes avec le dessein d'en faire un juste traité *des Animaux*. La copie que Regius lui avoit dérobée, je ne sçai par quelle adresse, étoit tres-defectueuse ; & par une indiscretion qui servit à le trahir, il en avoit presque tout inséré dans son livre des *Fonde-*

VII.

Traité  
des Ani-  
maux  
pillé par  
Regius.

1645

mens, de Physique sans l'avoir pû comprendre, tant parcé que les figures lui manquoient, qu'à cause que ce qu'avoit fait M. Descartes n'étoit pas achevé.

En effet ce que Regius voulut mettre en œuvre n'étoit qu'une ébauche fort imparfaite de ce que M. Descartes meditoit sur ce sujet. Après le gain de son procès de Groningue, le desir d'exécuter son grand dessein l'avoit fait remettre aux operations anatomiques avec une application nouvelle. Ce fut dans le temps de ces occupations qu'il fut visité par un Gentilhomme qui lui demanda à voir sa Bibliothèque, & à qui il ne montra autre chose, qu'un veau, à la dissection duquel il alloit travailler.

Etudes &  
Traitez  
de l'Ana-  
tomie.

De la connoissance des bêtes il passa à celle du corps humain par le secours de ses expériences. Et il commença dès l'automne de cette année son traité séparé de l'*Homme*, & même celui de la *formation de Foetus*, quoiqu'il n'eût pas achevé celui des *Animaux*.

Qués-  
tions sur  
la qua-  
drature  
du Cer-  
cle.

Il fit une petite diversion à cette étude par l'engagement où il se trouva avec les premiers Mathematiciens de l'Europe de prendre part au fameux diffé-

rent

rent qui s'éleva en cette année entre Longomontanus & Pellius touchant la quadrature du cercle. Il y avoit long-temps qu'il étoit convaincu qu'elle étoit impossible : & depuis qu'il en avoit fait la preuve par le moien de sa Methode & de son Analyse, il s'étoit abstenu de cette operation, comme d'une chose impraticable & inutile.

1645

Au commencement d'Octobre il quitta sa solitude pour aller embrasser son ami M. Chanut qui passoit à Amsterdam pour la Suede en qualité de Resident de France. Là il fit amitié avec M. Porlier, qui étoit de la compagnie de M. Chanut, & qui pendant les quatre jours qu'ils demeurerent à Amsterdam, se fit un plaisir singulier d'apprendre le détail de diverses particularitez propres à ruiner les calomnies des ennemis de nôtre Philosophe.

Il voit  
M. Chan-  
nut & M.  
Porlier à  
Amster-  
dam.

M. Descartes s'en retourna fort satisfait le 10 du mois à Egmond, où il passa l'hiver, qui fut fort rude cette année, à composer deux petits Ouvrages de passe-temps, parce que les plantes de son jardin n'étoient pas encore en état de lui fournir les experiences qui lui

N.v

étoient

1645

*Il fait sa  
réponse  
aux in-  
stances de  
M. Gaf-  
fendi.*

*Et un  
essai de  
ses Pas-  
sions.*

étoient nécessaires pour continuer sa  
Physique.

Le premier de ces Ouvrages étoit la  
Réponse qu'il avoit refusée d'abord au  
livre des Instances de M. Gassendi, que M.  
Clerfelier traduisit en nôtre langue avec  
quelques adoucissmens en faveur de  
ce dernier qu'il vouloit raccommo-  
der avec nôtre Philosophie. L'autre étoit  
un petit traité de la nature des Passions  
de l'Ame. Son dessein n'étoit pas de  
faire quelque chose de fini qui meri-  
tât de voir le jour, mais seulement de  
s'exercer sur la Morale pour sa propre  
édification, & de voir si sa Physique  
pourroit lui servir autant qu'il l'avoit  
espéré pour établir des fondemens cer-  
tains dans la morale.

## VIII.

*Disputes  
avec M.  
de Rober-  
val sur  
les Vibra-  
tions.*

C E P E N D A N T M. de Roberval  
oubliant peu à peu la resolution qu'il  
avoit prise de vivre en bonne intelli-  
gence avec M. Descartes après l'hon-  
neur qu'il avoit reçu d'une de ses visi-  
tes à Paris, retournoit insensiblement  
à son génie inquiet, & parloit de ce  
qu'il sçavoit ou qu'il ne sçavoit pas  
avec assez peu de précaution. M. Des-  
cartes en fut averti par des gens qui  
lui

lui firent peut être M. de Roberval plus criminel qu'il n'étoit, sans considerer qu'il y avoit plus de foiblesse que de malignité dans ses manières.

1646

On lui donna avis dès le commencement de l'an 1646 de deux principaux points, sur lesquels M. de Roberval se vançoit de lui faire de la peine. Le premier regardoit la question de Pappus, sur laquelle néanmoins il ne lui fit point de difficulté nouvelle pour lors. L'autre concernoit les *Vibrations*, c'est à dire, la grandeur que doit avoir chaque corps de quelque figure qu'il soit étant suspendu en l'air par l'une de ses extrémitez, pour y faire ses tours & ses retours égaux à ceux d'un plomb pendu à un filet de longueur donnée.

La question des *Vibrations* lui fut proposée par le P. Mersenne, auquel il répondit le 21 Fevrier & le 2 de mars; & ensuite par M. Candishe qui étoit pour lors à Paris. Il envoya la solution de la question à ce Seigneur le 30 de mars: & M. de Roberval y fit aussi-tôt des observations que M. Candishe ne manqua pas d'envoyer à M. Descartes. Il en

N. v. reçut

1646

regût la réponse quelque temps après : & M. Descartes voiant que M. de Roberval s'appuioit principalement sur ses experiences, il manda au P. Mersenne qu'il ne présuinoit pas assez de lui-même pour entreprendre d'abord de rendre raison de tout ce qu'on peut avoir expérimenté. Mais qu'il croioit que la principale adresse dans l'examen des experiences consistoit à choisir celles qui dépendent de moins de causes diverses, & dont on peut le plus aisément découvrir les vraies raisons.

M. Descartes auroit souhaité finir de bonne heure une dispute qu'il voioit dégénérer enfin en questions inutiles : mais il plut à M. de Roberval de vouloir la prolonger même au delà de l'année. Cette conduite & les fanfaronnades sur la question de Pappus lui attirèrent la censure de son *Aristarque*, c'est à dire, de son livre touchant le système du monde, avec un jugement sur l'esprit & la capacité de ce Géometre, que M. Descartes envoya au P. Mersenne.

Ce fut presque dans le même temps qu'il examina le livre de Seneque de

la:

Commerce  
de Philo-  
sophie  
Moral  
avec la  
Princesse  
Elizabeth



la vie heureuse en faveur de la Princesse Elizabeth sa disciple, qui lui avoit demandé de quoi se divertir dans ses disgraces aux eaux de Spa, où les Medecins lui avoient interdit l'étude & la contention d'esprit. Les reflexions judicieuses que la Princesse fit de son côté sur le même ouvrage l'engagèrent à traiter avec elle dans la suite diverses autres questions de la Morale des plus importantes, touchant le souverain Bien, la liberté de l'Homme, l'état de l'Ame, l'usage de la Raison, l'usage des Passions, les actions vertueuses & vicieuses, l'usage des biens & des maux de la vie.

Rien ne troubla pour lors la joie qu'il recevoit de cet heureux commerce de philosophie morale avec cette Princesse, que la publication du livre de Regius sous le titre de Fondemens de Physique. Il se crût obligé de le desavoüer publiquement pour les raisons que nous en avons rapportées: & il inséra son desaveu dans l'édition françoise de ses Principes qui parut peu de temps après.

*Il desavoüa  
voüe Regius  
& son livres.*

---

IX.

*Liaison  
de M.  
Desc. avec  
M de  
Hooz-  
land.*

DANS le temps que Regius faisoit éclater son schisme contre M. Descar-

tes, M. de Hoogland Gentilhomme catholique, célèbre par sa vertu & par ses charitez, son hôte à Leyde & son correspondant, donna au public des marques de son étroite union avec lui. C'est ce qu'il fit par la publication d'un livre qu'il lui dédia concernant l'existence de Dieu, la spiritualité de l'Âme, & son union avec le corps; outre l'œconomie du corps de l'Animal expliquée mécaniquement.

L'honnêteté qu'eut l'Auteur de reconnoître ce qu'il devoit à M. Descartes lui attira de la part de celui-ci un parallele d'opposition avec Regius qui lui fut fort glorieux. " Mon bon ami M. de Hooglande (dit-il à la Princesse Elizabeth) a fait tout le contraire de Regius, en ce que Regius n'a rien écrit qui ne soit pris de moi, & qui ne soit avec cela contre moi: au lieu que l'autre n'a rien écrit qui soit proprement de moi, & toutes-fois il n'a rien qui ne soit pour moi, en ce qu'il a suivi les mêmes principes.

Mais le Public n'a point crû devoir s'arrêter à une declaration qu'on soupçonnoit n'avoir été donnée que pour paier plus genereusement l'honneur que

cet ami lui avoit fait à la tête & dans tout le corps de son livre. On a même été tellement persuadé du contraire à Rome, que sur le rapport qu'en fit deux ou trois ans après le P. Magnan Minime à M. Carcavi, quelques-uns prenoient le nom de Hooghelande pour un masque sous lequel M. Descartes auroit voulu paroître deguisé afin de publier un nouvel ouvrage.

1646

L'état des autres amis que M. Descartes entretenoit en Hollande, principalement à la Haye, se trouva un peu dérangé pour lors par la retraite de la Princesse Elizabeth son illustre disciple. Plusieurs de ceux qui avoient eû des relations avec elle, se trouvèrent volontairement écartez. Il y en eut peu qui furent admis à la suivre dans ses voyages. Quelques-uns se virent retenus par leur établissement & leurs emplois auprès du Prince & de la Princesse d'Orange. M. de Becklin resta auprès des Princesse sœurs de Madame Elizabeth. M. de Pollot fut pourvû d'une chaire de Philosophie & de Mathématiques à Breda dans le nouveau collège du Prince d'Orange avec le sieur Jean

*Dispersion de ses amis de la Haye à la retraite de la Princesse Elizabeth*

Pell

Pell ci-devant Professeur à Amsterdam. Le sieur *Samson Jonsson* qu'on prenoit à Paris pour le Précepteur de la Princesse Elizabeth, mais qui étoit seulement Prédicateur de la Reine de Bohême sa mère, fut aussi reçu dans le même collège pour professer la Théologie. Tous ces nouveaux Professeurs qui faisoient gloire de suivre la doctrine de M. Descartes, rendirent leur Université, qu'on qualifioit du nom d'*École illustre*, Cartésienne dans sa naissance, à la faveur des Curateurs qui étoient le grand Veneur de Hollande, M. Rivet Aumônier & Théologien du Prince, & M. *Huyghens* second fils de M. de Zuylichem élevé dans les principes de M. Descartes.

Parmi ceux qui demeurèrent à la Haye il ne s'en trouva point de plus considérables que M. de *Brasset* gentil-homme François, qui étoit son correspondant, & qui fut depuis Resident de France auprès des États Généraux; & M. le *Burggrave de Dhona* le jeune, gouverneur de la ville d'Orange, qui ne laissa pas de continuer dans les exercices de la Philosophie Cartésienne avec la Princesse absente.

Outre

Outre tant de sujets de satisfaction, 1646  
M. Descartes reçût encore pendant toute cette année divers complimens de la part des Jesuites de France & des Pays-bas. La chose lui fut d'autant plus agréable que ces Pères sembloient devoir être ceux qui se sentiroient les plus interessez dans la publication d'une nouvelle philosophie ; & qui, selon lui, auroient dû le lui pardonner le moins, s'ils y avoient trouvé quelque chose à redire. Il eut même le plaisir de voir revenir de leurs préventions quelques-uns de ceux d'Allemagne & d'Italie, & particulièrement le P. Athanase Kirker, qui lui demanda son amitié par la médiation du P. Mersenne. Aussi reconnut-il par la lecture de deux ouvrages de Physique, dont le P. Estienne Noël Recteur du Collège de Clermont à Paris lui fit présent dans cette année, que *les Peres de la Compagnie de Jesus ne s'attachent pas tant aux anciennes opinions, qu'ils n'en osent proposer aussi de nouvelles.* Le P. Noël étoit si bien de ses amis qu'il se crut obligé l'année suivante de prendre sa défense contre M. Pascal le jeune, avant que celui-ci se  
fut

Etat de  
ses amis  
parmi les  
Jesuites  
en ail-  
leurs

1646. fut entierement rangé du côté des Cartésiens.

Ce fut vers le même temps qu'il reçût la Philosophie du Pere *Fabri* Jesuite qui professoit les Mathématiques à Lyon. Cette Philosophie étoit en reputation d'être bonne quoi qu'elle fust contraire à la doctrine de M. Descartes. On fit presque le même jugement d'un autre ouvrage de ce Pere qui parut la même année touchant le mouvement local. M. Descartes en recevant ces deux ouvrages, eut avis que le même Auteur songeoit à faire un cours de Philosophie pour l'opposer à la sienne. C'est ce qui lui fit prendre la resolution d'écrire contre ses sentimens, au cas qu'il fust avoué de sa Compagnie, & qu'il parût que les Jesuites voulussent adopter sa doctrine. Mais l'évenement lui fit connoître que le P. *Fabri* n'étoit pas alors dans toute l'approbation de sa Compagnie.

Au mois de Septembre de la même année M. Descartes perdit un ami à la mort du P. *Nicéron* Minime : mais il en acquit un autre en la personne de M. le Comte Contrôleur général de l'ordi-

l'ordinaire des guerres , qui l'étoit déjà 1646.  
de Messieurs Chanut , Clerfelier , & —  
Porlier. Il mérita son amitié par des  
objections qu'il fit sur son livre des  
Principes , auxquelles l'Abbé Picot &  
l'Auteur lui-même se firent un plaisir  
de répondre.

A PEINE M. Descartes avoit-il fini  
avec M. le Comte & M. Porlier ses  
nouveaux amis , qu'il fallut répondre  
à M. Chanut sur l'une des plus impor-  
tantes questions de la Morale ; & se  
préparer à satisfaire les desirs de la Rei-  
ne de Suède, conformément à la haute  
opinion que ce Résident avoit donnée de  
lui à cette Princesse. La dernière lettre  
qu'il lui avoit écrite de Stockholm con-  
cernant les rares qualitez de *Christine* ,  
l'entretien qu'il avoit eu sur le même  
sujet avec M. de la Thuillerie au re-  
tour de son Ambassade de Suède, & l'e-  
xemple de son illustre disciple la Prin-  
cesse Elizabeth, ne lui permettoient pas  
de douter de la possibilité de toutes les  
merveilles que la renommée publioit  
de cette grande Reine qui n'avoit en-  
core alors que 19 ans.

Le goût que M. Chanut lui avoit  
déjà

X.  
Il ré-  
pond à la  
Reine de  
Suède &  
à M.  
Chanut  
sur des  
questions  
de Moran-  
le.

1646. — déjà inspiré pour sa philosophie lui fit demander son sentiment sur une question de Morale qui s'étoit agitée entre elle & ce Resident au mois de Novembre 1646. La question étoit de sçavoir quand on use mal de l'amour ou de la haine, lequel de ces deux déréglemens ou mauvais usages est le pire. M. Chanut priant M. Descartes de la part de la Reine de lui envoyer son sentiment sur cette question, s'étoit contenté de lui mander qu'elle & lui avoient été d'opinion contraire, sans lui dire quelle avoit été celle de la Princesse ou la sienne.

1647. — M. Descartes pour donner à la Reine la satisfaction qu'elle demandoit, fit sur le champ, c'est à dire au commencement de l'an 1647, une belle dissertation sur *l'Amour* que nous avons au premier volume de ses lettres. Il y examina trois choses avec sa méthode ordinaire ; 1 ce que c'est que l'Amour ; 2 si la seule lumiere naturelle nous enseigne à aimer Dieu ; 3 lequel des deux déréglemens est le pire, de l'Amour ou de la Haine. La lecture de cette pièce qui fut envoyée en Suède au mois de



de Février fit juger à la Reine que tout ce 1647.

que M. Chanut lui avoit dit de M. Descartes, étoit encore au dessous de la vérité. Elle en parut si contente qu'elle ne pouvoit ensuite se lasser de donner des louanges à l'Auteur, & de s'enquerir des particularitez de sa personne & de sa vie. *M. Descartes* (dit-elle à M. Chanut) *autant que je le puis voir par cet écrit, & par la peinture que vous m'en faites, est le plus heureux de tous les hommes; & sa condition me semble digne d'envie. Vous me ferez plaisir de l'assurer de la grande estime que je fais de lui.*

Elle donna son consentement à tout ce que contenoit l'écrit, hors un mot, qui faisoit voir en passant que M. Descartes n'étoit pas de l'opinion de ceux qui veulent que *le Monde soit fini*. Elle témoigna douter qu'on pût admettre l'hypothèse du Monde infini sans blesser la religion chrétienne. M. Chanut fut chargé de lui en écrire pour lui demander l'éclaircissement de la difficulté, à laquelle il répondit qu'il ne tenoit pas le monde *infini* mais *indefini*, c'est à dire qu'il n'avoit pas de raisons  
pour

1647. pour prouver qu'il étoit fini. Il satisfit en même tems M. Chanut, qui avoit ajoûté du sien une autre question touchant la véritable règle que nous devons suivre dans le partage de nos inclinations concernant l'amour en échange des offices mutuels, & la surveillance, & dans la distinction de l'estime d'avec l'affection.

**XI.** LE PLAISIR que M. Descartes goûtoit dans la communication qu'il avoit avec la Reine de Suede & M. Chanut sur la Philosophie morale fut troublé au commencement de cette année par quelques Théologiens de Leyde qui tâchèrent de lui faire des affaires dans leur Université. Révius Principal du collège des Theologiens suborné (comme on l'a crû) par les artifices secrets de Voetius qui ne souffroit qu'avec peine que le Cartesianisme qu'il avoit tâché de détruire à Utrecht prît racine à Leyde, s'étoit avisé de faire soutenir aux mois de Janvier & de Février quatre thèses différentes contre M. Descartes.

L'intention de Révius étoit de pervertir le sens des Meditations Metaphysiques

*Affaires que Révius & Triglandius lui suscitèrent à Leyde.*

physiques de ~~moral~~ Philosophe. En 1647.  
quoil fut secondé par le ministre *Triglandius* premier Professeur en Théologie de l'Université. Leur dessein étoit de le condamner par leurs classes & leur livres, foires comme un Blasphémateur, ~~athée~~, & un Pelagien. M. Descartes aiant appris que ces nouveaux calomniateurs n'attaquoient aucune de ses vraies opinions, mais seulement qu'ils lui en attribuoient de fausses, qui avoient toujourns été fort éloignées de sa pensée : écrivit aux Curateurs de leur Université pour en demander justice. Les Curateurs aiant cité le Recteur & les Professeurs pour sçavoir de quoi il s'agissoit, donnèrent à la hâte un decret le 20 de Mai pour leur défendre de faire dorenavant aucune mention de M. Descartes & de ses opinions dans leurs leçons. Après quoi ils récrivirent à M. Descartes pour lui marquer " qu'aiant satisfait selon leur pouvoir à ce qu'il avoit désiré d'eux, ils esperoient que de son côté il respondroit aussi à leurs desirs. Qu'à cet effet ils le prioient de s'abstenir d'agiter davantage la question qu'il disoit. "

avoir

avoir été attaquée & combatuë par les Professeurs de leur Université, pour prévenir les inconveniens qui en pourroient arriver de part & d'autre.

M. Descartes fut assez mal satisfait de cette conduite, & il n'y trouva de loüable que l'honnêteté des termes. Il leur écrivit pour leur marquer l'étonnement où il étoit de n'avoir pû comprendre leur pensée, ou de ne leur avoir pû expliquer la sienne d'une manière assez claire pour leur faire entendre ce qu'il desiroit d'eux. Ces messieurs s'étoient trompez de croire qu'il s'agit d'aucune question qui eût été attaquée par les deux Theologiens Révius & Triglandius. Il ne s'agissoit que de la réparation d'une calomnie dont les suites étoient à craindre à cause du rang & du crédit des calomniateurs.

M. Descartes voiant la mollesse des Curateurs qui appréhendoient de faire une tache à l'honneur de leur Université, & scachant d'ailleurs que la cabale de Révius & de Triglandius, qui avoient déjà gagné la plûpart des Ministres, des Théologiens, & des Professeurs, alloit le faire condamner comme Pelagien dans

dans leurs consistoires ou leurs synodes, prit le parti d'employer l'autorité du Prince d'Orange comme il avoit fait pour l'affaire d'Utrecht.

Il écrivit donc à M. Servien Plenipotentiaire pour la Paix de Munster, qui faisoit la fonction d'Ambassadeur à la Haye pour un temps. L'effet de sa lettre fut qu'on fit taire les Théologiens, & qu'on ôta la connoissance de cette affaire à la Faculté de Theologie. Mais on prit garde de ne rien faire qui pût chagriner ou décourager les Ministres & les Professeurs dans leurs fonctions & dans le zele qu'ils témoignoiert pour le service de leur religion.

Les Théologiens affligez neanmoins de voir M. Descartes & ses écrits arrachez de leurs mains, déchargérent leur mauvaise humeur sur ceux de leurs collègues qu'ils sçavoient être sectateurs de sa Philosophie. La tempête tomba particulièrement sur les Professeurs Heerebood & du Ban, & sur le Ministre Heydanus qu'ils accusérent de favoriser la Religion Catholique à cause qu'il prêchoit à la Cartésienne. Mais ils n'osérent toucher ni à Colius ni aux

1647

deux Schooten, ni au jeune docteur de Ræi qui professoit la Medecine en particulier.

---

 XII.

*Second  
voiage en  
France.*

CES NOUVEAUX troubles ne furent point capables de rompre le voiage de France dont M. Descartes avoit formé le dessein dès leur commencement. Il partit de la Haye le 7 de Juin : & arriva à Paris dans la resolution de passer en Bretagne dès le commencement de Juillet, pour régler les affaires qui servoient de prétexte à son voiage. Mais l'édition françoise de ses Principes qui s'achevoit entre les mains de l'Abbé Picot leur traducteur lui donna occasion de differer quelques jours, tant pour y faire une préface que pour voir entièrement débarrassé de cette occupation un homme qui devoit être de sa compagnie dans son voiage. Il ne vid pendant cet intervalle que le P. Mersenne, M. Mydorge qu'il ne devoit plus revoir de sa vie, & M. Clerfelier, qui après une longue maladie avoit procuré depuis quelques mois la publication des Meditations en François de la traduction de M. le Duc de Luines & de la sienne.

Après avoir réglé ses affaires en Bretagne

tagne & en Poitou, il revint par la Touraine où M. de Crenan Gentilhomme de ses amis le retint pendant quelque temps. A son retour il trouva bien du desordre dans ses amitez, le Pere Merfenne malade, & Monsieur Mydorge mort depuis huit ou quinze jours.

Mais il avoit d'autres amis à la Cour qui songeoient à lui, sans qu'il s'avisât de songer à eux, & qui travaillèrent auprès du Cardinal Ministre, pour lui obtenir une pension du Roy. Elle lui fut accordée en consideration *de ses grands merites, & de l'utilité que sa philosophie & les recherches de ses longues études procuroient au genre humain : comme aussi pour l'aider à continuer ses belles experiences qui requeroient de la dépense, &c.* Il fut surpris de voir l'expédition des lettres patentes portant le don d'une pension de 3000 liv. scellées le 6 de Septembre avant que d'avoir oüi parler des démarches que ses amis avoient faites pour cela : & il trouva dans le Maréchal de la Meilleraye qui gouvernoit alors les Finances, & qui l'honoroit de son amitié en particulier

*Pension  
du Roi.*

1647            une personne exacte & affectionnée à la lui faire paier.

*Entretien  
avec M.  
Pascal.*

Dés le lendemain il songeoit à son retour en Hollande lors qu'il fut rencontré aux Minimes de la place Royale par M. Pascal le jeune qui cherchoit à le voir depuis qu'il avoit sçeu qu'il étoit en France. M. Descartes eut du plaisir à l'entendre sur les experiences du Vuide qu'il avoit faites à Roüen auprès de son Pere depuis plus de quinze mois. Il trouva que toutes ces experiences étoient assez conformes aux principes de sa philosophie, quoique M. Pascal y fût encore alors opposé par l'engagement & l'uniformité d'opinions où il étoit avec M. de Roberval & les autres qui soutenoient le Vuide. Mais pour le recompenser de sa conversation, il lui donna avis de faire d'autres experiences sur la masse de l'air, à la pesanteur duquel il rapportoit ce que les Philosophes du commun avoient attribué vainement à l'horreur du vuide. Il l'assura du succès de ces experiences, quoiqu'il ne les eût point faites, parce qu'il en parloit conformément à ses principes. M. Pascal qui n'étoit pas encore persuadé



persuadé de la solidité de ces principes, & qui lui promit des lors quelques objections contre sa matière subtile, n'auroit peut être pas eu grand égard à son avis, s'il n'eût été averti vers le même temps d'une pensée toute semblable qu'avoit eue Torricelli Mathématicien de Florence. Les expériences qu'il fit sur ces avis, & qu'il fit faire sur le Puy de Domme par son beaufrère M. Perrier en 1648. se trouvèrent fort heureuses, mais il semble qu'il aima mieux en sçavoir gré à Torricelli qu'à Monsieur Descartes.

Celui-ci partit incontinent après avoir reçu les Lettres patentes de sa pension. Il arriva en Hollande sur la fin de Septembre avec l'Abbé Picot qui lui tint compagnie dans son aimable solitude d' Egmond jusqu'au milieu du mois de Janvier de l'année suivante. Ils passèrent les trois derniers mois de l'année à jouir l'un de l'autre, & à cultiver sa Philosophie dans une tranquillité profonde, s'occupant principalement aux diverses expériences du vuide qu'ils trouvoient de plus en plus conformes à ses principes, & profitant de la dou-

*Retour en Hollande.*

1647

ceur de l'hiver qui fut extraordinaire cette année.

*Il envoi  
son senti-  
ment de  
souverain  
Bien &  
son Trai-  
té des  
Passions  
à la Rei-  
ne de  
Suede,*

Ces occupations furent interrompuës par une lettre du 9 de Novembre que M. Descartes reçût de M. Chanut, qui le prioit de la part de la Reine de Suède de lui expliquer son sentiment touchant le *souverain Bien*. Il s'en acquitta comme il put sans raisonner sur les lumières de la Foy, parce que la Reine avoit marqué qu'elle ne consideroit le souverain Bien qu'au sens des Philosophes anciens. Il accompagna son écrit des lettres qu'il avoit adressées autrefois à la Princesse Elizabeth sur le même sujet avec son traité manuscrit des Passions. La Reine en fut si contente qu'elle voulut lui écrire de sa main pour l'en remercier, & quelle songea deslors à l'attirer auprès d'elle.

---

**XIII.**

*Ecrits de  
Revius-  
& de Re-  
gins, &c,*

Sur la fin de l'année l'on vid paroître en Hollande deux écrits latins, auxquels il sembloit que M. Descartes ne devoit point se montrer indifferant. Il crut néanmoins devoir mépriser le premier qui étoit directement contre lui intitulé, *Consideration sur la Methode de la Philosophie Cartésienne*, parce qu'il

qu'il avoit son ennemi Révius pour  
auteur, & qu'il étoit rempli de *cavil-*  
*lations inutiles*, & de calomnies gros-  
sières.

L'autre le toucha davantage quoi-  
qu'il ne s'adressât à lui qu'indirecte-  
ment. Il avoit pour auteur son ancien  
disciple Régius, & pour titre *Explica-*  
*tion de l'Esprit humain, ou de l'Ame*  
*raisonnable*. M. Descartes y remarqua  
plusieurs opinions qu'il jugeoit fausses  
& pernicieuses. Et parce qu'on étoit  
encore assez communément persuadé  
que Regius étoit toujours dans les sen-  
timens qu'il lui avoit inspirez autrefois,  
il se crut obligé de découvrir les erreurs  
de cet Ecrit, de peur qu'elles ne lui  
fussent imputées par ceux qui n'ayant  
pas lû ses ouvrages, & sur tout ses Me-  
ditations tombéroient par hazard sur la  
lecture de cet Ecrit. La refutation qu'il  
en fit en latin sous le titre de *Remarques*  
*sur un certain placart*, &c. fut impri-  
mée sans sa participation. Regius y ré-  
pondit, sans que M. Descartes se sou-  
ciât de sa réponse, qui fut refutée après  
sa mort par Tobie d'André.

Il ne fit pas plus de cas de deux au-

1648

tres libelles qui parurent contre lui dans le même temps : & son mépris fut suivi de celui du Public qui les laissa périr.

*Troisième  
me voiage  
en France  
peu beau-  
teux.*

A peine l'hiver étoit-il passé qu'il reçût une espèce d'ordre de la Cour, & *comme de la part du Roy* de revenir en France sous des offres avantageuses. Elles consistoient dans l'agrément d'une nouvelle pension & d'un emploi considerable, qui devoit lui procurer plus d'honneur que d'occupation, afin de lui laisser le loisir de continuer ses études. Il avoit une répugnance extraordinaire pour ce voiage dont le succès lui paroïssoit suspect par le pressentiment qu'il avoit des affaires du Roiaume. Mais aiant reçu dez la fin de Mars le brevet de sa nouvelle pension qu'un officier de la Cour qui étoit de ses amis lui avoit envoïé par M. de Martigny ; il ne fut plus en état de reculer.

Il partit donc au mois de Mai : mais à peine fut-il arrivé à Paris que l'état des affaires publiques lui fit ouvrir les yeux sur l'incertitude des choses humaines, & sur la facilité qu'il avoit eüe à se laisser vaincre. Les troubles inopinément survenus, firent qu'au lieu des effets

effets qu'on lui avoit promis , il trouva 1648  
qu'on avoit fait paier par un de ses pro-  
ches les lettres qu'on lui avoit envoiées,  
& qu'il lui en devoit l'argent. De sorte  
qu'il sembloit n'être venu à Paris que  
pour acheter un parchemin le plus cher  
& le plus inutile qu'il eût jamais eu  
entre les mains. Ce qui le dégouta le  
plus , c'est qu'aucun de ceux qui l'a-  
voient fait venir à la Cour ne témoigna  
vouloir connoître autre chose de lui  
que son visage, comme s'il eût été quel-  
que Elephant ou quelque Panthère.

Une aventure si inespérée lui apprit à  
ne plus entreprendre de voyages sur des  
promesses, fussent-elles écrites en par-  
chemin : & il seroit parti sur le champ  
sans dire mot pour retourner en Hol-  
lande , & pour ne pas augmenter par sa  
présence la confusion de ceux qui l'a-  
voient fait venir. Mais ses amis après  
lui avoir laissé faire ses adieux à la Cour  
le retinrent à Paris pendant près de  
trois mois , & ils n'oublièrent rien pour  
lui rendre ce temps fort court & fort  
agréable.

Ce fut pendant cet intervalle que  
Monsieur l'Abbé d'Etrées depuis Evê-

*Sa recon-  
ciliation  
avec Gas-  
sendi.*

O v que

que Duc de Laon , & maintenant Cardinal, voulut faire sa réconciliation avec M. Gassendi. Ce qui se passa en présence de plusieurs personnes de mérite & de considération au grand contentement des deux Philosophes , & de tous leurs amis communs.

## XIV.

*Chicanes  
de Roberval.*

CE FUT le jour de cette fameuse réconciliation que M. de Roberval entreprit pour la première fois de démontrer l'impossibilité du mouvement sans admettre le vuide. M. Descartes à qui s'adressoient personnellement les prétentions de ce Mathématicien , ne fit point de difficulté de répondre d'abord à toutes ses objections. Mais il le fit avec tous les égards qui étoient dûs à la présence de M. l'Abbé d'Errées & de sa compagnie , sans changer la face d'une conversation honnête & paisible.

L'humeur de M. de Roberval , qui avoit par tout besoin de l'indulgence de ceux à qui il avoit affaire , ne s'accommodoit pas assez du flegme qui accompagnoit ordinairement les discours de M. Descartes. Aussi ne fut-il pas long-tems sans s'échauffer : & il lui fit sentir en toutes rencontres pendant le reste de son

son séjour à Paris les effets de ce feu que nulle considération ne fut capable d'éteindre ou de ralentir. 1648

Les persecutions de cet homme qui affectoit de ne s'absenter d'aucune assemblée où il sçavoit qu'il devoit se trouver, & de le chicaner sur sa taciturnité ne contribuerent guères moins que les troubles publics à le dégouter de la ville. Il prit occasion des barricades pour en sortir dès le lendemain à travers de toute la confusion. Il arriva en Hollande dès le 4 jour de Septembre : & après quelque séjour qu'il fit à Leyde chez M. de Hooghelande & à Amsterdam, il alla se renfermer le 9 du même mois dans son Egmond, comme dans un port assuré contre les tempêtes dont il avoit déjà vû les préludes dans son voiage.

*Retour de  
M. Desc.  
en Hol-  
lande.*

---

XV.

A PEINE goûtoit-il les premiers fruits de son repos qu'il reçût les nouvelles de la mort du P. Merfenne qu'il avoit laissé fort malade à son départ de Paris. C'étoit l'ancien de ses amis & de ses sectateurs, & il lui étoit toujours demeuré attaché avec une constance & une fidélité mise à toute épreuve.

*Mort de  
P. Mer-  
fenne.*

O vj Rien

1648

Rien ne put lui être plus sensible que la perte d'un tel ami : mais pour montrer que l'affliction ne lui avoit pas ôté le jugement, il pria quelques mois après l'Abbé Picot de sçavoir ce qu'étoient devenus toutes les lettres qu'il avoit écrites à ce Pere depuis près de 19 ans, parce qu'il étoit assuré qu'elles avoient été toutes fort soigneusement conservées. Il lui donna en même temps commission de les retirer d'entre les mains des Minimes pour des raisons très-importantes. Mais sa prévoiance pour avoir été un peu trop tardive devint inutile par la negligence de ces Religieux qui en avoient laissé perir un grand nombre, & par la diligence artificieuse de M. de Roberval qui s'étoit déjà rendu le Maître d'une partie de ces lettres.

*La Reine de Suède devient Cartesienne.*

Cependant la Reine de Suède débarassée des negociations de la Paix de l'Europe conclüe à Munster le 24 d'Octobre se mit à l'étude du petit traité des Passions de M. Descartes : & les impressions qu'elle en reçût la firent résoudre de passer à celle de toute sa Philosophie. Elle ordonna en même temps



à Freinshemius son Bibliothecaire d'étudier les Principes afin de lui préparer les voies pour l'intelligence de cette Philosophie : & le Resident de France M. Chanut eut commission de l'assister dans ce travail.

M. Descartes étoit alors occupé à satisfaire les premières ardeurs d'un nouveau disciple que sa Philosophie lui avoit fait en Angleterre. C'étoit Henry *Morus* dont la passion & le culte pour notre Philosophe alloit presque jusqu'à l'idolatrie. M. Descartes sans faire attention à ses éloges ne s'appliquoit qu'à l'instruire & à lui lever ses difficultez à mesure qu'il les lui faisoit connoître. Ce commerce dura jusqu'à la mort de M. Descartes, après laquelle cette ardeur de *Morus* pour le Cartesianisme parut se rallentir par la diversion que d'autres occupations y apporterent : jusqu'à ce qu'une simple lettre de M. Clerfelier le fit revivre en 1655, & lui fit donner de nouvelles preuves de son attachement pour sa doctrine. Qui croiroit que ce *Morus* sept ou huit ans après s'avisa d'attaquer les Meditations de M. Descartes pour tâcher de les détruire ; & de declamer

*Morus*  
*Carte-*  
*sien puis*  
*adversai-*  
*re de*  
*Desc.*

1649

clamer contre sa Physique dans le dessein de la faire passer pour libertine ?

XVI

*Attaches  
de M.*

*Descartes  
la Princesse  
Elizabeth.*

L'ANNE'E 1649 fournit à la Princesse Elizabeth divers sujets considerables de mettre sa philosophie morale en œuvre ; & à M. Descartes son cher maître de la consoler sur les accidens de cette vie , & sur la bizarrerie des catastrophes de ce monde. Ces sujets furent la maladie de la Princesse ; le parricide commis par les Anglois en la personne de leur Roy qui étoit son oncle maternel ; la fierté ou l'indifference qu'elle crut que la Reine de Suède avoit pour elle ; le peu de satisfaction que l'Electeur Palatin son frere avoit reçu à la paix de Munster.

La Princesse qui étoit alors à la cour de Berlin l'avoit souvent entretenu de la satisfaction qu'elle auroit de le posseder au Palatinat où elle faisoit son compte de se retirer après le rétablissement de son frere : & il l'avoit assurée de son côté du plaisir qu'il auroit d'aller vivre auprès d'elle dans un pays qu'il avoit connu dès l'an 1619, & qu'il estimoit l'un des plus beaux & des plus commodes de l'Europe. Il n'avoit plus  
alors

alors aucune attache à la demeure de quelque lieu que ce fût. Quoiqu'il parût être dans le sein du repos au fonds de la Nord-Hollande , & qu'il rêvât dans sa solitude d'Egmond aussi paisiblement & avec autant de douceur qu'il eût jamais fait , il souhaitoit avec ardeur que les orages de la France s'apaisassent promptement pour pouvoir s'y établir. Mais la continuation des troubles de sa patrie , jointe à l'apprehension de se mettre jamais en voiage , sembloit le faire résoudre à passer le reste de sa vie en Hollande , c'est-à-dire dans un lieu qui n'avoit plus les mêmes charmes qu'autrefois pour le retenir, & qui ne lui paroissoit commode que parce qu'il n'en connoissoit point d'autre où il pût estre mieux.

Lors qu'il raisonnoit de la sorte , il ignoroit encore le sort que la Providence lui destinoit. Mais peu de jours après elle lui fit conjecturer qu'elle dispoisoit de lui autrement qu'il ne se l'étoit proposé. Dès le mois de Mars il reçût des lettres de M. Chanut , par lesquelles on lui marquoit le desir que la Reine de Suède avoit de le voir à Stockholm, & d'appren-

*Ses incertitudes sur le lieu de sa demeure.*

ce

ce

ce

*La Reine de Suède veut l'attirer à Stockholm*

1649

d'apprendre sa philosophie de sa bouche. Comme il songeoit aux termes de s'excuser sur ce voiage, il reçût de secondes puis de troisièmes lettres extrêmement pressantes de la part de la Reine. De sorte que malgré toutes ses apprehensions & les difficultez qu'il trouvoit dans un voiage qu'il estimoit dangereux à sa santé, il manda à M. Chanut la disposition où il étoit d'obeir à la Reine vers le milieu de l'été, pourvû qu'elle lui permit de revenir à Egmond trois mois après, ou vers la fin de l'hiver suivant au plus-tard.

La Reine présumant de sa bonne volonté, avant même que M. Chanut eût reçu sa dernière réponse donna ordre à l'Amiral Flemming de l'aller prendre à Amsterdam, & de l'amener avant la fin du mois d'Avril. L'Amiral alla jusqu'à Egmond, mais sous le nom d'un simple officier de la flote Suédoise pour lui offrir ses services, & lui montra les ordres de la Reine, ajoûtant qu'il prendroit sa commodité, & qu'il feroit attendre le vaisseau autant qu'il le jugeroit à propos.

M. Descartes fut surpris de cette visite,

&amp;

& s'excusa le plus civilement qu'il lui fut possible sur ce qu'ayant récrit au Resident de France, il en attendoit une réponse qui lui expliqueroit précisément les dernieres volontez de la Reine, & détermineroit ses resolutions sur son voiage. L'officier étant retourné à Amsterdam sans s'être fait connoître, M. Descartes receut de M. Chanut des lettres qui avoient été égarées pendant près de quinze jours, & qui lui marquoient que la Reine avoit donné tous les ordres necessaires à M. l'Amiral Flemming pour le transporter en Suede.

Il reconnut à cette lecture la bevûë que le retardement de ces lettres lui avoit fait faire, prenant pour un simple officier l'un des Amiraux du Roiaume, qui lui avoit fait l'honneur de le visiter, & de lui apporter lui même les ordres de la Reine. Craignant que le refus qu'il avoit fait de ses services ne fust interpreté au préjudice de ses bonnes intentions, il fit incessamment préparer son petit équipage pour ne plus se trouver surpris, lors qu'il recevroit ordre de partir, au cas qu'il ne pût obtenir les trois mois de délai qu'il avoit demandez.

Peu

1649.

Peu de jours après M. Chanut partit d'auprès de la Reine de Suède pour venir rendre compte de sa résidence à la Cour de France. Il arriva au mois d'Avril en Hollande où il fut prévenu du brevet du Roy qui le faisoit son Ambassadeur ordinaire auprès de la même Reine. Il alla chercher son ami dans son hermitage d'Egmond, & acheva de lever le reste des difficultez qu'il trouvoit à son voyage. Il le quitta pour Paris dans la resolution de le reprendre à son retour : & de le mener lui-même à la Reine de Suède, au cas qu'il ne pût obtenir du Roi son maître la dispense de sa nouvelle dignité, & la permission de faire revenir sa famille en France.

XVII.

*Edition  
latine de  
sa Géométrie.*

VERS le mois de Mai l'on vid paroître pour la première fois la Géométrie de M. Descartes en latin de la traduction de Schooten ancien Professeur de l'Université de Leyde en Mathématiques. Il y joignit des commentaires de sa façon, avec les excellentes notes de M. de Beaune dont nous avons déjà parlé, & qui mourut quelques mois après cette édition.

Schooten à l'exemple de tous les autres

tres Traducteurs de M. Descartes, l'avoit prié de revoir sa version, & de la rendre parfaitement conforme à ses pensées originales, comme il avoit fait les autres. Mais il aima mieux la laisser passer que de la corriger à demi: & pour montrer qu'il ne prenoit aucune part à cet ouvrage, il voulut l'appeller *la Geometrie de M. Schooten*, sans même s'en attribuer le fonds. Cette indifférence ne fut point approuvée de ceux qui auroient souhaité qu'elle eût l'avantage des autres traductions: & M. Carcavi s'en plaignit à lui comme au nom de quelques sçavans de Paris.

Cet homme faisoit en cette rencontre la fonction du feu P. Mersenne, à la place duquel il s'étoit fait subroger par M. Descartes pour la correspondance qui concernoit les nouvelles de littérature & de science, & les livres nouveaux. Il commença par lui mander le succès de l'expérience sur la pesanteur de l'air faite au Puy de Domme près de Clermont en Auvergne par M. Perrier & M. Pascal. Il lui envoya en même temps deux petits livres venus de Rome touchant la Physique suivant les nouveaux

*M. Carcavi correspondant de M. Desc.*

nouveaux sentimens. Dans l'un des deux il étoit parlé des principes de M. Descartes avec estime : mais on jugea à Paris que l'auteur ne les avoit pas bien entendus. Il lui manda aussi par la même voie, qu'il y avoit à Rome un Minime François nommé le P. *Magnan* plus intelligent & plus profond que le P. *Mersenne*, qui lui faisoit esperer quelques objections contre ses Principes.

*Se laisse gouverner par M. de Roberval.*

M. *Carcavi* qui étoit étroitement uni avec M. de Roberval ne manqua pas de lui envoyer aussi diverses objections de ce Geomètre, & de tâcher même de le bien remettre dans son esprit, où il prétendoit qu'il n'étoit mal que par l'indiscrétion du P. *Mersenne*. M. *Descartes* se crut obligé de justifier la memoire de ce Pere : mais il ne laissa pas de sçavoir gré à M. *Carcavi* de l'amour qu'il témoignoit pour la paix & l'union des esprits, & il voulut bien en sa consideration répondre aux objections de M. de Roberval, *comme si elles lui eussent été proposées avec sincerité par une personne bien intentionnée.*

M. de Roberval dont le plaisir étoit de toujours objecter & non de recevoir de



des solutions, dissimulant les réponses 1649  
que M. Descartes avoit données à ses  
difficultez, voulut se servir du nom de  
M. Carcavi pour les lui objecter de  
nouveau. Cette fiction ne plut point à  
M. Descartes, qui n'eut aucune peine  
à reconnoître l'esprit de M. de Rober-  
val sous la main de M. Carcavi. C'est  
pourquoi au lieu de récrire à celui-ci,  
il s'adressa à M. Clerfelier étant déjà  
en Suède, & le pria de marquer à M.  
Carcavi qu'il étoit son tres-humble  
serviteur, & qu'il ne manqueroit pas  
de lui faire réponse lors qu'il lui écri-  
roit ses propres pensées.

LA SAISON de l'été s'avançoit,  
& M. Descartes attendoit le retour de  
M. Chanut Ambassadeur de France en  
Suède pour faire le voiage en sa com-  
pagnie. Mais aiant appris d'une part  
qu'il ne pouvoit partir de Paris avant le  
mois de Novembre, & de l'autre que la  
Reine de Suède l'attendoit incessam-  
ment, il voulut prévenir les premieres  
rigueurs de l'hiver. Il fut seulement en  
peine de sçavoir auparavant si les en-  
vieux que la Philosophie lui avoit pro-  
cureez n'auroient point pris le devant à  
la

XVIII

*Inque-  
rudes sur  
son voia-  
ge de Sui-  
de.*

la cour de Suède pour tâcher de lui rendre de mauvais offices, & de préoccuper l'esprit de la Reine. Il n'ignoroit pas l'averfion que la Noblesse Suédoise, & la pluspart des Officiers de cette cour témoignoit pour toutes sortes de sciences. Il sçavoit aussi que la passion de la Reine pour les Sçavans commençoit à devenir l'objet de la raillerie & de la médisance des Errangers. On publioit déjà qu'elle vouloit ramasser tous les Pédans de l'Europe à Stockholm; & que bientôt le gouvernement du royaume seroit entre les mains des Grammairiens. Il craignoit de se voir confondre avec ces sortes de gens dans une cour où les Naturels du pays se soucioient peu de distinguer les Etrangers. Et la vuë de la Religion catholique seroit encore à augmenter ses scrupules. Il fallut que Freinshemius à qui il en écrivit secretement les dissipât, & le pressât de nouveau de la part de la Reine.

Quoiqu'il commençât par fixer son retour précisément au printemps de l'année suivante, il se trouva dans un je ne sçai quel pressentiment de sa destinée qui le porta à regler toutes ses affaires, comme

comme s'il eût été question de faire le voiage de l'autre monde. 1649

Il quitta sa chère solitude le premier jour de Septembre, & après avoir laissé son petit traité des Passions entre les mains d'Elzevier pour être imprimé pendant l'automne, il s'embarqua au port d'Amsterdam, n'ayant pour tout domestique que *Schluter* Allemand serviteur fidele & affectionné que l'Abbé Picot lui avoit prêté pour son voiage.

Il arriva heureusement à Stockholm au commencement d'Octobre, & alla descendre chez Madame Chanut sœur de son ami M. Clerfeher, où elle lui presenta des lettres de l'Ambassadeur son mari qui l'attendoient avec un appartement tout préparé, qu'il ne lui fut pas libre de refuser. Il s'y trouva comblé de tous les avantages que le séjour de son aimable Egmond & celui de la ville de Paris joints ensemble auroient pû diciffilement lui procurer à la fois.

Le lendemain il alla saluer la Reine qui le reçût avec une distinction qui fut remarquée de toute la Cour, & qui contribua peut-être à augmenter enco-

re

*Sa reception en Suède, ses conversations avec la Reine, sa faveur après d'elle.*

1649 re la jalousie de quelques Sçavans, à qui sa venue sembloit avoir été redoutable. A la seconde visite qu'il rendit à la Reine, elle lui découvrit le dessein qu'elle avoit de le retenir en Suède par un bon établissement. Mais comme il s'étoit préparé dès la Hollande contre toutes sollicitations, il ne répondit à celle-là que par compliment.

Elle prit ensuite des mesures avec lui pour apprendre sa philosophie de sa bouche: & jugeant qu'elle auroit besoin de tout son esprit & de toute son application pour y réüssir, elle choisit la première heure d'après son lever pour cette étude comme le tems le plus tranquille & le plus libre de la journée, où elle avoit le sens plus raffiné & le cerveau plus dégagé des embarras des affaires. M. Descartes reçut avec respect la commission qu'elle lui donna de se trouver dans le cabinet de sa bibliothèque tous les matins à cinq heures, sans alleguer le dérangement qu'elle devoit causer dans sa manière de vivre, ni le danger auquel elle exposeroit sa santé dans ce nouveau changement de demeure, & dans une saison qui étoit encore plus rigou-

rigoureuse en Suède, que par tout où il avoit vécu jusqu'à lors. 1649

La Reine en recompense lui accorda la grace qu'il lui avoit fait demander par Freinshemius, & qui consistoit à le dispenser de tout le cérémonial de la cour, & à le délivrer de tous les assujettissemens, ou pour parler comme les Philosophes, de toutes les misères des Courtisans. Mais avant que de commencer leurs exercices du matin, elle voulut qu'il prît un mois ou six semaines pour se reconnoître, se familiariser avec le genie du pays, & faire prendre racine à ses nouvelles habitudes, par lesquelles elle esperoit lui faire goûter son nouveau séjour, & le retenir auprès d'elle pour le reste de sa vie. Mais aiant reconnu de bonne heure la capacité de son esprit qui s'étendoit encore à d'autres choses que la Philosophie, elle ne tarda point à le mettre de son conseil secret : & la confiance qu'elle eut en lui la porta à regler sa conduite particulière, & même divers points concernant le gouvernement de ses Etats sur ses avis. Il profita de cette nouvelle fa-

1649

Comte de Bregy & quelques autres personnes de merite auprès d'elle , mais sur tout pour détruire dans son esprit les raisons d'éloignement & de froideur qu'elle sembloit avoir pour la maison Palatine , & celles de la jalousie secrète qu'elle avoit déjà conçûe pour l'esprit , la doctrine , & le merite de la Princesse Elizabeth en particulier.

XIX.

*Jalousie  
des  
Grammairiens de  
la Reine.*

CE CREDIT joint à quelques applaudissemens qu'il reçût à la cour pour quelques vers François que la Reine lui avoit demandez sur la paix de Munster allarma les Grammairiens & autres *Sçavantasses* du Palais, malgré la précaution avec laquelle il tâchoit de prévenir leur jalousie. Ils étudièrent soigneusement les occasions de lui nuire , & de rallentir l'ardeur que la Reine faisoit paroître pour sa Philosophie. Ils firent sonner fort haut le prétendu mépris des Langues & des Humanitez qu'ils lui imputoient. Desesperant ensuite de le ruiner dans l'esprit de la Reine avec toute la passion qu'elle témoignoit pour leurs connoissances , ils crurent ne pouvoir mieux se vanger de lui qu'en le faisant passer pour un de leurs semblables dans l'esprit

l'esprit des Seigneurs de la cour, & sur tout des Ministres. Ils tâcherent de leur persuader combien il étoit étrange que ce nouveau venu eût tout *l'honneur de la confiance de la Reine*; & combien il étoit dangereux qu'il eût part à d'autres affaires que celles qui regardoient la philosophie & les sciences. Mais on ne fut pas long-temps à la Cour sans distinguer M. Descartes d'avec les Sçavans de profession, qui y rendoient les sciences odieuses à la Noblesse du lieu.

1649.

*Traité des Passions.*

Cependant il apprit d'Elzevier que l'édition de son *Traité des Passions de l'Âme* étoit achevé. Il le presenta à la Reine sans avoir crû devoir le lui dédier, parce qu'il avoit été composé premièrement pour son illustre disciple la Princesse Elizabeth qu'il n'avoit garde d'oublier. Pour rendre cet ouvrage intelligible à toutes sortes de personnes, il l'avoit augmenté d'un tiers sur les avis de M. Clerfelier. Il le divisa en trois parties, dans la première desquelles il est traité des Passions en general, & par occasion de la nature de l'Âme, &c. dans la 2<sup>e</sup> des six passions primitives; & dans la 3<sup>e</sup> de toutes les autres.

1649

La vûe de cet ouvrage fit juger à la Reine que M. Descartes avoit beaucoup d'autres traitez parmi ses papiers qui n'avoient pas encore vû le jour. Et dans le desir de lui faire faire un corps accompli de toute sa Philosophie qu'elle goûtoit de plus en plus, elle voulut l'engager à réduire en ordre le reste des écrits qu'il n'avoit pas encore publiez, afin de le porter ensuite à y mettre la dernière main.

*Ses œuvres posthumes.*

M. Descartes pour obeir à la Reine se mit à remuer le coffre de ses papiers qu'il avoit entassez pelle mesle à son départ de la Hollande. Il ne s'y trouva rien d'achevé. Tout étoit en morceaux, dont on a depuis érigé en traitez ceux à qui on a fait voir le jour. Entre les plus considerables de ces fragmens étoient,

Celui de l'*Homme*, que M. Clerse-lier a fait imprimer depuis, & où l'Auteur a fait voir toutes les fonctions qui appartiennent au corps seul, sans toucher à celles qui appartiennent à l'ame.

Celui de la *Formation du Fœtus*, dont le titre marque assez la matière, & qui



de M. Descartes. Liv. VII. 323

a été publié conjointement avec celui de l'Homme par le même Auteur, assisté de M. de la Forge Medecin de Saumur, & de Gerard Gutschovven Professeur des Mathématiques à Louvain.

1649.

Celui de *la Lumiere* ou du *Monde*, qui n'est qu'un petit extrait ou un morceau de son fameux *Traité du Monde*, qu'il avoit supprimé à la nouvelle de la disgrâce de Galilée. M. Clerfelier le fit imprimer tres - correctement en 1677.

Celui de l'*Explication des Engins* qui fut égaré après sa mort, & qui dans le fonds n'est pas différent de son *Traité de Mechanique*.

Mais le plus considerable de tous les ouvrages postumes de M. Descartes est le tresor inestimable *des Lettres* qui se font trouvées dans son coffre, & dont M. Clerfelier a publié un Recueil en trois volumes.

CES ECRITS postumes à qui M. Clerfelier & les autres Cartésiens ont fait voir le jour après la mort de leur auteur, ne furent pas les seuls qui se trouvèrent à la revûe qu'il fit de ses papiers. Il y avoit encore divers ouvrages

XX.

Ses autres  
Manuscrits.

commencez dans plusieurs registres de différentes grandeurs touchant diverses parties de Mathématiques & de Physique, sous des titres qui n'avoient aucun rapport à ces matières, comme de *Parnassus*; *Olympica*; *Democritica*; *Thaumantis Regia*, &c.

Son *Traité d'Algèbre*, qui se trouve encore dans le cabinet de quelques sçavans;

Une *Introduction* contenant les fondemens de son *Algèbre* que nous croions perdue;

Divers fragmens sur la nature & l'histoire des *Metaux*, des *Plantes*, & des *Animaux*;

Un *Abregé des Mathématiques pures* qui n'étoit pas achevé;

Divers amas de pensées détachées sur l'Âme, sur la Nature, sur la construction de l'Univers;

Une *Introduction à sa Géométrie*; dont nous avons eu occasion de parler, & qui étoit moins son ouvrage que celui de l'un de ses amis.

Parmi ceux que les soins de M. Chanut ont fait échoir à M. Clerfelier, il n'y en a point de plus considérable ni  
peut

peut être de plus achevé que le traité latin, qui contient des *Règles pour conduire nôtre esprit dans la recherche de la Vérité* : au moins peut-on assurer qu'il n'y en a point d'une plus grande utilité pour le Public. De trois parties dont il devoit être composé, nous n'avons que la première entière & la moitié de la seconde.

Un autre ouvrage latin qu'il avoit poussé assez loin, & dont il nous reste un fort ample fragment est celui de l'étude du bon sens ou de l'Art de comprendre, qu'il avoit intitulé *Studium bonæ mentis*, & qu'il avoit adressé à l'un de ses amis, caché sous le nom de Musée.

On a trouvé aussi les commencemens d'un autre ouvrage qui étoit parmi les papiers du coffre de Suède. Il étoit écrit en François, en forme de dialogue sous le titre de la *Recherche de la Vérité par la lumière naturelle, qui toute pure & sans emprunter le secours de la Religion ni de la Philosophie détermine les opinions que doit avoir un honnête homme sur toutes les choses qui peuvent occuper sa pensée*. L'ouvrage étoit divisé

1649

en deux livres, dont le premier regardoit les choses de ce monde considérées en elles-mêmes; & le second ces mêmes choses rapportées à nous, & envisagées comme bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses.

Il court encore par le monde divers petits manuscrits de M. Descartes qui n'étoient plus parmi ses papiers lorsqu'il en fit la revûë; comme son petit traité de *l'Art d'Escrime*: celui du *Génie de Socrate*, &c. Car je ne parle pas de la *Comédie Françoisé* qu'il venoit de faire en Suède, & que M. Chanut empêcha de périr contre son intention.

1650.

*La Reine  
veut l'é-  
tablir en  
Suède.*

Cependant la Reine de Suède voïant l'Ambassadeur de France retourné près d'elle, lui communiqua le dessein qu'elle avoit de retenir M. Descartes dans ses états: & l'obligea de travailler avec elle pour obtenir son consentement. De toutes ses excuses elle n'écouta que le pretexte de la rigueur du climat, parce qu'en effet elle s'appercevoit que son tempérament avoit beaucoup à souffrir dans un pays si froid. L'expédient qu'elle proposa à l'Ambassadeur fut

fut de choisir un bien noble & considerable dans les terres les plus meridionales de la couronne de Suède acquises par la paix de Munster, soit dans l'Archevêché de Brême, soit dans la Poméranie; de lui constituer un revenu d'environ *trois mille écus* de rente, & de lui faire un don en propre de la Seigneurie de la terre, en telle sorte qu'elle pût passer par succession dans ses heritiers à perpetuité.

La maladie de l'Ambassadeur que la Reine avoit chargé de l'execution de cette affaire avec un Sénateur du Roiaume y apporta un retardement qui fut nuisible, non pas à M. Descartes à qui Dieu avoit destiné autre chose, mais à ses heritiers qui manquèrent d'être Seigneurs en Allemagne.

L'Ambassadeur étoit tombé malade le 18 de Janvier au retour d'une promenade qu'il avoit faite à pied avec M. Descartes : & quelque assiduité qu'apportât celui-ci à solliciter son ami nuit & jour, il ne laissoit pas de se trouver dès cinq heures du matin au Palais pour entretenir la Reine, sans se plaindre de la cruauté de la saison qui étoit extraor-

1650

*Projet  
d'une A-  
cadémie.*

dinaire cette année, & qui ruinoit sa santé de jour en jour.

La Reine qui ne songeoit à rien moins qu'à l'incommoder l'obligea dans le fort de la maladie de l'Ambassadeur à retourner encore au palais après midi pendant quelques jours, pour prendre avec elle la communication d'un dessein de conférence ou d'assemblée de sçavans qu'elle vouloit établir en forme d'Académie, dont elle devoit être le chef & la protectrice. Elle voulut qu'il en dressât le plan, & qu'il en composât les Statuts. Il lui porta le mémoire qu'il en avoit fait le 1 de Février qui fut la dernière fois qu'il eût l'honneur de voir sa Majesté. La Reine en approuva fort tous les articles, mais elle fut surprise du second & du troisième qui donnoient l'exclusion aux étrangers. Elle se douta que c'étoit un trait de la modestie de M. Descartes qui se fermoit à lui-même la porte de cette Académie dont elle avoit dessein de l'établir le Directeur.

---

 XXI.

*Maladie  
de M.  
Descar-  
tes. Sa  
mort.*

CE FUT ce même jour qu'il rapporta du palais les premiers sentimens de la maladie qui devoit finir sa vie, & que l'Ambassadeur commença à revenir

en

en convalescence. Le lendemain qui étoit destiné à célébrer la fête de la Purification de la S. V. nôtre Philosophe s'approcha avec les autres Fidèles des sacremens de la Pénitence & de l'Eucharistie qu'il reçût des mains du P. Viogué Augustin, Missionnaire & Aumônier de l'Ambassadeur. Mais il ne pût finir debout le reste de la journée.

Les symptômes de sa maladie avoient été les mêmes que ceux qui avoient précédé celle de cet Ambassadeur : & ils furent suivis d'une fièvre continuë avec une inflammation de poulmon toute semblable. Le dérangement de son régime de vivre joint au partage de ses soins entre la Reine & l'Ambassadeur malade au milieu d'une saison ennemie de son temperament & plus cruelle qu'elle n'avoit été depuis près de soixante ans, au rapport des anciens du lieu, fut ce qui rendit sa fièvre plus maligne que n'avoit été celle de l'Ambassadeur. Elle fut interne dans les premiers jours, & elle lui occupa tellement le cerveau qu'elle lui ôta la liberté de se connoître, d'écouter les avis de cet ami ; & ne lui laissa de forces que pour résister à la vo-

1650

lonté de tout le monde. Le premier Medecin de la Reine qui étoit M. du Ryer François de nation & son ami particulier étoit pour lors absent : & cette Princesse ordonna à celui qui suivoit d'en prendre soin. C'étoit un Hollandois nommé *Vveulles* ennemi juré de M. Descartes dès le temps de la guerre que les Ministres & les Théologiens d'Utrecht & de Leyde lui avoient déclarée. Le malade à la vûe de ce Medecin & des autres même que la Reine envoioit avec lui s'obstina à ne rien faire de ce qu'il ordonna, & sur tout à refuser la saignée tant que dura le transport au cerveau. Ce qui donna des allarmes mortelles à l'Ambassadeur, & même à la Reine qui avoit soin d'y envoier un Gentil-homme deux fois le jour.

Le cerveau se débarrassa sur la fin du septième jour, ce qui le rendit un peu plus le maître de sa tête, & de sa raison. Alors il commença à sentir sa fièvre pour la premiere fois : il marqua la cause de l'erreur où il avoit été jusques-là, & ne songea plus qu'à mourir en philosophe chrétien. Il se fit saigner deux fois de suite fort abondamment,



ment, mais il n'étoit plus temps. Il fit chercher le P. Viogué son confesseur qui étoit dans les exercices de sa mission à quelques lieuës de Stockholm : & il pria ceux qui l'approchoient de ne le plus entretenir que de la miséricorde de Dieu, & du courage avec lequel il devoit souffrir la separation de son ame. Il demeura pendant les deux derniers jours dans une tranquillité fort grande : & il mourut paisiblement entre les bras de l'Ambassadeur & du Pere Viogué le xi de Février à quatre heures du matin, âgé de 53 ans, dix mois & II jours.

LA REINE à cette nouvelle fit connoître son affliction par des larmes tres veritables & tres abondantes, qu'elle répandit sur la perte qu'elle faisoit de son illustre Maître, titre dont elle avoit coûtume de l'honorer, & de le distinguer d'avec les autres sc̄avans qui l'approchoient. Elle envoya incontinent un Gentil-hôme de sa chambre à l'Ambassadeur pour l'assurer de son déplaisir; & pour lui déclarer qu'elle vouloit laisser à la posterité un monument de la consideration qu'elle avoit pour le merite du

1650

te du défunt , & qu'elle lui destinoit sa sepulture dans le lieu le plus honorable du royaume , au pied des Rois ses prédecesseurs , avec une pompe convenable , & un riche Mausolée de marbre qu'elle se proposoit de lui faire dresser.

L'Ambassadeur qui n'avoit encore pû sortir depuis sa maladie , alla l'après-midi au palais voir la Reine : & obtint d'elle, pour de bonnes raisons qu'il lui fit entendre , que la sepulture se fist d'une maniere tres-simple aux dépens du défunt, dans un endroit du cimetière des Etrangers où l'on mettoit les Catholiques & les Enfans qui mouroient avant l'usage de leur raison.

Le lendemain on fit le convoi sans beaucoup d'appareil , mais suivant le cérémonial de l'Eglise Romaine par la permission de la Reine & du Gouverneur de Stockholm. Le corps fut porté par le fils aîné de l'Ambassadeur ; par M. de *Saint-Sandoux* qui a été depuis Gouverneur de Tournai ; par M. *Picques* Secrétaire de l'Ambassade qui est aujourd'hui Conseiller à la Cour des Aides ; & par M. *Belin* Secrétaire de l'Ambassadeur, qui est maintenant Tresorier de France.

Le

Le lendemain l'Ambassadeur accompagné du premier Gentil-homme de la chambre de la Reine, qui étoit Erric Sparre Baron de Croneberg fit l'inventaire de ce que M. Descartes avoit apporté en Suède. Et le 4 de Mars suivant M. de Hooghelande fit celui de ce qu'il avoit laissé en Hollande en présence de M. Van Sureck, Seigneur de Berg, créancier du défunt.

L'Ambassadeur à qui la Reine faisoit entendre qu'elle continuoit toujours dans le dessein de lui dresser un monument de marbre; jugea que par provision il seroit toujours mieux d'élever un simple tombeau sur la fosse du défunt. Il le fit faire de figure carrée en long, de pierre cimentée, dont les quatre faces étoient lambrissées en dehors avec des planches de bois uni. Ces quatre faces furent couvertes d'une grosse toile blanche cirée, que l'on fit peindre à trois couches: & l'on y fit écrire par le Peintre les belles inscriptions latines que l'Ambassadeur avoit composées à l'honneur de son ami.

Quelques mois après on fit frapper en Hollande une médaille à la mémoire de  
notre

nôtre Philosophe, avec un revers contenant de magnifiques éloges.

XXIII  
 Transla  
 tion de  
 son corps  
 en France

APRÈS la conversion de la Reine de Suède qui étoit dûe à M. Descartes & à M. Chanut, & qui se manifesta quelques années après la mort du premier par l'abjuration du Lutheranisme, il ne nous reste plus rien à remarquer concernant la vie de ce Philosophe, si ce n'est la translation que l'on fit de ses cendres & de ses os de Suède en France dix-sept ans après sa mort.

Ce fut M. d'Alibert Trésorier général de France qui se rendit chef de cette entreprise & qui en fit toute la dépense. Il employa pour cet effet M. le Chevalier de Terlon Ambassadeur de France en Suède qui devoit bien-tôt partir pour le Danemarck en la même qualité.

Cet Ambassadeur fit lever le corps de M. Descartes en présence de M. de Pomponne, qui étoit arrivé à Stockholm pour lui succéder, & qui est maintenant Ministre d'Etat. Il le fit porter d'abord

Copenhague, d'où il l'envoia en France, sous la direction de quelques personnes sûres & fidelles le 2 jour d'Octobre

tobre 1666. Etant arrivé à Paris au mois de Janvier de l'année suivante il fut porté chez M. d'Alibert rue du Beautreillis: & quelques jours après il fut mis en dépôt sans cérémonie dans une chapelle de l'Eglise de saint Paul. Delà il fut transporté avec un convoi fort pompeux le 24 de Juin, jour de la Nativité de S. Jean, à huit heures du soir dans l'Eglise de sainte Geneviève du Mont, où il fut reçu de l'Abbé & des Chanoines Regulars avec un appareil magnifique.

Le lendemain qui étoit un samedi l'on y fit un service solennel, où l'Abbé qui étoit le P. Blanchard General de la Congregation officia pontificalement, & où assistèrent quantité de personnes qualifiées comme au convoi de la veille. Le Pere l'Allemant Chancelier de l'Université avoit préparé une Oraison funebre: mais il survint un ordre de la Cour pour empêcher qu'elle ne fût prononcée.

On mit le cercueil dans un caveau entre deux chapelles de la partie meridionale de la nef, où M. d'Alibert a fait depuis dresser un marbre contre la muraille, representant le buste du Philosophe,

losophe, avec une belle Epitaphe composée de deux inscriptions, dont l'une qui est en vers françois a pour auteur M. de Fieubet Conseiller d'Etat, ci devant Chancelier de la Reine ; l'autre qui est en latin vient de M. Clerfelier, quoique plusieurs veüillent encore l'attribuer aujourd'hui au Pere l'Allemand.

Aprés le service du samedi 25 de Juin l'on porta dans les archives de l'Abbaie de sainte Geneviève les titres, les procès verbaux, & les certificats qu'on avoit tirez en bonne forme : & M. d'Alibert conduisit les principaux assistans chez le fameux Bocquet, où il leur donna un tres-somptueux & magnifique repas.



---

LIVRE HUITIÈME.

*Contenant les qualitez de son corps & de son esprit. Ses mœurs. Sa manière de vivre avec Dieu & avec les Hommes.*

**L**E CORPS de M. Descartes étoit d'une taille un peu au dessous de la médiocre, mais assez fine & bien proportionnée dans la justesse de toutes les parties. Il paroïssoit néanmoins avoir la tête un peu grosse par rapport au tronc. Il avoit le front large, & un peu avancé; le teint assez pâle depuis sa naissance jusqu'au sortir du collège, puis mêlé d'un vermillon éteint jusqu'à sa retraite en Hollande, & depuis un peu olivâtre jusqu'à sa mort. Il portoit à la joue une petite bube qui s'écorchoit & renaïssoit toujours. Il avoit la lèvre d'en bas un peu avancée, la bouche assez fendue, le nez d'une grosseur proportionnée à sa longueur, les yeux gris-noirs, la vûë agréable & ferme jusqu'à  
la fin

---

I.  
Soyez  
Corps.

la fin de ses jours , le visage toujours serain & la mine affable ; le ton de la voix doux entre le haut & le bas, mais trop foible pour pousser de suite un long discours , à cause d'une alteration de poumon qu'il avoit apportée en naissant.

Ses cheveux & ses sourcils étoient assez noirs , le poil du menton un peu moins : & il commença à blanchir dès l'âge de 43 ans. Peu de temps après il prit la perruque, mais d'une forme toute semblable à ses cheveux , & par raison de santé.

Il suivoit moins les modes qu'il ne s'y laissoit entraîner. Il attendoit qu'elles devinssent communes pour éviter la singularité. Jamais il n'étoit negligé, & il évitoit sur tout de paroître vêtu en philosophe. Lorsqu'il se retira en Hollande il quitta l'épée pour le manteau, & la soie pour le drap.

*Son Re-  
gime.*

Son regime de vivre a été fort uni en tout temps. La sobrieté lui étoit naturelle. Il bûvoit peu de vin , & étoit quelquefois des mois entiers sans en boire du tout. Mais comme il étoit fort agréable & enjoué à table , sa frugalité n'étoit



n'étoit point à charge à ses compagnies.

Il n'étoit ni délicat ni difficile sur le choix des nourritures, & il avoit accoutumé son goût à tout ce qui n'est pas nuisible à la santé du corps. Sa diète ne consistoit pas à manger rarement, mais à discerner la qualité des viandes. Il estimoit qu'il étoit bon de donner une occupation continuelle à l'estomac & aux autres viscères comme on fait aux meules, mais que ce devoit être avec des choses qui donnassent peu de nourriture, comme les racines & les fruits, qu'il croioit plus propres à prolonger la vie de l'homme que la chair des animaux.

Il avoit observé qu'il mangeoit avec plus d'avidité, & qu'il dormoit plus profondement lorsqu'il étoit dans la tristesse ou dans quelque danger, que dans tout autre état.

Il dormoit beaucoup, ou du moins son réveil n'étoit jamais forcé. Lorsqu'il se sentoit parfaitement degagé du sommeil il étudioit en méditant couché; & ne se relevoit qu'à demi corps par intervalles pour écrire ses pensées. C'est  
ce

ce qui le faisoit souvent demeurer dix heures & quelquefois douze dans le lit. La condescendance qu'il avoit pour les besoins de son corps n'alloit jamais jusqu'à l'indolence. Il travailloit beaucoup & long-temps. Il aimoit assez les exercices du corps, & il les prenoit volontiers dans le temps de sa récréation, jusqu'à ce qu'enfin la vie sédentaire l'en desaccoutumât.

Il regardoit la santé du corps comme le principal des biens de cette vie après la vertu. Il ne l'avoit pas reçûe fort entière en naissant, & elle lui fut assez mal conservée tant qu'il fut soumis à la conduite des Medecins. Il avoit été travaillé durant son enfance d'une toux sèche qu'il avoit héritée de sa mère, & il fut fort infirme jusqu'à l'âge de 13 ans auquel il fut saigné pour la première fois, mais il ne le fut plus depuis, sinon la surveillance de sa mort. Il estimoit la saignée d'agereuse pour un infinité de personnes. A l'âge de 19 ou 20 ans il se crut assez habile pour prendre lui-même l'administration de sa santé, & il se passa de Medecin jusqu'à sa maladie mortelle. Il avoit aversion non seulement des Charlatans,

latans , mais des drogues des Apoticaire & des Empiriques. Il demandoit même beaucoup de précaution pour les rémedes de la Chymie. Après s'être entierement degagé de cette chaleur de foie qui lui faisoit aimer les armes en sa jeunesse, il prit un train de vie si égal & si uniforme qu'il ne fut jamais malade que de la cause étrangère qui le fit mourir en Suède. Ses deux grands remédés étoient la diète , & la moderation de ses exercices : mais il leur preferoit encore ceux de l'Ame qui a beaucoup de force sur le corps, comme il paroît par les grands changemens que la colére, la crainte , & les autres passions excitent en lui.

LE REGIME de vivre qu'il s'étoit prescrit avoit ses fondemens sur la belle œconomie de son ménage. Il avoit un nombre suffisant de domestiques tous fort choisis, fort propres ; & il avoit grand soin de les prendre tous bienfaits d'esprit & de corps. Sa maison étoit une école de vertu & de doctrine pour eux : & non content de les rendre sçavans & gens de bien, il se chargeoit encore de faire leur fortune. C'est pourquoi  
il y

---

II.

*Son Domestique.*

il y avoit toujours beaucoup d'empres-  
 sement & de brigue à se mettre à son  
 service: & l'on regardoit une place  
 parmi ses valets comme une condition  
 fort avantageuse. De son costé il les  
 traitoit avec une indulgence & une dou-  
 ceur qui les assujétissoit par amour. Pour  
 ceux du premier ordre qui l'appro-  
 choient de plus près en qualité de se-  
 cretaires ou de valets de chambre, il les  
 regardoit si peu au dessous de lui, qu'on  
 les auroit pris souvent pour ses égaux.  
 C'est ce qui contribua beaucoup à leur  
 former le cœur & l'esprit; & la plus  
 part sont devenus gens de mérite & de  
 considération dans le monde. On l'a re-  
 marqué dans la personne de M. de Ville-  
 Bressieux Medecin de Grenoble, de M.  
 Gutschovven Professeur Royal à Lou-  
 vain, du sieur Gillot Mathématicien,  
 du sieur Schluter Auditeur ou Intendant  
 de Justice en Suède, & d'une autre per-  
 sonne en charge qui se fait considerer  
 encore aujourd'hui dans le Languedoc.

*Son des-  
 interesse-  
 ment pour  
 les biens  
 de la for-  
 tune.*

La dépense de sa maison étoit tou-  
 jours fort réglée, & quelque passion  
 qu'il eût pour multiplier ses experien-  
 ces, il affectoit de ne point s'endêter

au delà de son revenu annuel. Ce revenu n'étoit guères que de six à sept mille livres de rente, si l'on en excepte les dernières années de sa vie, auxquelles il avoit augmenté. Quoiqu'il eût été moindre dans les commencemens il lui avoit toujours parû suffisant. Ce n'étoit point comme un Gentilhomme necessiteux & avide, mais comme un Philosophe riche & content que M. Descartes regardoit les biens de la terre. Il avoit toujours traité la Fortune avec beaucoup de fierté : & parmi la foule de ceux qui adoroient cette aveugle divinité il avoit pris le parti de se moquer d'elle hautement, se contentant de plaindre quelques Philosophes de ses amis qui avoient eu la foiblesse de se plaindre d'elle. Aussi la Fortune ne parut-elle pas insensible à ses mépris, & l'on auroit crû qu'elle tâchoit de se vanger de lui dans toutes les occasions qui se presentoient pour le rendre plus riche. Il n'étoit pourtant pas de ces fanfarons & de ces cyniques qui ne cherchent qu'à l'insulter, & il n'avoit pas la vanité de vouloir triompher d'elle avec ostentation. En effet l'une des principale

Q maxime

maximes qu'il s'étoit prescrites pour la conduite de sa vie, étoit de *râcher plutôt à se vaincre lui-même que la Fortune, & à changer ses desirs que l'ordre du monde.*

Il n'avoit pas moins de generosité que de des-interestement, & son cœur ne put se soumettre qu'à son Roi pour le point des liberalitez. Jamais il ne voulut accepter d'aucun Particulier le secours qu'on lui offroit pour fournir aux grandes dépenses que demandoient ses expériences. Il refusa avec civilité une somme d'argent tres-considérable que le Comte d'Avaux lui avoit envoyée jusqu'en Hollande. Il s'excusa de la même manière auprès de M. de Montmor qui lui avoit offert avec beaucoup d'instance l'usage entier d'une maison de campagne de 4000 livres de rente. D'autres personnes de la premiere consideration lui avoient ouvert leurs tresors, mais toujours sans effet. Il n'estimoit pas qu'il lui fût honnête de rien emprunter de personne qu'il ne pût rendre avec usure : & il prétendoit que ç'auroit été une grande charge pour lui de se sentir redevable au Public. Mais s'il avoit le  
des-inte-

des-interessement des Philosophes pour les richesses, il n'en avoit pas l'orgueil. Non seulement il regardoit de bon œil ceux qui en font un bon usage, mais il ne crut pas même devoir negliger le bien que son pere avoit eu la bonté de lui conserver. Il consideroit un patrimoine legitime comme un present de la Nature plutôt que de la Fortune : & de tous les biens qu'on peut acquerir dans le monde, il n'en trouvoit point dont la possession fût plus innocente & plus dans l'ordre de Dieu. C'est ce qui lui fit mander un jour à son frère aîné qu'il estimoit plus mille francs de succession que dix mille livres qui viennent d'ailleurs.

SI DES revenus assez modiques ont parû suffisans pour rendre M. Descartes riche & content, ce n'est pas seulement à sa frugalité, c'est encore au choix d'une vie retirée qu'il faut l'attribuer. Il recevoit peu de visites en tout temps, & en rendoit encore moins. Il n'étoit pourtant ni misanthrope ni mélancholique : & il porta jusqu'au fonds de sa solitude la belle humeur & l'enjoûment naturel qu'on avoit remarqué en lui dès

III.

Sa vie  
retirée.

sa plus tendre jeunesse. La gaieté qui lui étoit ordinaire lui faisoit faire toutes choses sans répugnance ; & si nous l'en croions, elle lui en facilitoit le succès. Elle contribuoit même à sa santé. Sans elle il n'auroit pû soutenir le poids de sa solitude avec tant de perseverance. C'est elle qui a converti l'inclination qu'il avoit pour la retraite en une vraie passion pour la vie cachée. Et le desir de ne jamais s'en départir lui avoit fait prendre deux devises propres à ne lui jamais laisser oublier sa resolution. La premiere tirée d'Ovide.

*Benè qui latuit, benè vixit.*  
dont le souvenir lui fit perdre souvent le dessein de publier ses ouvrages. L'autre prise de Seneque.

*Illi mors gravis incubat  
Qui notus nimis omnibus  
Ignotus moritur bi.*

qui est une condamnation de ceux qui cherchent à être connus des autres sans se connoître eux mêmes.

Depuis qu'il s'étoit réduit à une condition privée, il avoit regardé l'inconvenient d'être trop connu comme une distraction dangereuse au dessein de ne  
jamais

Mépris  
de la  
gloire.



jamais sortir de lui-même que pour converser secretement avec la Nature, & de ne quitter jamais la Nature que pour rentrer en lui-même. Il regardoit comme une chose tres-vaine, le desir que nous avons de vouloir vivre dans l'opinion & l'esprit d'autrui : & jamais philosophe n'a fait moins de cas de la gloire que la pluspart trouvent dans ce qui s'appelle réputation. Il n'étoit pas assez sauvage pour trouver mauvais que si l'on pensoit à lui, on en eût bonne opinion : mais il aimoit beaucoup mieux qu'on n'y pensât point du tout.

La vie solitaire ne lui couta que peu de mois d'apprentissage parce que l'inclination qu'il y apporta se trouva secondée par son temperament & par son humeur particuliere. L'habitude de la méditation qu'il avoit eüe dès le collège l'avoit rendu fort reservé & un peu taciturne. Mais quoi qu'il parlât peu en tout temps, il parloit toujours fort à propos & fort naturellement. Ses conversations n'étoient jamais guindées, jamais gesnantes. Il évitoit sur tout de paroître docte ou philosophe dans les entretiens. Il n'é-

*Ses habitudes u'écrire, de lire : sans s'écouter.*

toit guères plus porté à mettre ses pensées sur le papier qu'à les debiter de vive voix. Il avoit été assez paresseux à écrire, mais son écriture menue serrée & reguliere est une preuve qu'il avoit vaincu cette paresse par une longue habitude. Il ne laissoit pas d'y retomber de temps en temps, comme il paroît non seulement par la répugnance qu'il témoignoit à composer ses ouvrages, mais encore par la negligence qu'il apportoit à répondre à ses amis.

Il n'avoit pas sans doute autant de répugnance pour la lecture, qu'il en faisoit paroître pour l'écriture. Il faut avouer néanmoins qu'il ne lisoit pas beaucoup, & qu'il avoit fort peu de livres. Rebuté des inutilitez & des erreurs qu'il avoit remarquées dans les livres, il y avoit renoncé assez solennellement : mais à ne point mentir, son renoncement ne fut jamais fort entier, & il le rendit même suspect de dissimulation. On a cru qu'il avoit un usage des livres beaucoup plus grand qu'il ne vouloit le faire croire : & l'on a fondé cette opinion sur la qualité de son stile & l'abondance des choses qu'il a traitées

traitées dans tous ses ouvrages, mais particulièrement dans ses lettres.

C'est un jugement ou plutôt une conjecture qu'on a tirée de la beauté de son stile, de la regularité de ses pensées, de la netteté & de l'exactitude de ses expressions,

IL AVOIT l'*Esprit* d'une étendue presque infinie, & d'une force égale à son étendue. Sa pénétration étoit prodigieuse en profondeur & en vivacité. C'est ce qui paroïssoit sur tout lors qu'il étoit question de sonder le fonds de l'esprit humain, & de déterminer précisément ce qui est possible à l'Homme, & ce qui est au dessus de ses forces.

Jamais homme n'a fait paroître à plus haut degré ce que nous appellons *esprit géométrique*, & *justesse d'esprit*, pour ne point confondre les principes entre eux, pour pénétrer toutes les conséquences qu'il est possible d'en tirer, & pour ne jamais raisonner fausement sur des principes connus.

Sa *Mémoire* n'étoit, ni infidèle, ni malheureuse: mais nous ne voyons pas qu'elle ait pû répondre à la

Q iiiij      grandeur.

---

IV.

Son esprit, sa mémoire, son jugement.

350. III Abregé de la Vie  
grandeur de son esprit. S'il lui man-  
quoit quelque chose de ce côté là, ce  
défaut se trouvoit amplement recom-  
pensé par cette autre partie de l'ame  
que nous appellons le *Jugement*, & qui  
est toute la lumière de l'esprit de l'hom-  
me. Il étoit judicieux & solide par tout.  
Il avoit le gout des choses fort exquis,  
& le discernement tres-delicat & tres-  
fin, même dans ce qui est de l'usage le  
plus commun, où les plus grands es-  
prits, & sur tout les Geomètres ont cou-  
tume de manquer d'attention.

Soit a-  
mour  
pour la  
Verité.

Rien n'avoit tant contribué à perfec-  
tionner en lui cette excellente qualité  
que cet amour violent pour la *Verité*,  
qui ne l'a jamais quitté de sa vie. La sin-  
cerité du cœur s'étant toujourns trouvée  
jointe en lui avec la droiture du sens &  
de l'esprit, il eut un soin continuel de  
ne rechercher que la *Verité* dans toutes  
ses études; & de la faire paroître tou-  
jours entière, toujourns nue dans ses ac-  
tions & dans ses discours. La franchise  
& la candeur furent en tout temps le  
caractère particulier qui servit à le dis-  
tinguer de ceux d'entre les hommes qui  
lui ressembloient par d'autres endroits.

&

& toute la politesse qu'il pouvoit avoir reçue de son éducation & de sa fréquentation à la cour des Grands, ne fut pas capable de lui rendre l'esprit double & le cœur mauvais, ni de lui persuader que la fiction & le mensonge dussent jamais être à son usage. Les fautes qui se font contre la Verité lors qu'elles ne partent que de l'erreur & de l'ignorance où il n'entre aucun dessein de la blesser, lui paroissent pardonnables: mais à la place d'un Juge, il auroit été inexorable pour celles qui se font contre la connoissance & l'amour de la verité. Quoique cette passion qu'il avoit pour la Verité le portât à la poursuivre partout où il se doutoit qu'elle pourroit être cachée, il crut néanmoins devoir s'attacher principalement à la chercher dans les sciences, sur lesquelles il avoit coutume d'examiner d'abord ce qu'elles peuvent avoir de solide, afin de ne point perdre de temps à ce qu'elles ont d'inutile, & de pouvoir marquer aux autres l'usage qu'on en doit faire.

Plusieurs ont prétendu qu'il n'ignoroit aucune Science, & qu'il sçavoit tous les Arts. Mais il nous suffit de croi-

Q V 18

---

V.  
Sa doctrine  
lire.

re qu'il pouvoit connoître la nature de de toutes les sciences sans être néanmoins versé dans toutes les espèces.

On peut dire qu'il avoit encore plus de *docilité* que de science : & cette vertu étoit en lui d'un prix d'autant plus inestimable qu'elle est rare dans les chefs de secte. La passion qu'il témoignoit pour corriger les fautes étoit toujours suivie de la reconnoissance qu'il avoit pour ceux qui les lui faisoient connoître.

*Sa modestie.*

La vanité dont ses Adversaires l'ont taxé en quelques rencontres étoit toute superficielle, parce qu'elle n'avoit point trouvé de place dans son cœur. Mais à l'égard des soupçons de la fierté & de la présomption qu'ils lui ont imputée, ils n'ont pû tenir contre l'éclat de sa *modestie* qui n'a point tardé à les dissiper. Cette modestie qui étoit accompagnée d'une grande politesse, selon Morus, residoit encore beaucoup plus dans ses sentimens que dans ses discours. Elle n'étoit affectée nulle part, mais elle paroissoit comme en sa place naturelle dans le peu de cas qu'il faisoit de lui-même & de ses productions, & dans l'aveu qu'il

qu'il avoit pour les loüanges.

Cette belle vertu n'étoit pas sterile en lui : & l'on peut dire qu'elle en produisit une assez semblable dans Regius Medecin d'Utrecht par l'excellent modèle de réponse qu'il lui dressa contre le Ministre Voetius, qu'il s'agissoit de réfuter, & qui n'est pas moins un chef-d'œuvre de *douceur* & d'honnêteté que de modestie. Cette douceur qui étoit répandue dans toutes ses meurs n'a jamais changé de nom pour ses amis; mais l'épreuve que ses Adversaires en ont faite l'a fait appeller *moderation* à leur égard. Elle n'étoit pas bien dans son jour contre des esprits de la trempe d'un Gassendi & d'un Fermat. Il falloit un Roberval pour lui donner de l'éclat : mais sur tout il falloit des Ministres forcenez, des Théologiens bourrus, & des Philosophes sauvages pour la faire triompher dans son desert.

sa douceur.

sa modestie.

L'amour qu'il avoit eu toute sa vie pour la paix & le repos l'avoit fait résoudre de bonne heure à mépriser la calomnie, & à oublier les injures. Il étoit naturellement ennemi de la dispute, sur tout de celle où il entre de la contesta-

Q. vj) tion

tion & du trouble. De là venoit cette aversion qu'il avoit pour examiner les fautes d'autrui, ou pour les relever quand il les avoit remarquées en lisant. Cette occupation ne lui paroissoit pas assez digne d'un homme qui devoit tout son temps à la recherche de la verité: & il croioit se détourner de son chemin, lors qu'il s'arrétoit à considerer les égaremens des autres.

---

**VI.**

*Ses amis.*

TANT de qualitez aimables ne pouvoient manquer de lui attirer des amis: & personne ne pouvoit se vanter d'en avoir plus que lui. Mais quoi qu'il ne refusât l'amitié de personne, la sienne n'étoit pas sans discernement, parce qu'il tâchoit de ne la separer de son estime que le moins qu'il lui étoit possible. Sa confiance n'étoit que pour ceux en qui il avoit remarqué une sagesse que la science & la vertu avoient consommée.

C'étoit l'homme de la meilleure conscience du monde, au rapport même de ceux qui s'étoient rendus les plus indignes de son amitié. Il avoit une tendresse & une fidelité pour ses amis, qui étoit à l'épreuve de l'inconstance & de la vicissitude des choses de ce monde. Il n'étoit



n'étoit point méfiant ni soupçonneux. Il croioit aisément le bien, mais difficilement le mal dans la personne de ses amis. Sa maxime étoit de suspendre toujours son consentement pour les rapports desavantageux, jusqu'à ce que sa propre expérience, ou des démonstrations infailibles l'assurassent de la chose qu'on lui avoit rapportée. Une autre maxime de son amitié étoit de n'être jamais incommode à ses amis, & de leur rendre cependant tous les services dont il étoit capable. Croiant que la disposition où il étoit pouvoit lui servir de règle pour juger de celle des autres, il portoit l'obligation de l'amitié à un point de perfection si haut, qu'il prétendoit que ceux qui rendent les services sont encore les redevables.

Un homme de ce caractère ne devoit point avoir d'ennemis. Aussi n'en a-t'il jamais eu d'autres que ceux de la vertu & de la vérité, qui s'éleverent moins contre sa personne que contre ses écrits. Il n'avoit nulle inquietude sur les inimitiez des autres: & sans être trop curieux de s'enquerir s'il avoit des ennemis, il se contentoit de ne l'être à personne.

*Ses ennemis étoient les autres.*

personne, & de se tenir toujours prêt à la reconciliation pour ceux qui voudroient revenir à lui.

Mais il ne croioit pas devoir negliger les ennemis de sa Philosophie, dont quelques-uns devinrent ses envieux, & les autres se rendirent ses adversaires. Le peu qu'il pouvoit avoir de vanité se trouva sans doute fort satisfait des premiers; & ce qu'il avoit de merite ne pouvoit être rehaillé avec plus d'éclat que par l'envie d'autrui. Pour ses Adversaires dont le nombre passoit de beaucoup celui de ses Envieux, il ne refusa jamais de répondre à ceux qui à travers de leurs preventions ou de leur ignorance, lui faisoient appercevoir quelques marques de bonne foi.

Comme il avoit des adversaires de son vivant qui ne laissoient pas de faire profession d'amitié avec lui: il ne faut pas douter qu'il n'eût aussi quelques affections qu'il fût obligé de combattre comme adversaires ou ennemies de son institut. A l'égard des premiers il n'avoit presque que la raison à suivre sans avoir rien à craindre de son inclination. Mais pour les autres où il semble que sa

raison

raison ne pouvoit avoir la plus grande part, il falloit principalement s'étudier à retenir son inclination. Il s'en rendit enfin le maître par son application & sa persévérance : mais par un effet de la bizarrerie de cette inclination, il lui étoit resté fort avant dans le cours de sa vie pour les personnes louches une pente d'affection venue de l'impression de son enfance, lors qu'étant en bas âge il aimoit une petite demoiselle qui étoit un peu louche.

Ce que quelques-uns de ses ennemis ont publié de son inclination prétendue pour le sexe, semble n'avoir été imaginé que sur une méchante explication d'un endroit du sieur Borel qui témoigne que nôtre Philosophe ne se déplaisoit point à la conversation des femmes, parce qu'en matière de philosophie, il les trouvoit plus douces, plus patientes, plus dociles, en un mot, plus vuides de préjugés & de fausses doctrines que beaucoup d'hommes.

*Inclination pour le sexe.*

L'aventure que quelques esprits oisifs lui ont attribuée avec une Dame de Touraine nommée la Menaudière, est une fiction forgée sur un tableau qu'elle avoit

avoit vû de nôtre Philosophe chez l'Abbé de Touchelaye. Jamais il ne vid cette Dame, & elle ne l'avoit vû qu'en peinture. Il n'en est pas de même de Madame du Rosai, qu'il rechercha dans le temps que ses parens songeoient à le marier, & qu'il disputa même l'épée à la main contre un Rival, dans une rencontre qu'il eut sur le chemin de Paris à Orleans. Mais cette Dame ne fit point difficulté d'avouër dans la suite que la Philosophie avoit eû plus de charmes qu'elle pour M. Descartes; & qu'en core qu'elle ne lui parût pas laide, il lui avoit dit pour toute galanterie qu'il ne trouvoit point de beauté comparable à celle de la Verité.

La faute qu'il a faite une fois en sa vie contre l'honneur de son célibat est moins une preuve de son inclination pour le sexe que de sa foiblesse: & Dieu l'ayant relevé promptement, voulut que le souvenir de sa chute fût un sujet continuë d'humiliation pour lui, & que son repentir fut un remede salutaire contre l'élevation de son esprit.

*Ses ver-*  
*115.*

Il recouvra par ce glorieux rétablissement tous les fruits dont il avoit plû à Dieu.

Dieu d'honorer les vertus de son ame. Il ne lui en avoit manqué jusques-là aucune de celles qui font l'honneste homme, & l'homme de bien : & depuis, il travailla pour meriter celles qui peuvent composer un philosophe parfaitement chrétien. Ceux qui l'ont connu le plus intérieurement, ont tous rendu témoignage à l'innocence de sa vie. Ils l'ont trouvé religieux dans tous ses sentimens, sage dans toute sa conduite, édifiant dans tous ses discours, donnant des exemples d'une pureté & d'une probité qui étoit à l'épreuve de la corruption ordinaire du siècle.

APRÈS l'avoir connu tel qu'il étoit dans son commerce avec les hommes & avec lui-même, il est bon que l'on sçache comment il en usoit dans les relations qu'il avoit avec son Créateur ; ce qu'il pensoit de la Religion ; en quoi consistoit sa piété, qui étoit sincère & solide, mais qui n'avoit rien d'outré, ni de factieux, au sentiment des personnes de l'une & de l'autre communion.

Jamais Philosophe n'a paru plus profondément respectueux que lui envers la Divinité. Il fut toujours sobre sur les  
sujets

VII.

*Ses sentimens sur la Religion.*

sujets de religion. Jamais il n'a parlé de Dieu qu'avec la dernière circonspection, toujours avec beaucoup de sagesse, toujours d'une manière noble & élevée. L'apprehension ou plutôt la délicatesse qu'il avoit sur ce point lui faisoit scrupuleusement éviter d'entrer dans des questions de pure Theologie, croyant que c'est faire tort aux veritez qui dependent de la foi, & qui ne peuvent être prouvées que par démonstration naturelle, que de vouloir les affermir par des raisons humaines & probables seulement.

Il ne pouvoit souffrir sans indignation la temerité de certains Theologiens qui s'échappent de leur guides, c'est à dire, de l'écriture & des Maîtres de l'ancienne Eglise, pour se conduire eux-mêmes par des routes qu'ils ne connoissent pas. Il blâmoit sur tout la hardiesse des Philosophes & des Mathématiciens qui paroissent si decisifs à déterminer *ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas*. Il disoit que " c'est parler de Dieu comme d'un Jupiter ou d'un Saturne, & l'assujettir au Styx & au Destin, que de dire qu'il y a des veritez independantes de lui.

Pour

Pour ce qui est de l'existence de Dieu, il étoit si content de l'évidence de la démonstration qu'il croioit en avoir trouvée, qu'il ne faisoit point difficulté de la préférer à toutes celles des veritez geometriques. Il estimoit d'ailleurs que le consentement universel de tous les peuples est suffisant pour maintenir la Divinité contre les injures des Athées; & qu'un particulier ne doit jamais entrer en dispute contre eux s'il n'est assuré de les convaincre.

Il est inutile de rappeler ici les calomnies d'Atheïsme & de Scepticisme dont ses ennemis avoient tâché de le noircir nonobstant le succès avec lequel il avoit combattu les Athées & les Sceptiques. On n'a pû former contre lui ces accusations qu'en lui attribuant les opinions qu'il avoit entrepris de refuter; & qu'en le surprenant par une puerilité impertinente dans l'entre-deux de la proposition & de la refutation.

LA PRECAUTION qu'il apportoit à ne faire jamais d'entreprise sur la Theologie, n'alloit pas jusqu'à le faire renoncer à la part que la Raison humaine peut avoir dans les connoissances

---

VIII.

*Usage de  
sa Raison  
dans les  
choses de  
la Reli-  
gion.*

ces divines, même celles qui ne nous ont été communiquées d'en haut que par la revelation. Il n'ignoroit pas l'utilité de la Raison pour l'établissement des maximes de la Religion; & il étoit persuadé que la Philosophie bien employée est d'un grand secours pour appuyer & justifier la Foi dans un esprit éclairé.

Ce n'est pas qu'il prétendît qu'on doive être Philosophe pour être Chrétien: mais il estimoit qu'encore que la Raison de l'homme se soumette à la Foi divine, la Foi ne dédaigne pas de se servir du raisonnement humain pour captiver la Raison & s'en faire obeir.

Il étoit persuadé que ses opinions pouvoient avantageusement servir à expliquer les veritez de la Foi. Il ne croioit pas qu'il y eût rien dans tout ce qui peut regarder la Théologie & la Religion, avec quoi sa Philosophie ne s'accordât beaucoup mieux que ne fait la Philosophie vulgaire. Et pour ce qui est des controverses qui s'agitoient de son temps dans les écoles theologiques, à cause des faux principes de Philosophie sur lesquels il les croioit fondées, il esperoit qu'elles cesseroient, & qu'elles



elles tomberoient d'elles-mêmes, s'il arrivoit jamais que ses opinions fussent reçues. Ce qui lui avoit principalement enflé le cœur, est que décrivant la naissance du monde selon les principes de sa Physique & s'étant souvenu de relire le premier chapitre de la Genese, il avoit trouvé qu'il pouvoit s'expliquer entièrement *suivant ses imaginations* beaucoup mieux qu'en toutes les façons dont les interprètes l'expliquent.

Cependant sur les seules apparences de ses entreprises, & sur ses manieres de philosopher qui paroissoient nouvelles, plusieurs ont jugé que sa philosophie étoit, sinon pernicieuse, au moins tres-dangereuse à la Religion Chrétienne; & qu'elle étoit également contraire à la Theologie des Catholiques & à celle des Protestans. C'est ce qui avoit porté quelques Controversistes de l'une & l'autre communion à vouloir l'étouffer dans sa naissance.

On est revenu de ces appréhensions parmi les Catholiques, hors quelques Peripateticiens aveuglez de leurs préventions. Mais les Protestans qui ne l'ont point trouvé favorable à leurs innovations

novations ont été long-temps sans le lui vouloir pardonner. Parce qu'il n'a point parlé comme eux de la Providence de Dieu & de la Liberté de l'Homme, ce qu'ils ont pû faire de moins desobligeant pour lui a été de le faire passer pour un Pelagien. Mais leur accusation est tombée, n'ayant pû l'appuier sur aucun endroit de ses écrits ou de sa conduite particuliere, où il fût question de la grace de Jesus-Christ, ou de la gloire surnaturelle.

## IX.

*Maniere  
d'expli-  
quer la  
Trans-  
substan-  
tiation.*

IL ÉTOIT si persuadé de la conformité totale de ses opinions avec ce que l'Eglise nous enseigne des veritez de la Foi, que la Transsubstantiation même qu'il est impossible selon les Protestans d'expliquer par la philosophie ordinaire, est selon lui tres facile par la sienne. Son explication au jugement de tous les Catholiques Cartesiens est beaucoup moins embarrassante que celle qu'on nous donne dans les Ecoles: & si l'on en croit quelques Jesuites, *il a fort clairement expliqué tout le mystere de l'Eucharistie suivant ses principes, sans aucune entité d'accidens.*

C'est ce qui a fait juger à plusieurs

Uni.

Universitez Protestantes que sa doctrine étoit très-préjudiciable au Calvinisme : & elles ont eu raison de regarder Aristote comme beaucoup plus propre que lui pour les desseins qu'elles avoient de maintenir leurs heresies, & de combattre les dogmes de l'Eglise Catholique.

La bonne foi nous oblige de reconnoître d'ailleurs que la plû part des autres Protestans n'ont pas eu ces considerations, lors qu'ils ont chassé Aristote de leurs écoles pour y introduire M. Descartes : & qu'ils ont en cela moins considéré les interêts de leur Théologie que ceux de la Philosophie. Mais il sera toujours glorieux pour sa manière d'expliquer la Transsubstantiation, de savoir qu'elle ait eu la force de convertir des Huguenots à la foi de l'Eglise Romaine : comme sa manière de parler de la Religion a fait entrer quelques Athées de profession dans la même Eglise.

Cependant Dieu a permis que la calomnie l'ait attaqué par l'endroit même où consistoit son mérite. Il s'est trouvé des Catholiques qui sur des soupçons très-injustes n'ont point fait difficulté de l'accuser de Calvinisme : & des Calvinistes

vinistes qui par un trait de malice ont voulu se faire honneur de le mettre de leur nombre. Mais la calomnie a été confonduë par les témoignages d'une infinité de gens de l'une & l'autre communion, par les certificats de la Reine de Suède, de la Princesse Elizabeth, du P. Viogué son confesseur, de Messieurs Chanut, de M. Clerfelier; & enfin par la justice que l'Eglise a fait rendre à sa memoire dans les honneurs publics d'une sepulture que nous regardons comme le sacrement des Morts, & le sceau de la communion des Saints.

*ses exercices de pieté.*

Cette justice étoit bien dûë à un aussi religieux observateur des loix de l'Eglise qu'étoit ce Philosophe. Jamais il n'avoit manqué de zele pour elle, mais ce zele n'étoit ni aveugle ni déreglé. Jamais il n'eut honte de professer publiquement sa catholicité au milieu des sociétés separées de l'Eglise. Jamais il ne laissa échaper de sa plume ni de sa bouche aucun terme de liberté ou d'irrévérence touchant certains usages de nôtre Eglise, sur lesquels les Philosophes & les Esprits forts ont coûtume de faire les plaisans. Le respect qu'il avoit pour le

ministère

ministère évangélique des Théologiens Protestans ne lui fit jamais dire un mot qui parût complaisant ou favorable au schisme ou à l'hérésie. La précaution à laquelle il s'étoit assujetti en entrant dans des pays de différente religion l'avoit tellement rendu discret & retenu, qu'il ne parloit presque jamais sans édifier, ni sans imprimer du respect & de l'estime pour la religion qu'il professoit.

Sa conduite n'étoit pas moins édifiante que ses discours. Il ne faisoit pas consister tous les devoirs d'un véritable chrétien dans un culte intérieur seulement, comme font plusieurs Philosophes. Il étoit soigneux de l'accompagner de tous les exercices d'un bon catholique : & il s'acquittoit de toutes ses obligations comme auroit fait le plus humble & le plus simple des Fidèles. Il fréquentoit sur tout les sacremens de Pénitence & d'Eucharistie avec toutes les dispositions d'un cœur contrit & d'un esprit humilié, autant qu'il est permis de s'en rapporter à la foi des Confesseurs qui gouvernoient sa conscience en Hollande & en Suède.

R

L'atta.

Sa soumission à l'Eglise.

L'attachement qu'il avoit pour tout le corps de l'Eglise dont il étoit membre, étoit soutenu d'une soumission sincère & sans reserve pour son autorité. Il avoit de la déférence pour tout ce qui portoit le caractère, ou seulement le nom du saint Siège; & il faisoit estime de la Sorbonne, c'est-à-dire, de toute la Faculté Théologique de Paris, qu'il regardoit comme dépositaire de la clef de la science, sachant que celle de la puissance étoit entre les mains du Pape & des Evêques. C'est ce qui lui faisoit croire que sa conscience seroit toujours en sûreté, tant qu'il auroit *Rome & la Sorbonne de son costé.*

Sa soumission au S. Siège s'étendoit même jusqu'à quelque considération pour l'Inquisition Romaine, quoiqu'il ne fût nulle part justiciable de son tribunal. Il n'ignoroit pas la différence qu'on doit mettre entre l'autorité du Pape & celle de la Congrégation établie à Rome pour les livres défendus: mais il ne laissoit pas de témoigner du respect pour elle; de dire par honnêteté que son autorité ne pouvoit guères moins sur ses actions, que sa propre rai-  
son

son sur ses pensées ; & de prendre toutes les mesures nécessaires pour ne rien écrire qui pût lui déplaire. Il est à croire que cette Congregation de son côté l'autoit épargné si elle avoit pû se défendre des intrigues d'un auteur particulier qui sçait adroitement faire glisser une partie de ses ouvrages dans l'*Index* au milieu d'une liste d'autres livres défendus par un decret du 20 de Novembre 1663.

IL SEMBLE qu'on n'ait point trouvé pour le censurer ou pour le rejeter, de pretexte plus specieux que celui de la *Nouveauté* dont plusieurs ont crû qu'on lui pouvoit faire un crime. C'est peut-être de tous ceux qu'on a voulu lui imputer le seul dont on ait pû le charger avec le plus de vrai-semblance. A dire le vrai , il n'a point eu pour la Nouveauté toute l'horreur qui a parû dans les adorateurs des Anciens. Il a cru qu'en philosophie où il ne s'agit que de la recherche des veritez naturelles qui n'ont pas encore été découvertes, il étoit permis d'employer des moiens nouveaux , puisque les anciens n'ont pas réüssi depuis tant de siècles à nous

X.

*De caractères de Nouveauté dans ses opinions.*

les faire découvrir. D'ailleurs son esprit n'étoit pas du caractère de ceux à qui deux ou trois mille ans sont capables d'imprimer de la veneration pour l'erreur. Il étoit assuré que les choses les plus anciennes qui ont été reçues par la Posterité, avoient été nouvelles dans leur naissance : & que si la nouveauté avoit été un obstacle à leur reception, on n'auroit jamais rien reçu dans le monde.

Mais depuis qu'on s'est engagé d'honneur à ne plus confondre la Nouveauté avec la Fausseté, ni l'Antiquité avec la Verité, l'Envie qui ne pouvoit souffrir que M. Descartes fût innocent a tâché de prendre le change pour le rendre coupable. Ses défenseurs pour repousser l'objection de la Nouveauté avoient entrepris de faire voir que ses opinions n'étoient pas trop nouvelles, & que plusieurs avoient été débitées avant lui. Ses envieux à qui tout avoit paru nouveau jusques-là n'ont pas manqué de profiter de ces ouvertures, & ils l'ont aussi-tôt accusé d'avoir volé les Anciens, & même ceux des Modernes qui l'avoient prévenus.



La multitude de ceux qui semblent avoir eu avant lui des sentimens semblables aux siens peut bien servir à rehausser le prix de sa philosophie, & faire juger de l'importance de ce qu'il y a ajoûté de nouveau, soit pour corriger, soit pour perfectionner ce qui n'avoit été qu'ébauché ou hazardé jusques-là, sans principes ou sans méthode : mais elle est inutile pour prouver qu'il soit le plagiaire de tant d'Auteurs dont on sçait que la plupart lui étoient inconnus. Elle nous porte seulement à croire qu'il a inventé seul plus que tous ces Philosophes-ensemble, & qu'il a été plus heureux que tous en vray-semblance & en solidité pour l'établissement de ses principes, & la liaison de ses conséquences. Son système est si achevé & si bien fourni, qu'on ne doit pas trouver étrange que ce qui a été le plus plausiblement imaginé par les Anciens & les Modernes s'y trouve arrangé & rectifié, sans qu'il soit besoin de feindre qu'il l'a pris dans leurs écrits.

*Ses rem-  
contres  
avec ces  
qui l'ont  
précédé.*

M. Descartes convenant que ce qu'il

R. iiij. disoit

disoit pouvoit avoir été déjà dit par d'autres, croioit qu'il en étoit de même de lui que d'un homme qu'on accuse- roit d'avoir pillé l'alphabet, & le dic- tionnaire, parce qu'il n'auroit pas em- ployé de lettres qui ne fussent dans le premier, ni de mots qui ne se trouva- sent dans le second. Mais il ajoûtoit que ceux qui reconnoïtroient l'enchai- nement de toutes ses pensées, qui sui- vent necessairement les unes des autres, avoüeroient bien tôt qu'il seroit aussi innocent du vol qu'on lui impute, qu'un habile Orateur que l'on rendroit pla- giaire de Calepin ou du vieux Evandre, pour avoir emprunté les mots de l'un & les lettres de l'autre.

La seule difficulté qui restoit à lever aux Cartésiens, consistoit à dire qu'on vient trop tard pour inventer une chose, lorsqu'elle est déjà inventée. Mais l'ex- perience nous répond pour eux qu'u- ne même chose peut être inventée plus d'une fois en des temps differens & en divers endroits par des personnes qui n'auront rien appris l'une de l'autre, & qui n'auront eu aucune communication ensemble. M. Descartes témoigne qu'il  
lui

lui importoit peu d'être le premier ou le dernier à écrire les choses qu'il écrivoit pourvû seulement qu'elles fussent vraies. Il ne se vançoit point d'être le premier Inventeur d'aucune des choses qu'il avoit avancées. Il se contentoit de dire que s'il les avoit reçûs, ce n'étoit point pour avoir été avancées par d'autres, ou pour ne l'avoir pas été, mais seulement parceque la raison les lui avoit persuadées.

Au reste il n'étoit pas de ces esprits inquiets ou interessez qui craignent qu'on ne leur dérobe leurs inventions: & il ne jugeoit pas qu'un cœur généreux dût se plaindre des Plagiaires qui l'auroient volé, pourvû qu'ils ne suppriment pas entierement leur larcin, qu'ils ne le corrompent pas, & que le Public n'en soit pas frustré. Il nous a laissé de beaux exemples de la generosité & du des-interessement qu'il exigeoit des autres en ces rencontres, à l'égard de deux Auteurs Hollandois qui s'étoient rendus plagiaires de ses écrits avant qu'il les eût communiquez au Public. Il se contenta de prendre des précautions nécessaires contre la vanité de  
l'un

374 *Abregé de la Vie de M. Des.*  
l'un, & l'infidelité de l'autre : après  
quoi il abandonna le reste à Dieu, com-  
me à l'unique auteur de tout ce qui  
pouvoit y avoir de bon dans ses écrits,  
sans s'en attribuer autre chose que ce  
que l'ignorance & l'infirmité humaine  
y avoient produit de defectueux.

F I N . .

# ERRATA.

<i>page</i>	<i>ligne</i>	<i>faute</i>	<i>correction</i>
60	6	pouvoit	pourroit
68	4	que depuis	depuis , que
86	18	douleur	douceur
94	7	marqué	remarqué
121	18	<i>Métheores</i>	<i>Méteores</i>
128	25	la	fa
150	1	source	ressource
159	5	<i>Van-beevu</i>	<i>van-Leuvu</i>
162	6	l'a	la
166	18	se	ce
171	19	appris	apprise
190	5	apprehende	apprehendes
192	7	la	fa
202	16	feroit	feroit.
206	20	fit	lui fit
235	19	Vauden	vanden
250	7	tres	tous
257	10	Essais <i>ajoutez</i>	achevée
304	15	de difficulté	difficulté
346	21	<i>bi</i>	<i>sibi</i>



*Extrait du Privilege.*

**P**AR Lettres Patentes du Roi données à Paris le 1. de Mars 1691. signées de S. HILAIRE, & scellées, il est permis au sieur A. BAILLET de faire imprimer & debiter *La Vie de M. Descartes, &c. Plus, d'autres Ecrits, Pieces, & Traitez concernant la même histoire, &c.* pendant l'espace de huit années consecutives, à commencer du jour que chaque Traité sera imprimé. Avec défenses tres-expresses à toutes personnes de l'imprimer, vendre & debiter, même d'impression étrangere, sans la permission expresse dudit Exposant, sur les peines portées par lesdites lettres de Privilege.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 2 Mars 1691. Signé P. AUBOUIN Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 25 de Juin 1692.









